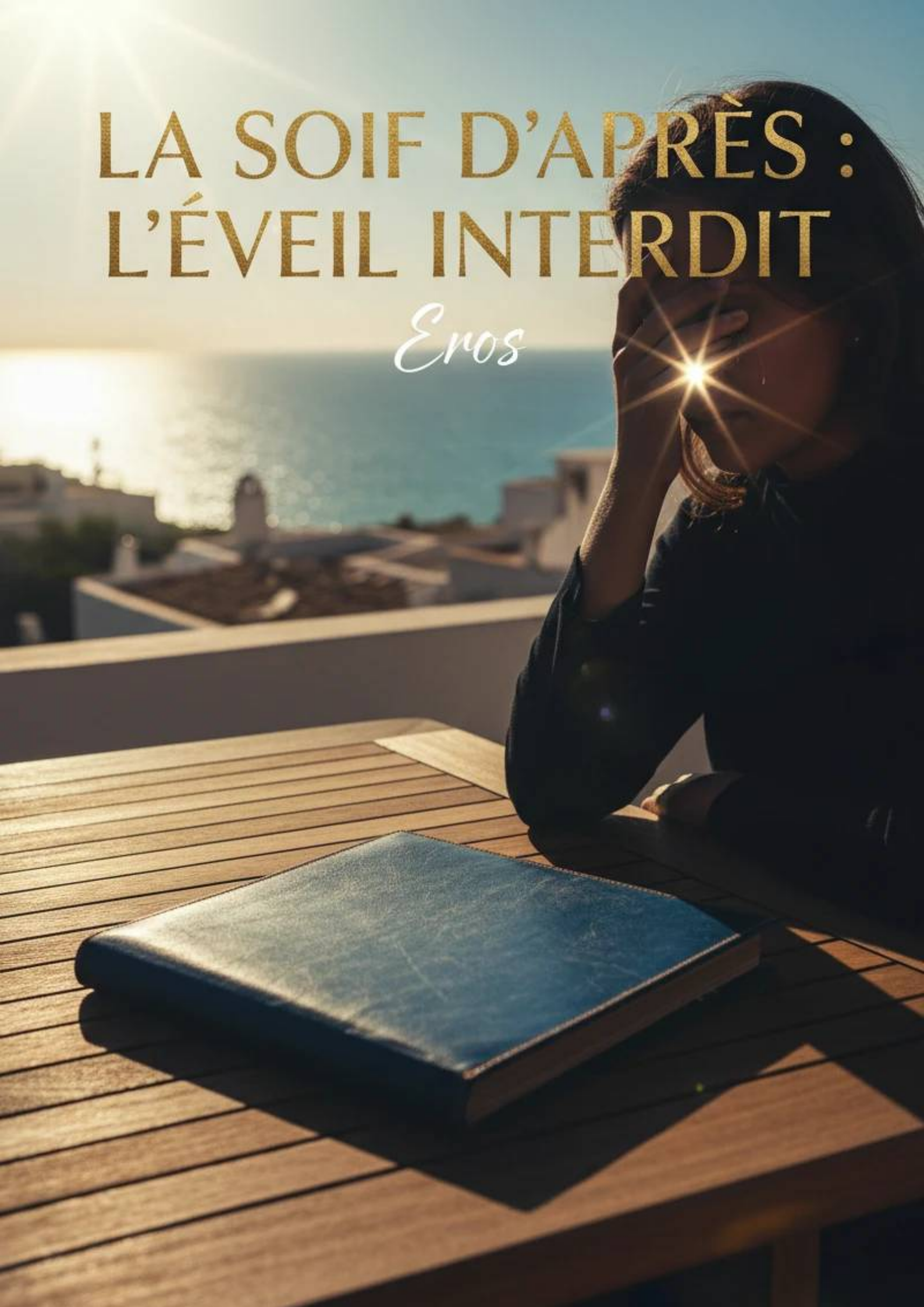


LA SOIF D'APRÈS : L'ÉVEIL INTERDIT

Eros



La Soif d'Après : L'Éveil Interdit

Par Eros

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Encre de la Liberté	4
Chapitre 2 : Le Fantôme de l'Enfance	15
Chapitre 3 : La Cage Dorée	26
Chapitre 4 : La Poussière d'Étoiles	37
Chapitre 5 : L'Initiation Electrique	49
Chapitre 6 : Le Miroir de l'Extase	60
Chapitre 7 : Les Nouvelles Couleurs	71
Chapitre 8 : Le Cercle des Ombres	83
Chapitre 9 : L'Autel des Plaisirs	94
Chapitre 10 : Les Larmes de Soie	102
Chapitre 11 : L'Appétit Insatiable	112
Chapitre 12 : Le Venin de la Jalousie	123
Chapitre 13 : L'Apothéose des Sens	135
Chapitre 14 : Le Poids du Secret	145
Chapitre 15 : Renaissance	155

Chapitre 1

L'Encre de la Liberté

Le soleil de la Méditerranée frappait la terrasse avec une insolence insupportable. À travers mes larmes, la lumière se décomposait en éclats de verre qui me déchiraient les yeux. Sur la table en teck huilé, le dossier relié de cuir bleu semblait peser une tonne. C'était là. La fin de trente-deux ans de silence, de soumission et de petits déjeuners pris dans une cuisine qui sentait la cire et le renoncement.

Je fixai mon alliance. Ce cercle d'or jaune, usé, poli par le temps, avait fini par creuser un sillon permanent dans ma peau, comme la marque d'un bétail marqué au fer rouge. Trente-deux ans que je portais le poids de Jean-Marc à mon annulaire. Trente-deux ans que j'acceptais ses retards, ses odeurs de parfum étranger sur ses chemises, ses mains froides qui me cherchaient sous la couette une fois par mois, par simple acquit de conscience, me laissant vide, sèche et humiliée.

— Signe, Fabienne. Ne regarde pas en arrière. C'est juste de l'encre sur du mépris.

La voix de Vanessa me parvint comme un souffle chaud sur ma nuque. Elle était debout derrière moi, dégageant cette odeur de musc et de peau chauffée au soleil qui me donnait le vertige. Je sentis la pression de ses doigts sur mes épaules, ses pouces massant mes trapèzes contractés. Sous sa touche, ma chair tressaillit. C'était une sensation terrifiante : mon corps, ce vieux mécanisme rouillé que je croyais mort, se remettait à vibrer sous la moindre impulsion.

Je pris le stylo. Mes doigts tremblaient si fort que le capuchon heurta le bois de la table avec un bruit sec.

— J'ai l'impression de signer mon propre acte de décès, murmurai-je, la gorge nouée par une bile amère.

— Non, ma chérie, répondit-elle d'un ton bas, presque prédateur. Tu signes l'acte de naissance de la femme que tu as enterrée sous tes tabliers et tes sourires de façade. Regarde-toi. Tu es une bombe qui attend l'étincelle.

Je baissai les yeux sur le document. *Procédure de divorce par consentement mutuel.* Les termes juridiques étaient si froids pour décrire le massacre d'une vie. J'imaginai Jean-Marc, à cet instant précis, probablement déjà dans les bras de sa petite secrétaire de vingt-cinq ans, celle qu'il baisait sûrement sur notre bureau en chêne pendant que je choisissais la couleur des rideaux du salon. La rage monta, soudaine, brûlante, irradiant depuis mon bas-ventre jusqu'à mes tempes. Une chaleur liquide commença à poisser l'entrejambe de ma culotte en coton, une réaction organique, violente, que je ne pouvais contrôler. La haine était excitante. Elle était le seul lubrifiant dont j'avais besoin pour ne pas m'effondrer.

Je griffonnai mon nom sur la dernière page. Le papier buvait l'encre noire comme il avait bu ma jeunesse. Un sanglot de rage s'échappa de ma poitrine, et je portai ma main gauche à ma bouche pour étouffer un cri.

Vanessa ne recula pas. Au contraire, elle se colla contre mon dos. Je sentis la fermeté de sa poitrine contre mes omoplates, la courbe de son bassin venant s'emboîter dans le mien à travers la chaise. Elle passa son bras devant moi, sa main manucurée saisissant la mienne.

— Retire-la, ordonna-t-elle.

Je savais de quoi elle parlait. L'alliance. Je luttais. Ma peau avait gonflé avec les années, avec les regrets. Je tirai sur l'anneau, la peau se crispant, rouge, comme si le métal refusait de lâcher sa proie. Vanessa m'aida, ses doigts agiles s'immisçant entre

l'or et ma chair. Elle ne craignait pas de me faire mal. Elle tira d'un coup sec.

L'alliance roula sur la table avec un tintement cristallin avant de s'immobiliser près du dossier.

Je regardai mon doigt nu. Il était blanc, fragile, marqué par une cicatrice circulaire. Je me sentais déshabillée, exposée, vulnérable comme une bête écorchée. Les larmes redoublèrent, mais ce n'étaient plus les larmes de la ménagère déçue. C'était le dégel d'un glacier.

— Regarde ce que tu as fait de toi, Fabienne, chuchota Vanessa à mon oreille, sa langue frôlant presque mon lobe. Tu as laissé ce médiocre t'éteindre. Tu sens ton cœur ? Tu sens comme il cogne ?

Elle ne s'arrêta pas là. Sa main descendit lentement de mon épaule vers ma poitrine. Je ne portais pas de soutien-gorge sous ma robe de lin léger, une liberté que Vanessa m'avait imposée dès mon arrivée à la villa. Je sentis la paume de sa main, chaude et experte, recouvrir mon sein gauche. Mes mamelons, d'habitude si timides, se durcirent instantanément, pointant sous le tissu comme des reproches.

Une décharge électrique me traversa l'échine, venant mourir dans mon clitoris qui commença à pulser avec une force que je n'avais jamais connue. C'était obscène. Je venais de divorcer, j'étais en deuil de ma propre existence, et pourtant, mon sexe réclamait justice. Il réclamait d'être malmené, ouvert, inondé.

— Vanessa... je ne peux pas... pas ici... pas maintenant...

— Chut, fit-elle en glissant sa main dans l'encolure de ma robe. Tu as assez attendu. Ton corps est en train de hurler, Fabienne. Je l'entends d'ici. Tu es une fontaine de foutre et de colère, et je vais t'aider à tout déverser.

Ses doigts trouvèrent ma peau nue. La sensation de son contact direct sur mon sein me fit basculer la tête en arrière, venant s'appuyer contre son épaule. Je fermai les yeux, visualisant le visage de Jean-Marc, sa suffisance, sa médiocrité. Je voulais l'effacer, je voulais que chaque trace de lui soit lavée par une luxure tellement crue qu'elle en deviendrait sacrée.

Vanessa pétrit ma chair avec une force presque brutale. Ses ongles longs s'enfoncèrent légèrement dans mon aréole, provoquant une douleur exquise qui se répercuta jusque dans mon vagin. Je sentis l'humidité de mon désir traverser la dentelle de ma culotte, mouillant le bois de la chaise. J'étais une femme de quarante-huit ans, une mère de famille respectable, et je n'avais qu'une envie : me faire dévorer sur cette table, sur les ruines de mon contrat de mariage.

— Tu sens comme tu es chaude ? reprit-elle, sa main droite descendant maintenant vers mes cuisses, soulevant le bas de ma robe de lin. Tu es prête à exploser. Tu n'es plus la femme de personne. Tu es à toi. Et tu as faim.

Elle écarta mes jambes. L'air marin vint rafraîchir mes cuisses, créant un contraste violent avec le feu qui dévorait mon entrejambe. Je n'avais plus de force pour protester. Ma pudeur provinciale s'évaporait dans la chaleur du midi, remplacée par une soif insatiable de vérité charnelle. Je voulais sentir la réalité du sexe, le vrai, celui qui ne ment pas, celui qui ne signe pas de contrats.

Ses doigts effleurèrent l'élastique de ma culotte. Je restai là, haletante, les papiers du divorce étalés devant moi, attendant le premier contact qui scellerait ma nouvelle liberté.

Ses doigts crochus s'accrochèrent à la dentelle fine de ma culotte, une pièce de lingerie que j'avais achetée en secret, comme un présage de ce naufrage. Elle tira d'un coup sec. Le craquement du tissu déchira le silence lourd de la pièce, un écho brutal à ma vie qui volait en éclats. Je sentis le coton glisser le long de mes jambes,

s'entortiller autour de mes chevilles, me laissant là, les fesses collées au bois froid et dur de la chaise de bureau, le sexe offert à la lumière crue de l'après-midi.

— Regarde-toi, Fabienne, murmura-t-elle à mon oreille, son souffle brûlant contre mon lobe. Regarde cette femme que tu as cachée sous tes tabliers et tes sourires de façade.

Elle ne me laissa pas le temps de répondre. Sa main s'écrasa contre mon mont de Vénus, la paume large, possessive. Je lâchai un hoquet de surprise, la tête basculant en arrière. Mes yeux se fixèrent sur le plafond blanc, mais tout ce que je voyais, c'était le visage de mon ex-mari, son mépris, sa froideur. Et ici, cette chaleur, cette main qui me pétrissait comme une pâte qu'on veut briser.

— Tu es trempée, constata-t-elle d'une voix rauque. Tu coules littéralement pour moi. C'est ça que l'encre de ce contrat étouffait ?

Elle glissa un doigt, un seul, le long de ma fente. Le contact fut électrique. Je tressaillis, mes cuisses se serrant instinctivement sur sa main, mais elle les écarta d'un coup de genou autoritaire.

— Non. Ouvre-toi. Je veux voir tout ce que tu as retenu pendant vingt ans.

Ses deux doigts plongèrent en moi avec une brutalité qui m'arracha un cri. C'était sec, direct, dépourvu de la tendresse feinte à laquelle j'avais été habituée. Elle fouillait mes entrailles, cherchant le point de rupture. Je sentais mon propre lubrifiant, cette cyprine épaisse et chaude, napper ses jointures, glisser sur ma peau, souiller le bois de la chaise. La douleur se mêlait à un plaisir sauvage, une décharge d'adrénaline qui me faisait vibrer les os.

— Dis-le, ordonna-t-elle en accélérant le mouvement de va-et-vient, ses doigts claquant contre mon périnée. Dis que tu es une pute avide. Dis que tu as besoin de

sentir autre chose que du mépris.

— Je... je... mmmh...

Je ne pouvais plus aligner deux mots. Mon bassin avait pris son autonomie, se soulevant pour aller chercher ses doigts, pour les enfoncer plus loin, plus fort. Je voulais qu'elle me déchire. Je voulais que cet acte efface les milliers de nuits de solitude dans un lit conjugal glacé.

Elle retira brutalement sa main. Le vide fut insupportable. Je gémis, une larme de rage roulant sur ma joue, avant qu'elle ne me saisisse par les cheveux pour me forcer à me lever. Elle me poussa contre la table massive. Mon ventre heurta le bord du plateau, là où les documents de mon divorce étaient encore étalés.

— Penche-toi. Pose tes mains sur tes preuves de liberté, Fabienne.

J'obéis, totalement soumise à cette force qui me rendait ma dignité par la fange. Mes paumes s'écrasèrent sur les feuilles de papier. Je sentis le relief de ma signature sous mes doigts alors qu'elle soulevait l'arrière de ma robe. L'air frais sur mes fesses nues fut un électrochoc. Elle écarta mes fesses avec ses deux mains, m'exposant totalement, impudiquement.

— Regarde ce que tu fais à tes précieux papiers, ricana-t-elle.

Je baissai les yeux. Ma propre mouille, abondante, dégoulinait de ma chatte béante et venait tacher le papier blanc. Une goutte de foutre imaginaire, de désir pur, s'écrasa pile sur le nom de celui qui m'avait enchaînée. L'encre commença à baver, à se diluer dans mon excitation.

— Tu as une si jolie chatte, Fabienne. Rose, gonflée, prête à exploser. Elle a l'air d'avoir tellement faim.

Je sentis sa langue, soudain, s'insinuer entre mes lèvres charnues. Le contact de sa salive avec ma propre chaleur me fit hurler. Elle ne léchait pas, elle dévorait. Elle aspirait mon clitoris avec une force qui me fit voir des étoiles. Je me griffais les mains sur la table, mes ongles déchirant presque les pages du contrat.

— Oui... oh mon Dieu, oui... continue... murmurai-je, la voix brisée par les sanglots et l'extase.

Elle se redressa un instant, juste assez pour que je sente la pointe de son godemichet harnaché, ou peut-être était-ce autre chose, une tension si forte que je ne savais plus ce qui était réel. Elle frotta l'extrémité contre mon entrée déjà dévastée, tournant autour du trou, jouant avec mes nerfs.

— Tu veux sentir quelque chose de solide, n'est-ce pas ? Quelque chose qui ne se déchire pas comme tes promesses de mariage ?

Elle enfonça un pouce dans mon anus, sans prévenir, me faisant cambrier le dos dans un spasme violent. La double pénétration digitale, devant et derrière, me mettait à vif. Je sentais mes sphincters se tendre, se détendre, prisonniers de son rythme. La sueur perlait sur mon front, tombant goutte à goutte sur le "Lu et Approuvé".

— Je veux... je veux que tu me remplisses... s'il te plaît... éclatai-je en sanglots, les hanches secouées de tremblements incontrôlables.

Elle ne répondit pas par des mots. Elle me saisit les hanches avec une poigne de fer, me calant bien contre le bord de la table. Je sentis la pression augmenter à l'entrée de mon sexe, cette certitude que ce qui allait suivre allait me marquer plus profondément que n'importe quel tampon de notaire. Ma chatte pulsait, ouverte à l'extrême, réclamant l'invasion finale.

— Alors regarde bien cette signature, Fabienne. Parce que quand j'aurai fini, tu ne sauras même plus comment tu t'appelles.

Elle pressa encore, la tension était à son comble, mon corps était un arc prêt à rompre, mes doigts crispés sur le bord de la table, attendant l'assaut qui allait pulvériser les derniers restes de ma vie de femme respectable. Sa main vint s'écraser sur ma nuque, me plaquant le visage contre le papier froid, l'odeur de l'encre se mélangeant à celle, âcre et musquée, de mon sexe offert.

Le froid du papier contre ma joue contrastait violemment avec la fournaise qui dévorait mon entrejambe. Je voyais, à quelques centimètres de mes yeux embués de larmes, ma propre signature. *Fabienne.* Un gribouillis d'encre noire qui représentait quinze ans de soumission, de goûters d'anniversaire et de silences polis. Ce nom n'était plus qu'une trace de carbone sur une feuille morte.

Elle ne me laissa pas le temps de pleurer ma vie perdue. D'un coup de rein brutal, elle enfonça son membre en silicone sombre dans ma chatte. Ce n'était pas une caresse, c'était une effraction. Un cri sourd mourut contre le bois de la table alors que je sentais les parois de mon sexe s'écarter violemment, étirées jusqu'à la rupture. La sensation de plénitude était terrifiante. J'étais pleine d'elle, de cette chose artificielle et rigide qui semblait chercher à atteindre mon âme à travers mon col de l'utérus.

— Regarde-la, Fabienne, ordonna-t-elle à mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un grognement animal. Regarde cette signature que tu as mis tant d'années à oser poser.

Elle se retira presque entièrement, me laissant un instant de vide atroce, avant de percuter mes fesses de nouveau. Le choc fit glisser les papiers sur le vernis de la table. Ma chatte, gorgée de suc et de lubrifiant, faisait un bruit de succion écoeurant, un clapotis de viande mouillée qui résonnait dans le silence de la pièce. Je n'étais plus une mère. Je n'étais plus une épouse. J'étais une femelle ouverte, offerte sur l'autel de sa propre destruction.

— Plus vite... gémis-je, les doigts griffant le bord du meuble, mes ongles s'enfonçant dans le bois précieux. Tue-la... tue cette femme respectable !

Elle obéit avec une rage froide. Les coups devinrent frénétiques, rythmés par le claquement de son bassin contre le mien. À chaque assaut, je sentais mon clitoris, gonflé de sang, s'écraser contre la base de son harnais. La douleur se mêlait au plaisir dans un cocktail corrosif. Elle me tenait toujours par la nuque, m'écrasant le visage contre le document officiel. Je sentis l'encre encore fraîche tacher ma peau, se transférer sur mon front, sur ma joue, marquant mon visage du sceau de ma trahison.

Je brûlais. L'intérieur de mon sexe n'était plus qu'une plaie de plaisir, une zone de friction intense où chaque mouvement arrachait un sanglot de jouissance. Je sentais mes sucs couler le long de ses cuisses, tremper le cuir de son harnais, inonder la table. C'était sale. C'était immonde. Et c'était la seule chose qui me faisait me sentir vivante.

— Tu sens ça ? souffla-t-elle en me mordant cruellement le lobe de l'oreille. C'est le goût de ta liberté. Ça sent la pisse, la sueur et le foutre. C'est ça que tu voulais, non ? Arrêter de faire semblant ?

— Oui ! criai-je, le corps secoué de spasmes. Je veux être une traînée ! Je veux que tu me brises !

Elle changea d'angle, soulevant une de mes jambes pour l'appuyer sur son épaule, m'ouvrant encore plus largement. L'invasion devint totale. Elle frappait au fond, là où personne n'était allé depuis des années, là où la poussière de l'ennui s'était accumulée. Je voyais des étoiles, ma vision se brouillait alors que l'orgasme montait, une vague de fond, noire et dévastatrice.

Ma chatte se contracta violemment sur le plastique dur, essayant de l'aspirer, de le

broyer. Mes muscles pelviens dansaient une danse macabre, serrant et relâchant dans une agonie de plaisir. Je sentis le jet me traverser, ma propre fontaine jaillissant contre elle, inondant le bas de mon ventre et les papiers éparpillés.

L'orgasme me frappa avec la force d'un accident de voiture. Mon corps se cambra si fort que je crus que ma colonne vertébrale allait se briser. Je hurlais, un son inhumain, alors que mon sexe convulsait autour de l'intrus, l'expulsant presque avant de le réclamer à nouveau dans un dernier spasme de folie. Tout s'effondra. Les années de frustration, la colère contre mon ex-mari, la culpabilité envers mes enfants, tout se déversa dans ce spasme final, se transformant en un liquide brûlant qui s'étalait sur le contrat de divorce.

Elle donna un dernier coup de rein, profond, avant de s'immobiliser contre moi, son souffle court brûlant ma nuque. Elle ne bougea plus, me laissant savourer la petite mort, le silence qui suit le massacre.

Lentement, elle se retira. Le bruit du silicone quittant ma chair fut le son le plus triste que j'aie jamais entendu. Je m'affalai sur la table, les bras en croix, le souffle haché. Mes yeux se fixèrent sur le document.

Le papier était trempé. L'encre de ma signature avait bavé sous l'effet de mes propres fluides. Le nom "Fabienne" était devenu une tache informe, une ombre noire noyée dans mon plaisir et ma honte. J'étais là, les jambes écartées, la chatte béante et ruisselante, le visage barbouillé d'encre et de larmes.

Elle se recula, ajusta ses vêtements sans un mot, me laissant là, décombres fumants d'une vie bien rangée. Je regardai ma main, celle qui portait encore la marque pâle de mon alliance retirée le matin même. Mes doigts tremblaient. J'attrapai le papier humide, le froissai contre mon cœur, sentant l'odeur de mon propre sexe se mêler à celle du bureau de notaire.

Le divorce était prononcé. Pas par un juge, pas par la loi. Mais par cette semence imaginaire et ce chaos de chair. J'étais libre. Et cette liberté avait le goût du fer et de la déchéance. Je fermai les yeux, une dernière larme roulant sur ma joue marquée d'encre, acceptant enfin que la mère modèle était morte, enterrée sous le poids de son propre désir.

Chapitre 2

Le Fantôme de l'Enfance

La morsure du soleil méditerranéen sur ma nuque n'était rien comparée à la brûlure que je portais entre les jambes. Quelques heures seulement s'étaient écoulées depuis que j'avais laissé cette trace d'encre et de cyprine sur le bureau, signant l'arrêt de mort de trente-deux ans de servitude conjugale. Trente-deux ans à être la « femme de », la mère de, la potiche décorative d'un homme qui me trompait avec la régularité d'une horloge suisse.

Je marchais dans les rues pavées, les hanches lourdes, chaque pas m'arrachant un frisson. Je n'avais pas pris de douche. Je voulais garder sur moi l'odeur de ma propre déchéance, ce parfum musqué et âcre de ma chatte qui avait enfin crié après des décennies de silence. Sous ma jupe de soie trop serrée, je sentais le tissu coller à mes lèvres gonflées. Mes sous-vêtements étaient trempés, une flaque tiède et visqueuse qui me rappelait à chaque seconde que j'étais vivante, que j'étais de la viande, que j'étais une bête affamée.

Je m'arrêtai à la terrasse du « Saphir », un café dont le luxe insolent me donnait d'ordinaire la nausée. Mais aujourd'hui, je m'en foutais. Je voulais être vue dans cet état de délabrement intérieur.

Je m'assis à une table isolée, à l'ombre d'un grand parasol blanc. Mes doigts, encore tachés d'encre noire aux cuticules, tremblaient en ouvrant le menu. Je me sentais flétrie. À quarante-huit ans, ma peau me semblait être un linceul trop usé. Mes seins pesaient lourd dans mon soutien-gorge de dentelle, mes mamelons frottant contre le tissu avec une agressivité douloureuse. J'avais l'impression que tout le monde pouvait voir que j'étais une femme qu'on venait de briser et de réveiller à la fois, une

épave dont les cales débordaient de foutre imaginaire et de désirs accumulés jusqu'à l'explosion.

— Tu as l'air d'une sainte qui vient de découvrir que Dieu est un satyre, Fabienne.

Cette voix. Un violoncelle de soie et de mépris affectueux.

Je levai les yeux. Vanessa était là, debout devant moi, baignée par un éclat qui m'aveugla un instant. Elle avait quarante-deux ans, mais elle semblait intemporelle, une créature façonnée dans l'or et le vice. Sa robe en lin blanc, presque transparente sous la lumière crue, révélait l'absence de soutien-gorge. Ses tétons pointaient hardiment sous le tissu, deux perles insolentes qui défiaient la décence.

Elle ne s'assit pas tout de suite. Elle resta là, à me dominer, un sourire carnassier aux lèvres. Ses yeux balayèrent mon visage, s'arrêtèrent sur mes lèvres encore un peu trop rouges, trop gonflées, puis descendirent vers mes mains.

— Regarde-toi, murmura-t-elle en s'asseyant enfin, croisant ses longues jambes bronzées. Tu pues le sexe à dix mètres, ma chérie. Même le garçon de café a une érection rien qu'en s'approchant de ton ombre.

Je sentis une bouffée de chaleur me monter aux joues, mais je ne baissai pas les yeux. La honte était un luxe que je ne pouvais plus m'offrir.

— Je suis libre, Vanessa, lâchai-je d'une voix rauque, une voix qui semblait sortir de mes entrailles plutôt que de ma gorge.

— La liberté, c'est juste un mot pour dire que tu n'as plus rien à perdre, répondit-elle en faisant signe au serveur sans même le regarder. Mais toi... toi tu as tout à découvrir. Tu as cette odeur de chatte en rut qui se mélange à la poussière de tes vieux regrets. C'est délicieusement pathétique.

Elle se pencha vers moi, au-dessus de la petite table ronde. Son parfum, un mélange de jasmin coûteux et de quelque chose de plus organique, m’envahit. Elle posa sa main sur la mienne. Ses doigts étaient frais, ses ongles impeccablement manucurés enfoncèrent leur pointe dans ma peau tachée d’encre.

— Dis-moi, Fabienne... Quand tu as signé ces papiers, à quoi pensais-tu ? À la vengeance ? Ou au fait que tu avais envie que le notaire te retourne sur son bureau, t’écarte les cuisses jusqu’à ce que tes hanches craquent, et t’encule jusqu’à ce que tu oublies ton propre nom ?

Le mot « encule » frappa l’air chic du café comme une décharge électrique. Je sentis un jet de liquide chaud s’échapper de moi et inonder mes cuisses. Ma respiration se fit courte. Vanessa le vit. Elle vit le tressaillement de mes narines, le voile qui passa sur mes yeux.

— Je pensais à tout ce que je n’ai pas fait, articulai-je péniblement. Je pensais aux mains que je n’ai pas senties, aux bites que je n’ai pas sucées, aux cris que j’ai ravalés pendant trente ans pour ne pas réveiller les enfants ou ne pas effrayer ce lâche qui me servait d’époux.

Vanessa éclata d’un rire cristallin, presque cruel.

— Trente ans de famine. Tu dois avoir une faim de louve. Ta chatte doit être un gouffre, Fabienne. Une crevasse qui ne demande qu’à être comblée par ce qu’il y a de plus sale, de plus brut.

Elle fit glisser sa main de ma main à mon avant-bras, remontant lentement vers mon coude. Ses yeux ne quittaient pas les miens. Elle lisait en moi comme dans un livre porno dont les pages étaient encore collées par l’inhibition.

— Tu as passé ta vie à être une image, continua-t-elle, sa voix baissant d'un ton, devenant une caresse obscène. Une image de pureté provinciale. Mais là, tout de suite, je vois la salope qui hurle derrière tes yeux. Je vois la femme qui veut sentir le foutre lui couler sur le menton et l'odeur de la sueur d'un inconnu lui brûler les poumons.

Je mouillais tellement que j'avais peur que cela finisse par percer ma jupe et tacher le fauteuil en osier. Mon clitoris, excité par ses paroles et par le souvenir de ma main qui l'avait malmené au bureau de tabac peu avant, pulsait violemment. C'était une douleur délicieuse, une exigence de la chair qui réclamait réparation.

— Tu me fais peur, avouai-je dans un souffle.

— Non, corrigea-t-elle en se reculant légèrement alors que le serveur apportait deux verres de vin blanc glacé. Tu te fais peur. Tu réalises que le monstre est sorti de sa cage, et que le monstre a besoin de se nourrir. Et je vais t'aider, Fabienne. Je vais être ta guide dans ce cloaque de plaisir que tu as si peur d'explorer.

Elle porta son verre à ses lèvres, ses yeux brillant d'une lueur prédatrice par-dessus le cristal.

— Mais d'abord, dit-elle en posant son verre après une gorgée lente, on va s'occuper de ce qui te gêne le plus. Cette culotte trempée que tu portes. Elle doit te brûler, n'est-ce pas ? Elle doit être lourde de ton propre désir, une éponge de honte.

Je ne pus que hocher la tête, incapable de formuler le moindre mot. Mon corps était une corde tendue à rompre.

— Enlève-la, ordonna-t-elle froidement. Là, maintenant. Sous la table. Donne-la moi. Je veux sentir l'odeur de ton désespoir avant qu'on ne commence sérieusement.

Le tintement des cuillères contre la porcelaine et le bourdonnement feutré des conversations mondaines autour de nous semblaient s'être mués en un lointain écho, une rumeur de fond insignifiante. Ici, à notre table, l'air s'était raréfié, chargé d'une électricité poisseuse. Les mots de Vanessa vibraient encore dans mes oreilles, s'enfonçant comme des clous dans ma chair. *Donne-la moi.*

Je sentis mes joues s'empourper, une chaleur violente qui n'avait rien à voir avec le vin blanc que je venais d'avaler. Ma main, tremblante, quitta le bord de la table pour s'aventurer dans l'ombre, sous la nappe de lin blanc. Le contraste était brutal : la fraîcheur de la salle contre la fournaise qui dévorait mon entrejambe. Ma jupe crayon, trop serrée, résistait. Je dus me tortiller imperceptiblement sur ma chaise de velours, le souffle court, les yeux fixés sur ceux de Vanessa qui ne cillaient pas. Elle me dévorait, savourant chaque seconde de mon agonie.

Mes doigts rencontrèrent l'élastique de ma culotte. Elle était trempée. Une véritable éponge de cyprine, lourde et chaude. Dès que je glissai un doigt sous le tissu, je sentis l'humidité glisser le long de ma cuisse. C'était une preuve flagrante de ma déchéance, de la facilité avec laquelle elle m'avait brisée en quelques minutes.

— Allez, Fabienne. N'aie pas peur d'être la traînée que tu es au fond de toi, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un râle suave.

Je fermai les yeux. Je soulevai mes fesses du siège, juste assez pour faire glisser le nylon le long de mes hanches. Le frottement du tissu mouillé contre mes lèvres gonflées me fit rater une respiration. C'était une torture délicieuse. Je sentais l'air climatisé du café s'engouffrer soudainement là où tout n'était que feu. Ma chatte, désormais à nu sous ma jupe, palpait, exposée, vulnérable. Je terminai de retirer le sous-vêtement, le mettant en boule dans ma paume. Il était poisseux, imprégné de mon odeur, ce musc acide et sucré de la femme qui a désespérément besoin d'être baisée.

Sous la table, je tendis le bras. Ma main rencontra la sienne. Vanessa ne se contenta pas de prendre la culotte. Elle saisit mon poignet avec une force surprenante, m'obligeant à rester penchée vers elle. De l'autre main, elle remonta le morceau de dentelle humide jusqu'à son visage, sous la table, à l'abri des regards, mais avec une impudence qui me fit défaillir.

Elle ferma les yeux et prit une longue inspiration, ses narines frémissant alors qu'elle humait l'odeur de ma défaite.

— Tu sens le stupre, Fabienne, souffla-t-elle en rouvrant des yeux sombres, presque noirs de désir. Tu es tellement excitée que tu pourrais inonder cette chaise. C'est délicieux. Ton désespoir a le goût du foutre que tu rêves de recevoir.

Elle fourra la culotte dans son sac à main de luxe avec un mépris souverain, puis, sans me lâcher du regard, elle avança sa jambe sous la table. Son escarpin à bout pointu vint se loger directement entre mes cuisses. Elle frotta lentement la semelle de cuir contre ma vulve dénudée. Le choc fut tel que je dus mordre ma lèvre inférieure pour ne pas gémir tout haut.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle.

J'obéis, les larmes aux yeux, le cœur battant à tout rompre. Elle était magnifique et terrifiante.

— Tu te sens vide, n'est-ce pas ? Sans cette barrière de tissu, tu as l'impression que tout le monde peut voir que tu es ouverte, que tu es une plaie béante de besoin.

Elle appuya plus fort avec sa chaussure, écrasant mon clitoris gorgé de sang. Je sentis le jus couler plus abondamment, lubrifiant le cuir de son escarpin. Un petit bruit de succion, presque inaudible pour les autres mais assourdissant pour moi, s'éleva du dessous de la table.

— Je veux que tu mettes ta main sur la table, Fabienne. Les deux mains, bien en évidence.

Je m'exécutai, mes doigts se crispant sur le bois verni. Je me sentais comme un animal sur l'étal d'un boucher. Elle continua son manège avec son pied, décrivant de petits cercles lents, sadiques, qui me rendaient folle. Ma chatte était en feu, mes lèvres se gorgeaient de sang, et chaque mouvement de Vanessa me rapprochait d'un précipice que je ne pouvais plus éviter.

— Tu sais ce que je vois quand je te regarde ? reprit-elle en portant à nouveau son verre de vin à ses lèvres. Je vois une femme qui a passé des années à se nier. Une femme dont le mari ne sait probablement même pas comment la faire jouir correctement. Une femme qui meurt d'envie d'être prise comme une chienne, ici, ailleurs, n'importe où, pourvu qu'on lui rappelle qu'elle possède un sexe.

Elle retira soudainement son pied, me laissant dans un état de manque atroce. Le vide était pire que la pression. Je me sentais dévaster, offerte. C'est alors qu'elle se pencha en avant, ses seins frôlant presque le bord de la table, son parfum capiteux m'envahissant les sens.

— Mais le pied ne suffit plus, n'est-ce pas ? Tu veux sentir quelque chose de plus chaud. De plus vivant.

Avant que je puisse réagir, elle fit glisser sa main sous la nappe. Sa paume remonta le long de mon genou, puis de ma cuisse, ses doigts longs et effilés glissant sur ma peau avec une assurance prédatrice. Lorsqu'elle atteignit enfin la zone interdite, elle ne s'arrêta pas. Elle plongea deux doigts directement dans mes plis trempés.

— Oh mon Dieu... lâchai-je dans un souffle, ma tête basculant en arrière.

— Chut, murmura-t-elle avec un sourire cruel. Reste digne. Le serveur arrive.

Et c'était vrai. L'homme en livrée s'approchait avec une bouteille d'eau minérale. Vanessa ne retira pas ses doigts. Au contraire, elle les enfonça plus profondément en moi, cherchant mon col de l'utérus, me fouillant avec une impudeur totale tandis qu'elle entamait une conversation banale avec le serveur sur la qualité du vin.

Je sentais ses doigts bouger en moi, se napper de ma glaire chaude, tandis qu'elle souriait à l'homme de service. J'étais à l'agonie. Mes muscles pelviens se contractaient violemment autour de sa main, et je sentais l'orgasme monter, une vague de fond incontrôlable, alors que l'inconnu à un mètre de nous nous versait à boire, ignorant que sa cliente était en train d'être violée par le plaisir à quelques centimètres de lui.

— Tout va bien, Madame ? demanda le serveur en me voyant, sans doute frappé par ma pâleur et ma transpiration.

Vanessa pressa son pouce sur mon clitoris avec une force brutale au moment précis où il posait la question. Un spasme électrique me traversa de la tête aux pieds.

— Elle va très bien, répondit Vanessa d'une voix cristalline, ses doigts travaillant ma chair avec une ferveur pornographique. Elle a juste un peu chaud. N'est-ce pas, chérie ?

Je ne pouvais pas répondre. Ma gorge était verrouillée par un cri que j'étouffais derrière mes dents serrées au point de me briser la mâchoire. Je fixais le serveur, ses yeux clairs, son tablier impeccablement repassé, tandis qu'en dessous, dans l'ombre de la nappe en lin épais, c'était le carnage.

Le pouce de Vanessa ne se contentait pas de presser mon clitoris ; elle le broyait. Elle décrivait de petits cercles féroces, écrasant le bouton de chair durci contre mon os

pubien. Je sentais mes parois vaginales s'affoler, se gorger de sang, devenir si chaudes qu'elles me brûlaient. À l'intérieur, ses deux doigts — le majeur et l'index — entamaient un va-et-vient saccadé, sans aucune pitié. J'entendais, malgré le brouhaha feutré du café, le bruit de ma propre liquéfaction. Un son sourd, spongieux, celui de sa main qui s'enfonçait et ressortait de ma chatte en faisant claquer l'excès de mouille.

— Un peu de... de vin, oui, balbutiai-je enfin, ma voix n'étant plus qu'un souffle éraillé.

Le serveur inclina la bouteille. Le glouglou du liquide rouge dans le cristal semblait synchronisé avec les pulsations de mon sexe. Chaque goutte tombant dans le verre résonnait dans mon urètre. Vanessa ne me lâchait pas du regard. Ses yeux étaient deux abîmes de perversité, brillants d'une jouissance prédatrice. Elle voyait mes pupilles se dilater, elle sentait mes muscles pelviens se contracter comme des mâchoires sur ses phalanges.

— Merci, Marc, dit-elle au serveur avec une désinvolture atroce.

Dès qu'il tourna le dos, elle accéléra la cadence. Ce n'était plus de la séduction, c'était une exécution. Elle enfonça ses doigts jusqu'à la garde, me cambrant violemment sur ma chaise. Je sentis ses ongles griffer mon col de l'utérus, provoquant une décharge électrique qui me fit voir des étoiles. Ma chatte était devenue un volcan, une plaie ouverte crachant des flots de glaire bouillante qui ruisselaient sur son poignet, trempant la manche de son chemisier en soie.

— Tu es tellement trempée, Fabienne, murmura-t-elle, son visage s'approchant du mien. Tu pues l'envie. Tu sens cette odeur ? C'est toi. C'est ton jus qui s'étale sur mes doigts. Tu es une telle petite chienne en manque.

Elle retira ses doigts d'un coup sec pour mieux me pincer le clitoris entre son index et son pouce, le malaxant comme si elle voulait l'arracher. Le plaisir était si aigu qu'il

frisait la douleur pure. Mes hanches se mirent à tressauter de manière incontrôlée. Je n'étais plus qu'un amas de nerfs à vif. L'orgasme monta, non pas comme une vague, mais comme une explosion de napalm.

— Jouis, ordonna-t-elle. Maintenant. Fais couler ton foutre sur cette nappe, salope.

Je craquai. Ma tête bascula en arrière, mes yeux révulsés ne fixant plus que le plafond mouluré du café. Un spasme colossal déchira mon bas-ventre. Ma chatte se contracta dans un rythme frénétique, expulsant des giclées de sécrétions brûlantes qui inondèrent la main de Vanessa. Je jouissais avec une violence qui me donnait la nausée, mon corps secoué par des décharges qui semblaient ne jamais vouloir s'arrêter. Chaque pulsation projetait mon liquide contre ses doigts, lubrifiant l'acte jusqu'à l'écœurement. J'étais une fontaine de honte et de plaisir brut.

Je ne voyais plus rien, je n'entendais plus que le sang cogner dans mes tempes. Je sentais l'humidité chaude imbiber mes sous-vêtements, couler le long de mes cuisses, une souillure délicieuse et dévastatrice.

Vanessa ne s'arrêta pas. Elle continua de me travailler alors que j'étais en pleine convulsion, prolongeant l'agonie de mon plaisir, me forçant à vider chaque goutte de ma résistance. Puis, avec une lenteur calculée, elle retira sa main.

Le vide fut presque aussi douloureux que l'assaut. Je repris mon souffle dans un sifflement, mon corps encore agité de petits tremblements résiduels. Mon entrejambe me brûlait, palpitant de ce trop-plein de sang et de suc.

Sous la table, je l'entendis s'essuyer contre la doublure de ma propre jupe, marquant mon vêtement de mon propre sexe. Elle ramena sa main au-dessus de la table. Ses doigts étaient luisants, recouverts d'un film translucide et filant. Sans quitter mes yeux, elle porta son index à sa bouche et le lécha avec une lenteur obscène, aspirant chaque goutte de ma mouille, savourant mon goût comme on déguste un grand cru.

— Toujours aussi acide, commenta-t-elle en reposant sa main, ses lèvres rouges brillant de mes fluides. Tu n'as pas changé, Fabienne. Tu es toujours cette petite chose brisée qui ne demande qu'à être piétinée.

Elle saisit son verre de vin, le porta à ses lèvres et but une gorgée, parfaitement calme, alors que j'étais là, liquéfiée, le sexe en feu et les larmes aux bords des yeux. Le contraste était insupportable. Elle était l'éclat, j'étais la flétrissure. Elle était la maîtresse du jeu, j'étais le cadavre qu'elle venait de ranimer pour mieux le torturer.

— On devrait y aller, reprit-elle en posant quelques billets sur la table sans même regarder l'addition. J'ai une suite à l'hôtel juste à côté. Et je n'ai pas encore fini de te vider.

Elle se leva, impériale. Je restai un instant clouée au siège, sentant le froid de l'air sur ma chatte détrempée. J'étais dévastée, humiliée, et pourtant, mon corps ne réclamait qu'elle. En me levant à mon tour, je sentis une coulée de mon propre foutre glisser le long de ma jambe. Le fantôme de mon enfance venait de m'arracher l'âme, et j'allais la suivre, en silence, dans les ténèbres de sa chambre.

Le chapitre se ferma sur le bruit de nos talons claquant sur le marbre, un écho funèbre dans le luxe étouffant du café.

Chapitre 3

La Cage Dorée

Le trajet jusqu'à la villa fut un supplice de silence et de frottements. Assise dans le cuir souple de sa décapotable, je sentais l'air tiède de la nuit méditerranéenne fouetter mon visage, mais rien ne parvenait à refroidir l'incendie entre mes jambes. Chaque secousse de la route, chaque virage serré sur la corniche me rappelait l'humidité poisseuse de ma culotte. Mon propre foutre, mélangé au désir que Vanessa avait violemment réveillé au café, collait contre ma cuisse, une trace indélébile de ma déchéance. Trente-deux ans de mariage s'évaporaient dans cette odeur de musc et de sel. J'étais une femme de quarante-huit ans, une épouse délaissée, une mère effacée, et pourtant, à cet instant, je n'étais qu'une bête en rut, piégée dans une robe de soie trop chère.

Vanessa conduisait avec une assurance insultante. Ses mains fines sur le volant, ses yeux fixés sur la route sinueuse, elle ne m'accordait pas un regard. Elle savait. Elle savait que j'étais à bout, que mon sexe palpitait au rythme du moteur, que j'étais prête à ramper pour qu'elle finisse ce qu'elle avait commencé.

— On arrive, lâcha-t-elle simplement.

Le portail massif en fer forgé s'ouvrit électroniquement sur un domaine qui semblait suspendu entre le ciel et la mer. La villa était une insulte à ma vie de province, à mes économies de fonctionnaire, à ma pudeur de petite bourgeoise. C'était un bloc de marbre blanc et de verre, baigné par une lumière tamisée, entouré de pins parasols et d'effluves de jasmin. C'était une cage dorée, magnifique et terrifiante.

Lorsqu'elle gara la voiture, le silence qui retomba fut plus lourd que le bruit. Je restai

figée, les mains crispées sur mon sac.

— Descends, Fabienne. Ne me fais pas attendre.

Sa voix était un fouet. Je sors de la voiture, les jambes flageolantes. En marchant vers l'entrée, je sentis le liquide couler un peu plus bas, une goutte tiède s'écrasant sur l'intérieur de mon genou. Je l'imaginai, là, derrière moi, observant le balancement de mes hanches, dévorant ma gêne.

L'intérieur de la villa était immense. Des sols en pierre froide, des œuvres d'art abstraites et cette odeur... une odeur de luxe, de bougies hors de prix et de sexe latent. Vanessa jeta ses clés sur une console en verre et se tourna vers moi. Elle déboutonna lentement sa veste, révélant la dentelle noire qui emprisonnait ses seins fermes. Elle était le soleil, j'étais l'ombre. Elle était la liberté, j'étais la prisonnière de mes propres tabous.

— Regarde-toi, dit-elle en s'approchant. Tu trembles. Tu as peur de quoi ? De moi ? Ou de ce que tu as envie que je te fasse ?

Elle s'arrêta à quelques centimètres. Je pouvais sentir la chaleur de son corps, son parfum de santal et de sueur propre. Elle posa une main sur ma joue, son pouce venant écraser ma lèvre inférieure.

— Regarde autour de toi, Fabienne. Ici, ton mari n'existe pas. Tes remords n'existent pas. Il n'y a que ce sol froid et ta chatte qui brûle.

Elle descendit sa main lentement, traçant une ligne de feu sur mon cou, entre mes seins, pour s'arrêter sur mon ventre contracté. Je retins ma respiration. Mon cœur cognait si fort dans ma poitrine que j'avais l'impression qu'il allait exploser.

— Tu es tellement tendue, murmura-t-elle à mon oreille. Trente ans de frustration, ça

fait beaucoup de pression à relâcher. On va commencer par enlever cette armure.

Elle attrapa la fermeture éclair dans mon dos. Le bruit du métal qui descendait résonna dans le hall vide comme une sentence. Ma robe glissa, s'affaissant sur mes hanches avant de s'écraser sur le marbre. Je me retrouvai en sous-vêtements, exposée sous les spots crus du plafond. Je voulus croiser les bras pour cacher mon ventre que je jugeais trop mou, mes seins qui ne défiaient plus la gravité comme les siens.

— Non, ordonna-t-elle en saisissant mes poignets. Ne te cache pas. Je veux tout voir. La flétriature, les marques du temps, la trace de tes larmes. Je veux voir la femme que ce connard a brisée et que je vais reconstruire à ma façon.

Elle s'agenouilla devant moi. Le contraste était saisissant : elle, impériale, et moi, debout, dénudée, offerte comme une victime sacrificielle. Ses yeux plongèrent dans les miens, un bleu glacier qui ne laissait place à aucune pitié. Elle approcha son visage de mon entrejambe. À travers la dentelle fine de ma culotte, je pouvais sentir son souffle chaud.

— C'est trempé, constata-t-elle d'une voix sourde. Tu sens comme tu pues le besoin ? C'est l'odeur d'une femme qui a faim.

D'un geste brusque, elle accrocha l'élastique de ma culotte avec ses doigts et tira. Le tissu craqua, se déchirant sur les côtés. Elle l'arracha complètement, me laissant totalement nue de la taille aux pieds. L'air frais de la pièce frappa ma chatte béante, gorgée de sang, les lèvres luisantes de ce foutre qui m'obsédait. Je gémissais, une plainte animale que je ne reconnus pas.

— Écarte les jambes, Fabienne. Plus large. Je veux voir l'abîme.

J'obéis, les larmes piquant mes yeux. Mes cuisses tremblaient violemment. Je voyais mes propres poils pubiens, sombres et drus, s'écarter pour révéler mon intimité mise à

nu, offerte à cette femme qui me méprisait autant qu'elle me désirait. Elle tendit deux doigts, les humecta de sa propre salive, puis les approcha de ma fente sans me quitter des yeux.

— On va voir si ton vieux mari t'a laissée un peu de vie là-dedans, ou s'il a tout desséché.

Elle enfonça ses doigts d'un coup sec, sans préliminaires. Je poussai un cri qui se perdit dans les hauteurs du plafond de verre. La douleur et le plaisir se mélangèrent en une décharge électrique qui me fit cambrer le dos. Elle commença à fouiller l'intérieur de moi, ses doigts raclant les parois rugueuses, cherchant le fond, cherchant ma honte.

— Dieu, Vanessa... murmurai-je en basculant la tête en arrière.

— Tais-toi. Ne prie pas Dieu ici. C'est moi qui décide quand tu jouis. C'est moi qui décide quand tu souffres.

Elle retira ses doigts, couverts d'une glaire translucide et filante. Elle les porta à ses lèvres, goûtant mon essence avec une lenteur provocante.

— Amère, commenta-t-elle. Trop d'années de rancœur. Il va falloir purger tout ça.

Elle se releva, me dominant de toute sa superbe, et désigna l'escalier monumental qui menait aux étages.

— Monte. Dans la chambre. Déshabille-toi entièrement et allonge-toi sur le ventre. Si je monte et que je trouve un seul morceau de tissu sur ta peau de bourgeoise, je te renvoie dans ton pavillon de banlieue à l'instant même.

Je la regardai, le sexe battant, la bouche sèche. J'étais une épave, une femme de quarante-huit ans à qui on donnait des ordres comme à une chienne. Et pourtant, pour

la première fois de ma vie, je me sentais exister. Je tournai les talons, sentant mon foutre glisser sur mes talons hauts, et j'entamai l'ascension vers ce qui allait être mon calvaire ou ma renaissance.

Chaque marche de cet escalier de marbre était un supplice et une promesse. À chaque mouvement, je sentais l'humidité que Vanessa avait réveillée entre mes cuisses glisser, visqueuse, le long de mes jambes. Mon propre désir me faisait horreur et m'excitait au-delà de toute raison. Arrivée sur le palier, mon souffle était court, saccadé. Je poussai la double porte de la chambre.

C'était un sanctuaire de luxure et de froideur. Un lit immense, drapé de soie noire, trônait au centre, entouré de miroirs qui renvoyaient mon image défaite. Je me voyais là, Fabienne, quarante-huit ans, épouse modèle, mère de famille, le regard hagard et la lèvre encore tremblante du goût de mes propres fluides que Vanessa avait récoltés.

Je commençai à me déshabiller. Mes mains tremblaient tellement que je mis une éternité à défaire les boutons de mon chemisier en soie. Je le laissai tomber au sol. Puis le soutien-gorge. Mes seins, encore fermes mais marqués par le temps, pointèrent sous l'air frais de la climatisation. Je sentais mes tétons durcir comme des perles de sang. Je glissai ensuite ma jupe le long de mes hanches, puis mes bas, et enfin, cette culotte en dentelle, lourde de ma propre excitation, trempée de ce foutre de femme qui n'en finit pas de couler quand les vannes de la honte cèdent.

Je me retrouvai nue face aux miroirs. Je détestais ce corps qui me trahissait, cette peau un peu moins tendue, ces hanches larges, mais à cet instant, sous la lumière crue des lustres, je me trouvais d'une obscénité fascinante. J'étais une proie.

Je m'allongeai sur le ventre, comme ordonné. La soie du couvre-lit était glaciale contre ma peau brûlante. Je tournai la tête de côté, observant la porte, mon cœur battant si fort que je l'entendais résonner dans l'oreiller. L'attente était une torture. Chaque seconde qui passait augmentait la tension dans mon bas-ventre. Ma chatte,

pressée contre le matelas, battait la chamade, réclamant plus que de simples doigts.

Soudain, le claquement sourd de talons sur le parquet. Elle entra.

Je ne bougeai pas. Je fermai les yeux, les sens aux aguets. Vanessa ne dit rien d'abord. Je sentis sa présence, l'odeur de son parfum capiteux mêlée à celle, plus âcre, du cuir de ses bottes. Elle fit le tour du lit, lentement, comme un prédateur évaluant sa viande.

— Regarde-toi, dit-elle enfin, sa voix n'étant plus qu'un murmure guttural. On dirait une bête offerte sur l'autel. Tu trembles, Fabienne. Est-ce la peur ou l'envie de sentir mon poing te briser ?

— Les deux, confessai-je dans un souffle, la gorge nouée.

Je sentis soudain son poids sur le bord du lit. Puis, une main froide, impitoyable, se posa sur le bas de mon dos. Elle descendit lentement, effleurant ma colonne vertébrale, avant de s'écraser brutalement sur ma fesse droite. Le claquement de la fessée résonna dans la pièce, une douleur fulgurante qui se mua instantanément en une décharge électrique dans mon clitoris.

— Aïe ! m'écriai-je, en cambrant instinctivement le dos.

— Reste à plat ! rugit-elle.

Elle saisit mes deux poignets et les ramena avec force au-dessus de ma tête, les maintenant d'une seule main. De l'autre, elle commença à explorer mon intimité par l'arrière. Ses doigts, longs et impatients, écartèrent mes fesses avec une impudeur totale. Je me sentis exposée comme jamais, mon trou du cul et ma fente béante offerts à son inspection.

— Regarde cette chatte de bourgeoise... Elle est en train de se noyer. Tu es une vraie fontaine, Fabienne. Ton mari n'a jamais su que tu étais une telle traînée, n'est-ce pas ? Il te pensait sèche et prude alors que tu ne rêves que de te faire défoncer le cul dans une villa de luxe.

Elle enfonça deux doigts d'un coup sec dans mon sexe. Je poussai un cri étouffé, mon bassin se soulevant malgré moi. C'était brut, sans préliminaires, sans tendresse. Elle ramonait l'intérieur de mon vagin avec une violence technique, cherchant le col de mon utérus, tandis que son pouce venait écraser mon clitoris gonflé.

— Tu sens comme tu es large ? Tu appelles la bite, Fabienne. Tu la supplies.

— Oui... s'il te plaît, Vanessa... je...

— Tais-toi. Tu n'as pas le droit de parler.

Elle retira ses doigts avec un bruit de succion écœurant et je sentis le liquide chaud couler sur mes cuisses, se mélangeant à la sueur. Elle ne s'arrêta pas là. Elle attrapa une poignée de mes cheveux et tira ma tête en arrière, me forçant à regarder mon propre reflet dans le miroir en face. Je vis mon visage déformé par le plaisir et la douleur, mes yeux révulsés.

— Regarde ton cul, Fabienne. Regarde comme il s'ouvre pour moi.

Elle approcha son visage du mien, je sentais son souffle chaud sur ma joue. Sa main libre descendit à nouveau, mais cette fois, elle ne visa pas ma chatte. Je sentis la pointe d'un doigt, lubrifié par mon propre jus, venir titiller l'entrée de mon anus. Je contractai tout mon corps, une panique délicieuse m'envahissant.

— Non... pas là... murmurai-je.

— Si. Exactement là. C'est là que se cache ta dernière dignité. Et je vais l'arracher.

Elle pressa, lentement d'abord, puis avec une fermeté qui ne laissait place à aucune négociation. La sensation d'invasion était totale. Je me sentais déchirée, écartelée entre l'agonie de l'étirement et l'incendie qui ravageait mon sexe juste à côté. Chaque millimètre gagné par son doigt dans mon rectum me faisait lâcher un gémissement de plus en plus aigu, de plus en plus animal.

— Tu es à moi, Fabienne. Ton cul est à moi. Ta jouissance est à moi. Et je n'ai pas encore commencé à te faire vraiment mal.

Elle retira son doigt de mon trou pour le replonger immédiatement dans ma chatte, déplaçant les bactéries, la saleté et le plaisir dans un va-et-vient frénétique qui me faisait perdre tout sens de la réalité. J'étais une masse de nerfs à vif, une plaie ouverte qui ne demandait qu'à être souillée davantage.

Vanessa se leva brusquement, me laissant pantelante, le cul en l'air, le sexe dégoulinant sur les draps de soie. J'entendis le bruit d'un tiroir qu'on ouvre, le cliquetis de quelque chose de métallique.

— Retourne-toi, ordonna-t-elle. Je veux voir tes yeux quand je vais t'ouvrir en deux.

Mes mains tremblaient tellement que je manquais de glisser sur la soie ensanglantée et souillée de mes propres humeurs. Je me retournai avec une lenteur de suppliciée, mes muscles fessiers encore contractés par l'intrusion brutale de son doigt dans mon anus. Quand je fus enfin sur le dos, les cuisses grandes ouvertes, j'eus le souffle coupé. Vanessa se tenait debout, la silhouette découpée par la lumière crue de la chambre. Dans sa main droite, elle brandissait un godemiché en acier inoxydable, massif, dont la surface polie reflétait l'éclat des lustres. Il était long, d'un diamètre terrifiant, se terminant par un gland sculpté avec une précision anatomique impitoyable.

— Regarde-le bien, Fabienne, murmura-t-elle d'une voix qui n'était plus qu'un sifflement prédateur. C'est ça qui va te coloniser. C'est ça qui va te rappeler que ta petite morale de bourgeoise n'existe plus ici.

Elle s'approcha et, sans aucune transition, elle cracha une longue traînée de salive visqueuse sur mon sexe. Le contraste entre la chaleur de sa bouche et l'air frais de la pièce me fit tressaillir. Elle ne perdit pas de temps à m'embrasser ou à me caresser. Elle plaça la pointe de l'acier froid contre l'entrée de ma chatte, déjà béante et gorgée de sang.

Le métal était glacial. Un cri d'effroi mourut dans ma gorge quand elle poussa.

— Oh Dieu... Vanessa... c'est trop...

— Tais-toi. Écarte encore tes jambes. Je veux voir tes lèvres s'étirer jusqu'à la rupture.

Elle appuya de tout son poids. Je sentis la peau fine de mon vestibule se tendre, se distendre, jusqu'à ce que la douleur devienne une pulsation électrique qui remontait jusque dans mes dents. Le métal forçait le passage, écartant mes parois vaginales avec une autorité mécanique. Je sentais chaque centimètre de l'acier s'enfoncer en moi, lourd, dur, étranger. C'était une invasion totale. Elle ne se contentait pas de me baiser, elle me démolissait de l'intérieur.

Quand elle fut enfoncée jusqu'à la garde, je crus que mon bassin allait éclater. Mon col de l'utérus était martelé par le dôme d'acier. J'étais clouée au lit, incapable de bouger, les yeux révulsés.

— Tu sens comme tu es pleine ? me demanda-t-elle en empoignant violemment mes seins, écrasant mes tétons entre ses doigts bagués. Tu sens cette froideur qui te brûle ?

Elle commença alors un mouvement de va-et-vient lent, méthodique. Le bruit était atroce et excitant : un claquement de chair contre le métal, mêlé au sifflement des lubrifiants naturels et de la salive qui giclaient à chaque assaut. À chaque retrait, je sentais le vide m'aspirer, et à chaque pénétration, l'acier semblait s'élargir encore. Je n'étais plus qu'un trou, une plaie béante offerte à sa cruauté.

Vanessa accéléra. Sa main libre descendit vers mon cul, ses doigts cherchant l'orifice qu'elle avait déjà commencé à profaner. Elle y enfonça deux doigts d'un coup, sans prévenir, alors que l'acier continuait de labourer ma chatte. La double pénétration me fit hurler. C'était trop de sensations, trop de douleur, trop de honte. Je sentais mes fluides couler le long de mes cuisses, un mélange de cyprine, de sueur et de la saleté qu'elle déplaçait d'un trou à l'autre.

— Oui, hurle ! Hurle pour moi, sale petite chienne !

Ses coups devinrent frénétiques. Elle n'avait plus aucune pitié. Le godemiché frappait mon fond avec une violence telle que je sentais mes organes se déplacer. Je voyais des étoiles, ma conscience s'effiloçait. L'orgasme monta, non pas comme une caresse, mais comme une exécution. C'était une décharge sauvage, une convulsion qui me tordit les membres alors que mon sexe se contractait désespérément sur l'acier froid. Je giclai, un jet puissant qui vint s'écraser contre le métal et les mains de Vanessa, tandis que mon anus se resserrait sur ses doigts dans un spasme d'agonie extatique.

Je pleurais. De vraies larmes de détresse et de soumission totale. J'étais brisée, ouverte, souillée comme jamais je n'aurais cru possible de l'être.

Vanessa retira brusquement l'acier et ses doigts. Le bruit de succion qui s'ensuivit me fit fermer les yeux de honte. Je restai là, les jambes molles, mon sexe pantelant,

incapable de se refermer, laissant couler sur les draps de soie les preuves de ma déchéance.

Elle se leva, essuya nonchalamment le godemiché couvert de mon foutre et de mes sucs sur un pan du lit, puis me regarda d'en haut avec un mépris teinté d'une satisfaction féroce.

— Regarde-toi, Fabienne. Tu es magnifique ainsi. Déchirée et vide.

Elle se tourna vers la fenêtre, contemplant l'opulence de sa villa qui s'étendait sous la lune.

— Bienvenue dans ta cage dorée. Ici, tu n'auras plus jamais besoin de ta dignité. Tu n'auras besoin que de moi pour te remplir et te vider.

Elle sortit de la chambre sans un regard en arrière, me laissant seule dans l'obscurité, le corps en feu, le cœur en lambeaux, avec pour seule compagnie l'odeur âcre de mon propre sexe qui empestait la pièce. J'étais prisonnière, et le pire, c'était que je savais déjà que j'attendrais son retour avec la faim d'une bête.

Le chapitre de ma vie de femme respectable venait de s'achever dans le sang et le foutre. Un nouveau chapitre commençait, celui de l'esclavage des sens.

Chapitre 4

La Poussière d'Étoiles

L'obscurité de la chambre me pesait comme une chape de plomb. Je restais étendue sur les draps froissés, les jambes encore écartées par le souvenir de l'intrusion, le corps vibrant d'une douleur sourde qui était devenue ma seule boussole. Trente-deux ans de silence, de politesse et de draps en coton bien repassés venaient de voler en éclats. L'odeur de mon propre sexe, mêlée à l'effluve synthétique du lubrifiant et à la sueur de Vanessa, imprégnait l'air. C'était une odeur de défaite, mais aussi de libération. Je n'étais plus la femme d'un notaire de province. Je n'étais plus une mère, ni une épouse. J'étais une chatte béante, une plaie ouverte, un vide qui ne demandait qu'à être comblé à nouveau.

Je me levai avec une lenteur de spectre. Entre mes cuisses, je sentais le glissement visqueux de mes propres fluides qui coulaient le long de mes jambes. Je ne m'essuyai pas. Je voulais garder cette souillure, ce marquage. Je passai un déshabillé de soie noire, une pièce de luxe que Vanessa m'avait jetée comme on donne un os à un chien, et je sortis sur la terrasse.

La villa surplombait la Méditerranée, une masse d'encre sombre pailletée par le reflet de la lune. L'air nocturne, chaud et lourd de l'odeur des pins, vint frapper ma peau encore brûlante. Au bord de la piscine à débordement, dont l'eau turquoise semblait irréaliste sous les projecteurs immergés, Vanessa m'attendait.

Elle était nue, allongée sur un transat de cuir blanc, une coupe de cristal à la main. Son corps de quarante-deux ans était une insulte à ma propre flétrissure ; elle était ferme, dorée, insolente de liberté. Elle ne se tourna pas vers moi quand j'approchai.

— Tu as fini de pleurer sur tes ruines, Fabienne ? sa voix était un fouet de velours.

— Je ne pleure plus, murmurai-je, ma voix cassée.

Je m'arrêtai à quelques centimètres d'elle. Elle posa enfin ses yeux sur moi. Elle vit mes cheveux défaits, mes lèvres mordues, gonflées, et ce regard de bête traquée que je ne savais plus dissimuler. Un sourire cruel étira ses lèvres.

— Approche. À genoux.

J'obéis instantanément. Le contact du carrelage froid sur mes genoux me fit frissonner. Mes mains tremblaient sur mes cuisses. Elle tendit sa main libre et saisit mon menton, m'obligeant à lever le visage. Ses doigts sentaient le tabac et le sexe.

— Ce soir, on va effacer le reste, dit-elle d'un ton presque protecteur, ce qui était bien plus terrifiant que sa cruauté habituelle. Ton passé, tes remords, ton mari infidèle qui te préférait des putes de vingt ans... Tout ça, c'est de la poussière. On va la transformer en étoiles.

Elle sortit de la poche de son peignoir abandonné au sol un petit sachet de plastique transparent contenant une poudre cristalline d'un blanc bleuté. Elle en versa une généreuse pincée sur le dos de sa main, juste au creux entre son pouce et son index.

— Lèche, ordonna-t-elle.

Je n'hésitai pas une seconde. J'approchai ma bouche de sa peau mate. Ma langue cueillit la poudre. L'amertume fut foudroyante, chimique, brûlante. C'était le goût de la corruption. Je grimaçai, mais elle plaqua sa main contre ma bouche, m'obligeant à tout avaler.

— Garde-le. Laisse la chimie faire le travail que ton éducation de bourgeoise

t'interdit.

Elle en prit une dose à son tour, puis me fit signe de m'asseoir par terre, le dos contre ses jambes. Nous restâmes ainsi, en silence, face à l'horizon sombre. Dix minutes. Vingt minutes. Le temps s'étirait, devenait malléable.

Et puis, le premier assaut arriva.

Ce n'était pas une montée, c'était un raz-de-marée. Mon cœur s'emballa brutalement, martelant ma poitrine comme s'il voulait briser mes côtes. Mes pupilles se dilatèrent jusqu'à dévorer l'iris. Soudain, le bruit des grillons devint une symphonie assourdissante, et la lumière de la piscine me parut d'une intensité insupportable, magnifique, divine.

— Oh mon Dieu... haletai-je, ma respiration devenant courte.

Chaque pore de ma peau semblait s'ouvrir. Le froissement de la soie de mon déshabillé contre mes mamelons dressés devint une torture exquise. Je sentis la main de Vanessa se poser sur ma nuque. Ses doigts ne se contentaient pas de me toucher ; ils m'électrocutaient. Chaque millimètre de contact envoyait des décharges de pur plaisir à travers ma moelle épinière.

— C'est ça, Fabienne. Laisse les barrières s'effondrer. Sens comme ton sang bouillonne.

Elle fit glisser sa main sous mon déshabillé. Quand ses doigts effleurèrent ma peau, je poussai un gémissement qui n'avait plus rien d'humain. Ma propre chair me paraissait étrangère, incroyablement sensible, comme si on m'avait arraché la peau pour exposer mes nerfs à vif.

Je me retournai, cherchant son contact avec une urgence frénétique. J'avais besoin de

la toucher, de la dévorer. La pudeur n'existait plus. Elle était morte dans l'amertume de la poudre. Je me jetai sur elle, mes mains explorant ses courbes avec une avidité nouvelle. Je sentais la texture de sa peau, le grain de ses pores, la chaleur qui émanait d'elle comme d'un four.

— Je veux... je veux que tu me fasses du mal, bégayai-je, le visage enfoui dans son cou, inhalant son odeur qui me montait au cerveau comme un gaz toxique. Je veux tout sentir. Je veux disparaître.

Elle attrapa mes cheveux et tira ma tête en arrière avec une violence qui me fit mouiller instantanément. Mes fluides inondèrent mon entrejambe, trempant la soie de ma culotte. Elle plongea son regard dans le mien, et je vis qu'elle aussi était sous l'emprise de la poussière d'étoiles. Ses yeux étaient deux puits noirs, sans fond, sans morale.

— Regarde-toi, Fabienne. Tu es une chienne en chaleur. Ton mari te verrait, il ne te reconnaîtrait pas.

— Je m'en fous de lui ! criai-je presque, prise d'un fou rire hystérique qui se mua aussitôt en sanglot. Il n'existe plus ! Rien n'existe à part ça !

Je pris sa main et je la guidai de force entre mes jambes. Je voulais qu'elle sente le désastre qu'elle avait créé. Je voulais qu'elle sente la chaleur volcanique de ma chatte qui pulsait au rythme de la drogue.

— Touche-moi, Vanessa. Putain, déchire-moi encore.

Elle sourit, un sourire de prédateur qui a enfin brisé sa proie. Elle écarta brutalement les pans de mon déshabillé, révélant mon corps de femme mûre, mes seins lourds aux aréoles sombres et pointées, mon ventre qui portait les marques de la vie, et mon sexe, inondé, offert, dont les lèvres gonflées semblaient appeler le supplice.

— On ne va pas juste se toucher, Fabienne, chuchota-t-elle en se levant et en m'entraînant vers le bord de l'eau. On va explorer chaque recoin de ta dépravation.

La lumière de la lune rendait sa nudité presque métallique. Elle était magnifique. Elle était mon enfer, et je n'avais jamais eu autant envie de brûler. Elle me força à m'allonger sur le bord de la piscine, la tête pendante au-dessus de l'eau, les jambes largement ouvertes vers le ciel étoilé. Le froid du marbre contre mon dos et la chaleur de l'air créaient un contraste qui me faisait délirer.

Je sentis ses doigts s'approcher de mon intimité, non pas pour une caresse, mais pour une exploration anatomique, crue et sans pitié. Elle ouvrit mes lèvres avec ses pouces, exposant mon clitoris gorgé de sang qui vibrait sous l'effet de la MDMA.

— Regarde ta chatte, Fabienne. Elle est à moi maintenant. Elle n'obéit plus qu'à ma volonté.

Et alors qu'elle plongeait deux doigts d'un coup sec à l'intérieur de moi, je sentis le monde basculer dans une autre dimension. La douleur et le plaisir fusionnèrent en une seule et même onde de choc qui menaçait de me briser le cœur. Chaque va-et-vient de ses doigts dans ma chair trempée résonnait dans mon crâne comme un coup de tonnerre. Je n'étais plus qu'un orifice, un cri, une attente insatiable.

Ses doigts étaient des tisons ardents dans ma chair à vif. La MDMA avait transformé mon corps en une carte de nerfs ultra-sensibles, chaque pore de ma peau hurlant sous la caresse de l'air nocturne. Le marbre froid me sciait le dos, mais je m'en foutais. Je n'existais plus que par ce point de contact précis, là où elle me labourait sans aucune pitié.

— Tu sens ça, Fabienne ? murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un râle rauque à mon oreille. Tu sens comme tu es déjà en train de te liquéfier ? Tu n'es qu'une

fontaine de foutre.

Elle ne ralentit pas. Au contraire, elle ajouta un troisième doigt, forçant l'entrée de ma chatte avec une brutalité qui m'arracha un sanglot. Mes parois se serraient désespérément autour de sa main, comme si elles essayaient d'avalier son poignet tout entier. C'était trop. C'était divin. La douleur de l'étirement se mariait à l'extase chimique de la drogue, créant une symphonie de spasmes que je ne pouvais plus contrôler.

Je renversai la tête encore plus loin en arrière, mes cheveux frôlant la surface de l'eau sombre de la piscine. Je voyais les étoiles danser, des points de lumière explosant derrière mes paupières closes.

— Regarde-moi, putain ! ordonna-t-elle.

Je rouvris les yeux, les pupilles dilatées à l'extrême, ne laissant qu'un mince liseré d'iris. Elle était penchée sur moi, son visage n'était qu'à quelques centimètres du mien. Je voyais la sueur perler sur son front, l'éclat sauvage dans son regard. Elle retira ses doigts d'un coup sec, le bruit de succion — ce *slurp* humide et gras — résonna contre les parois de la piscine comme un coup de fouet.

Je gémis, un son pathétique, une supplique. Le vide qu'elle laissa était insupportable. Ma chatte, béante et palpitante, semblait appeler le retour de cette intrusion.

— Tu en veux encore ? Tu as besoin que je te déchire ?

Elle ne me laissa pas répondre. Elle attrapa mes deux cuisses, les écartant jusqu'à la limite de la déchirure musculaire, et plongeait son visage entre mes jambes. Sa langue ne fit pas de préliminaires. Elle s'abattit directement sur mon clitoris, dur comme une pierre, gorgé de sang et de désir. La sensation fut si violente que mon bassin décolla du marbre.

— Ahhh ! Non... si... pitié !

Elle m'ignorait. Elle me bouffait avec une faim de louve. Sa langue, rugueuse et chaude, dessinait des cercles frénétiques autour de mon bouton de plaisir avant de le laper de haut en bas, avec une force qui me faisait frissonner jusqu'à la moelle. Je sentais sa salive se mélanger à ma propre mouille, un liquide chaud et collant qui coulait le long de mes fesses et venait tacher le marbre blanc.

Ses mains ne restaient pas inactives. Tandis qu'elle me dévorait le sexe, elle remonta ses doigts vers mes seins, écrasant mes tétons entre son pouce et son index avec une méchanceté délicate. Elle les tortillait, les tirait, cherchant à m'infliger autant de douleur que de plaisir.

— Tu es tellement offerte, Fabienne, grogna-t-elle contre ma peau trempée. On dirait une chienne en chaleur qui attend son tour de garde.

Elle enfonça à nouveau deux doigts en moi, tout en continuant ses mouvements de langue. Le double assaut me fit perdre pied. Je n'étais plus une femme, j'étais une plaie ouverte, un instrument dont elle jouait avec une maestria cruelle. Je sentais mes muscles vaginaux se contracter par vagues successives, de petits spasmes électriques qui annonçaient la tempête à venir.

— S'il te plaît... Clara... je vais... je vais crever...

— Meurs, alors, répliqua-t-elle en levant les yeux vers moi, ses lèvres brillantes de mon propre jus. Meurs en moi.

Elle accéléra la cadence. Ses doigts entraient et sortaient de moi dans un rythme de piston frénétique, faisant gicler de la cyprine à chaque mouvement. Le bruit était obscène, cru, celui de la chair qui s'entrechoque sans filtre. Elle commença à

m'insulter doucement, des mots sales, des mots qui auraient dû me faire honte mais qui, sous l'effet de la MDMA, agissaient comme un lubrifiant supplémentaire pour mon âme.

Je sentais la tension monter dans mes jambes, mes orteils se crispent contre le ciel nocturne. Mon cœur battait si fort dans ma poitrine que j'avais l'impression qu'il allait exploser, éparpillant mes débris de chair dans l'eau de la piscine.

— Dis-le, ordonna-t-elle en enfonceant son pouce sur mon clitoris tout en maintenant ses doigts au fond de mon col. Dis-moi que tu n'es qu'un trou à remplir, que tu n'attends que ça que je te bousille.

— Je suis... je ne suis rien... juste à toi... baise-moi par la main, Clara, baise-moi jusqu'à ce que j'oublie mon nom !

Elle rit, un rire sombre qui me fit frissonner. Elle se redressa légèrement, sans pour autant sortir ses doigts de mon corps. Elle utilisa sa main libre pour écarter encore plus mes lèvres, exposant toute l'anatomie de ma déchéance. La lueur de la lune rendait ma peau opaline, contrastant avec le rouge vif de mon intimité malmenée.

— Regarde comme tu es ouverte, Fabienne. On dirait que tu as été faite pour être démolie.

Elle ramena son visage près du mien, me forçant à respirer l'odeur de mon propre sexe sur ses doigts. C'était une odeur de musc, de sueur et de drogue. Une odeur de fin du monde. Elle me lécha la lèvre inférieure, le goût de ma mouille envahissant ma bouche, créant un court-circuit dans mon cerveau.

La montée était là, insoutenable. Ce n'était plus seulement du plaisir, c'était une agonie sensorielle. Chaque centimètre carré de mon corps vibré à une fréquence inhumaine. Je sentais les larmes couler de mes yeux, se perdant dans mes tempes,

tandis que mes hanches commençaient à bouger d'elles-mêmes, cherchant un impact plus profond, une pénétration plus totale.

— Ne viens pas tout de suite, murmura-t-elle avec une douceur sadique, en ralentissant soudainement son mouvement. Je veux que tu souffres encore un peu. Je veux que tu sentes chaque millimètre de ma peau contre la tienne.

Elle retira presque entièrement ses doigts, ne laissant que les phalanges supérieures frotter l'entrée de mon vagin, juste assez pour me rendre folle, pas assez pour me libérer. C'était une torture. Une délicieuse, une atroce torture.

— Clara... je t'en supplie...

— Supplie-moi encore. Dis-moi à quel point tu as besoin d'être souillée.

Je sombrais. La limite entre nous deux s'effaçait. Le marbre, l'eau, l'air, ses doigts, ma chatte qui brûlait... tout fusionnait dans un maelström de sensations brutes. J'étais sur le point de basculer, suspendue au-dessus du gouffre, et elle seule tenait la corde. Elle le savait. Et elle adorait ça. Elle reprit son va-et-vient, plus lentement cette fois, explorant chaque recoin de ma chair, me faisant gémir des mots sans suite, des prières adressées à une déesse impitoyable.

L'air nocturne, chargé de l'odeur du chlore et de l'arôme entêtant du jasmin, me cinglait le visage, mais l'intérieur de mon corps n'était qu'une fournaise. La MDMA transformait chaque pore de ma peau en un capteur de plaisir hypertrophié. Le marbre froid sous mes fesses n'était plus une surface, c'était une extension de moi-même, et les doigts de Clara... ses doigts étaient des lames de feu qui découpaient ma volonté.

— Je t'en prie, Clara... bousille-moi, murmurai-je, la voix brisée par un sanglot de désir. Je ne veux plus penser. Je veux juste que tu me déchires.

Elle eut un petit rire cruel, un son qui vibra jusque dans mon utérus. Elle se pencha, son souffle chaud contre mon oreille, tandis que sa main gauche venait pétrir mon sein avec une brutalité qui me fit cambrer le dos. Elle écrasa le mamelon entre son pouce et son index, cherchant la douleur pour magnifier l'extase.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle.

J'ouvris les yeux. Mes pupilles devaient être deux trous noirs immenses, dévorant son visage baigné par la lueur bleutée de la piscine. Elle retira brusquement ses doigts de ma fente, et le vide qu'elle laissa fut une agonie. Je vis ses doigts briller, nappés d'une traînée de cyprine filante et translucide qui luisait sous la lune. Elle les porta à sa bouche, les lécha avec une lenteur obscène, ses yeux plantés dans les miens.

— Tu es tellement trempée, dit-elle d'une voix rauque. On dirait que tu vas fondre.

Elle ne me laissa pas le temps de répondre. Elle écarta mes cuisses à m'en déboîter les hanches et s'engouffra entre mes jambes. Je sentis la rugosité de sa langue s'abattre sur mon clitoris gonflé à bloc. Le choc électrique me fit hurler. Ce n'était plus de la tendresse, c'était un assaut. Elle aspirait mon bouton de chair, le malaxait entre ses lèvres avec une force sauvage, tandis que sa main droite s'enfonçait de nouveau en moi.

Un doigt. Deux doigts. Puis trois.

Elle les enfonça d'un coup sec, frappant mon col de l'utérus. Je perdis le souffle. Ma chatte, gorgée de sang et de drogue, se resserra sur elle comme un étau désespéré. Le va-et-vient était frénétique, une mécanique de précision conçue pour me briser. J'entendais le bruit de succion, le claquement de sa paume contre mes lèvres de chair, le son humide et sale de mes propres fluides qui giclaient à chaque assaut.

— Oui... comme ça... oh mon Dieu, Clara...

Je n'étais plus qu'une plaie ouverte, une masse de nerfs à vif. La MDMA distordait le temps. Chaque seconde durait une éternité. Je sentais les rainures de ses empreintes digitales contre les parois de mon vagin, je sentais la chaleur de sa salive se mêler à ma propre mouille. Elle accéléra encore, sa langue ne quittant plus mon clitoris, créant une friction insupportable, une brûlure divine.

— Dis-le, haleta-t-elle entre deux coups de langue. Dis-moi que tu es ma chienne, que tu n'es rien d'autre que ce trou que je défonce.

— Je suis à toi... je suis ta pute, Clara... fais-moi jouir, bordel, fais-moi crever !

C'était le signal. Elle plongea sa main plus profondément, tournant son poignet pour chercher le point où toutes mes terminaisons nerveuses convergeaient. En haut, sa langue devint un marteau-piqueur de velours. Mon bassin se mit à tressauter, pris de spasmes incontrôlables. La tension monta, monta, jusqu'à ce que l'air autour de nous semble se figer.

Puis, le barrage céda.

L'orgasme ne fut pas une vague, ce fut une explosion nucléaire. Mon corps se figea, tendu comme un arc, mes doigts se griffant dans le marbre au point de s'arracher les ongles. Ma chatte se contracta dans une série de spasmes violents, expulsant des jets de cyprine qui inondèrent le visage de Clara. Je ne voyais plus que des taches de lumière blanche, de la poussière d'étoiles qui explosait derrière mes paupières. Je criai son nom jusqu'à ce que ma gorge se déchire, un cri qui se perdit dans le silence de la nuit, long, déchirant, animal.

Je l'entendis déglutir, boire ma jouissance, tandis qu'elle continuait de me pilonner avec ses doigts pour étirer l'extase jusqu'à l'agonie. Je pleurais. Des larmes de pur épuisement, de pure soumission.

Quand elle se retira enfin, le bruit de ses doigts quittant mon corps fut comme une déchirure. Je m'effondrai sur le côté, les jambes tremblantes, incapable de les refermer. Ma vulve battait encore, rouge, béante, offerte au vide. Clara se redressa, essuyant d'un revers de main le mélange de salive et de foutre féminin qui maculait son menton. Elle me regarda avec une satisfaction froide, presque mélancolique.

La drogue commençait à redescendre doucement, laissant place à une lucidité brutale et vénéneuse. J'étais là, nue sur le marbre, souillée de partout, vidée de toute dignité, et pourtant, je n'avais qu'une envie : ramper vers elle et la supplier de recommencer jusqu'à ce que le soleil se lève sur nos cadavres.

— C'est fini pour ce soir, petite chose, dit-elle en caressant ma joue d'une main encore humide de moi.

Elle se leva, me laissant seule avec le froid qui revenait, le silence de l'eau et le goût amer de la MDMA sur ma langue. Le chapitre se refermait sur le néant de mon propre désir, une poussière d'étoiles retombant lourdement dans la boue de ma réalité.

Chapitre 5

L'Initiation Electrique

La nuit ne s'était pas terminée avec le départ de Clara. Elle n'avait été qu'un apéritif amer, une démolition contrôlée de ce qui restait de ma pudeur de provinciale. Allongée sur le lit immense de la suite de Vanessa, je sentais encore les pulsations de mon sexe, cette plaie ouverte et affamée que trente-deux ans de mariage morne n'avaient jamais réussi à panser. L'air de la Méditerranée entrainait par les baies vitrées, chargé de sel et du parfum entêtant des jasmins de nuit, mais il ne parvenait pas à rafraîchir le brasier qui me consumait les entrailles.

Vanessa entra dans la pièce. Elle n'était pas nue, pas encore. Elle portait un peignoir de soie noire, entrouvert sur sa peau dorée par le soleil. Elle ne marchait pas, elle glissait, avec cette assurance de prédatrice qui sait que sa proie est déjà conquise, déjà brisée. Dans ses mains, elle tenait une mallette en cuir souple, un objet qui semblait déplacé dans ce luxe feutré, presque chirurgical.

— Tu trembles, Fabienne, murmura-t-elle en s'asseyant au bord du lit.

Sa voix était un velours sombre. Elle posa une main sur ma cuisse, remontant lentement vers l'entrejambe. Ses doigts étaient frais, contrastant violemment avec la chaleur poisseuse de ma vulve. Je sentis mon muscle pubien se contracter, une décharge électrique partant de son point de contact pour irradier jusque dans mon ventre.

— J'ai... j'ai peur, avouai-je dans un souffle.

C'était vrai. J'avais peur de ce qu'elle allait déterrer en moi. Peur de cette femme que

je devenais, cette créature qui ne demandait qu'à être dévastée.

— La peur est le meilleur lubrifiant, répliqua-t-elle avec un sourire sans pitié. Ton mari ne t'a jamais fait peur, n'est-ce pas ? Il t'a ennuyée jusqu'à la mort. Il a laissé ta chatte dépérir comme un jardin sans eau. Ce soir, on va tout inonder.

Elle ouvrit la mallette. Le cliquetis des serrures résonna comme un arrêt de mort pour la Fabienne d'autrefois. À l'intérieur, disposés sur un lit de velours pourpre, se trouvaient des objets que je n'avais vus que dans mes cauchemars les plus inavouables ou sur des écrans cachés. C'étaient des monstres de silicone noir et de verre poli. L'un d'eux, en particulier, attira mon regard et me fit déglutir avec peine. Il était immense, une colonne de gomme sombre, nerveuse, dont le diamètre dépassait largement tout ce que mon corps avait jamais accueilli. Il devait faire au moins vingt-cinq centimètres de long, avec un gland sculpté, arrogant, et une base ventousée qui promettait une assise inébranlable.

— C'est pour toi, dit Vanessa en saisissant l'engin. Il s'appelle l'Exécuteur. Il ne pardonne rien.

Elle sortit un flacon de lubrifiant à base de silicone. Le bruit du liquide visqueux qu'elle fit couler dans sa paume me fit frissonner. Elle commença à enduire le gode noir, ses doigts longs et experts massant la matière synthétique pour la rendre luisante, presque organique. La lumière de la lune se reflétait sur la surface grasse de l'objet, lui donnant un aspect menaçant, obscène.

— Écarte-les, Fabienne. Plus grand que ça. Je veux voir tout ce que tu caches.

Je m'exécutai, saisissant mes propres genoux pour les ramener vers mes épaules. Ma chatte, encore rougie par les assauts précédents, se présenta à elle, béante, offerte, les lèvres gonflées de sang et d'excitation. Je sentais les gouttes de ma propre mouille perler et glisser vers mon anus, un mélange de sueur et de désir brut.

Vanessa s'approcha, l'engin à la main. Elle ne le présenta pas tout de suite à l'entrée de mon antré. Elle utilisa d'abord le bout du gode pour caresser mon clitoris, décrivant de petits cercles lents, appuyés. Le contact du silicone froid et glissant sur mon bouton de chair surexcité me fit cambrer le dos. Un gémissement rauque s'échappa de ma gorge, un son que je ne reconnus pas.

— Tu es déjà tellement trempée, constata-t-elle en observant le filet de cyprine qui s'étirait entre mes lèvres. Ton corps sait ce dont il a besoin, même si ta tête essaie encore de résister. Tu veux sentir cette bite en toi, n'est-ce pas ? Tu veux qu'elle te déchire, qu'elle aille chercher le fond de ton utérus que ce lâche de mari n'a jamais effleuré ?

— Oui... s'il te plaît, Vanessa... enfonce-le...

— Patience. On va d'abord t'ouvrir proprement. Je ne veux pas que tu te contentes de le prendre. Je veux que tu l'engloutisses.

Elle posa le gode noir de côté et plongea deux doigts dans ma chatte. Elle entra d'un coup, sans ménagement, fouillant mes parois avec une autorité brutale. Je sentis mes tissus s'écarter, se tendre. Puis elle ajouta un troisième doigt, puis un quatrième, transformant sa main en un coin de chair qui forçait mon intimité. La douleur était là, aiguë, mais elle était immédiatement submergée par un plaisir dévastateur, une sensation de plénitude que je n'avais jamais connue.

— Regarde-toi, dit-elle en me forçant à lever la tête vers le grand miroir qui faisait face au lit. Regarde cette femme de quarante-huit ans qui s'ouvre comme une chienne en chaleur pour du plastique. C'est ça que tu es, Fabienne. C'est ça que tu as toujours été sous tes tailleurs de bourgeoise.

Je me vis dans la glace. Mes jambes écartées à l'extrême, ma vulve déformée par le

poing de Vanessa qui entrait et sortait avec un bruit de succion immonde et excitant. J'étais une épave de désir, une chair offerte au néant.

— Maintenant, chuchota-t-elle à mon oreille, on passe aux choses sérieuses.

Elle reprit l'Exécuteur. Elle appuya la tête massive et luisante du gode contre mon entrée. Le diamètre était terrifiant. Je sentis la peau de mon périnée se tendre à s'en rompre. Elle ne poussa pas tout de suite. Elle laissa juste le poids de l'objet presser contre mon sphincter vaginal, me forçant à sentir chaque millimètre de cette invasion imminente.

— Respire, Fabienne. Ouvre-toi pour moi. Ouvre-toi pour ton nouveau maître.

Elle poussa. Les trois premiers centimètres entrèrent dans un craquement sourd de mes muscles qui capitulaient. La sensation était celle d'un étirement insupportable, une plénitude qui confinait au supplice. Mon vagin, habitué à la médiocrité d'un sexe d'homme fatigué, hurlait face à cette intrusion colossale. Je sentis le gland franchir les premières barrières, s'installant comme un coin de fer dans ma chair.

— Oh mon Dieu... Vanessa... c'est trop... c'est trop gros...

— Ce n'est que le début, ma chérie. Tu vas le prendre jusqu'aux couilles. Et tu vas me remercier de te l'infliger.

Elle appuya plus fort, d'un coup sec, et je sentis le monde basculer dans une autre dimension de douleur et de luxure pure. L'initiation électrique venait de commencer.

La sensation était terrifiante. Ce n'était plus seulement du sexe, c'était une invasion structurelle. Chaque fois que Vanessa exerçait une pression supplémentaire sur la base du godemichet, je sentais les parois de ma chatte s'amincir, s'étirer jusqu'à la transparence. Le silicone noir, dur et luisant de lubrifiant, s'enfonçait centimètre par

centimètre, forçant le passage dans un chemin que je croyais trop étroit pour une telle démesure.

— Regarde-moi, Fabienne. Regarde ce que je te fais.

Elle m'empoigna le menton, me forçant à baisser les yeux vers l'endroit où nos corps se rejoignaient. Le spectacle était obscène. Mes lèvres vulvaires, d'ordinaire si discrètes, étaient totalement retournées, rouges et gonflées, épousant le diamètre monstrueux de l'engin. Le gland artificiel était déjà loin, perdu dans mes profondeurs, et la tige continuait de disparaître en moi. Un mélange de cyprine et de gel transparent coulait le long de mes cuisses, tachant les draps de soie, tandis qu'un bruit de succion, un *slurp* humide et sourd, rythmait chaque poussée millimétrée.

— Je... je vais me déchirer, Vanessa... S'il te plaît...

Ma voix n'était qu'un souffle haché par la panique. Mes doigts se crispaient sur les oreillers, mes ongles s'enfonçant dans le tissu. La douleur était une brûlure froide qui irradiait jusque dans mes reins.

— Tu ne vas pas te déchirer, me souffla-t-elle à l'oreille, sa langue traçant une ligne de feu sur mon lobe. Tu es faite pour ça. Tu es une éponge, Fabienne. Une petite chatte avide qui n'attendait que d'être enfin remplie. Regarde comme tu le sucés. Regarde comme tu l'engloutis.

D'un coup de rein autoritaire, elle enfonça encore trois bons centimètres. Je poussai un cri qui se transforma en un gémissement rauque, presque animal. Mon col de l'utérus fut percuté de plein fouet. Le choc fut si violent que ma vision se troubla, parsemée d'étincelles blanches. C'était une sensation de plénitude absolue, à la limite de l'asphyxie interne. J'étais pleine. Totale, intégralement pleine. La bite de plastique occupait chaque recoin de mon intimité, ne laissant aucune place à l'air, aucune place à la pensée.

C'est à ce moment qu'elle pressa le bouton sur la base.

L'« Initiation Électrique » prit alors tout son sens. Une vibration sourde, puissante, commença à vrombir au plus profond de mes entrailles. Ce n'était pas un petit vibreur de poche ; c'était un moteur industriel qui faisait trembler mes os. Les ondes de choc se propageaient contre mon col, massant ma prostate vaginale avec une brutalité méthodique.

— Oh... oh non... Van...

— Si. Ressens ça. Ressens comme chaque nerf de ta chatte s'affole.

Elle ne bougeait plus le jouet, elle le laissait simplement vrombir à l'intérieur de moi, me transformant en une caisse de résonance humaine. Je sentais mes muscles vaginaux se contracter frénétiquement, essayant de rejeter l'intrus tout en le serrant désespérément. Le contraste entre la douleur de l'étirement et l'extase électrique des vibrations créait un court-circuit dans mon cerveau. Mes larmes commencèrent à couler, chaudes, inarrêtables. C'était trop. Trop de sensations, trop de honte, trop de plaisir interdit.

Vanessa glissa une main entre nos deux corps, là où le silicone entrait dans ma chair meurtrie. Ses doigts, agiles et cruels, trouvèrent mon clitoris, déjà gorgé de sang et dressé comme un petit bouton de fièvre. Elle le pinça entre son pouce et son index, juste au moment où elle augmentait la puissance des vibrations.

— Tu es à moi, Fabienne. Dis-le. Dis que tu es ma chienne, que tu n'es rien d'autre qu'un trou pour mes jouets.

— Je... je suis à toi... putain... Vanessa... je suis ta chienne...

Je l'ai dit. Je l'ai crié dans la chambre silencieuse. Les mots étaient sales, ils me brûlaient la gorge, mais ils étaient la seule vérité qui comptait sous le poids de son corps. Elle se mit alors à bouger. Pas des va-et-vient rapides, non. Des mouvements lents, circulaires, faisant pivoter le monstre à l'intérieur de moi. Chaque rotation me labourait les parois, le gland frottant contre des zones que personne n'avait jamais atteintes.

La sensation du silicone qui glisse contre la muqueuse, lubrifié par mon propre foutre et la sueur qui perle sur mon front, était d'une intensité insoutenable. Je sentais la texture du jouet, les veines sculptées sur le manche qui raclaient mon entrée, forçant mon sphincter vaginal à s'ouvrir encore plus, à accepter l'inacceptable.

— Tu sens comme tu es large ? me provoqua-t-elle, sa voix se faisant plus rauque, trahissant son propre désir. On dirait que tu as été créée pour être défoncée comme ça. Je sens ton cul qui se soulève pour en avoir plus. Tu en veux plus, n'est-ce pas ? Tu veux que je te l'enfonce jusqu'à ce que tu sentes mes poils contre tes fesses ?

Elle n'attendit pas ma réponse. Elle saisit mes deux jambes et les rabattit violemment contre mes épaules, m'ouvrant totalement, m'offrant sans défense à sa domination. Dans cette position, le jouet semblait encore plus imposant, pointant vers le plafond comme un défi à la décence. Elle se redressa sur ses genoux, tenant l'engin à deux mains, prête à l'assaut final.

— On va voir si tu peux tout prendre, Fabienne. Tout. Jusqu'à la dernière goutte de ta dignité.

Je la vis prendre une grande inspiration, ses yeux fixés sur ma chatte béante qui palpait autour du noir luisant du silicone. La tension était à son comble, l'air de la pièce chargé d'une électricité statique prête à exploser. J'étais écartelée, offerte, le corps secoué par des spasmes électriques, attendant le coup de grâce qui allait me briser ou me libérer définitivement. Elle commença à se pencher en avant, le poids de

son corps concentré sur le manche qui s'apprêtait à forcer les derniers retranchements de mon anatomie.

Vanessa ne me laissa pas le temps de prier. Elle pesa de tout son corps, ses mains crispées sur la base du monstre noir, et j'enfonçai mes ongles dans le drap jusqu'à les briser. La pointe du gode, large et impitoyable, força l'entrée de ma chatte. Ce n'était plus du plaisir, c'était une invasion. Je sentis mes chairs se tendre à rompre, ma peau s'étirer jusqu'à la transparence.

— Regarde-toi, Fabienne, siffla-t-elle, sa voix vibrant contre mon oreille alors qu'elle s'abaissait. Regarde comme tu t'ouvres pour moi.

Je baissai les yeux, haletante, et je vis l'horreur et la beauté de la scène : mes lèvres, rouges de sang et de mouille, étaient littéralement dévorées par le silicone noir. Dix centimètres étaient déjà enfouis dans mon ventre, et Vanessa ne comptait pas s'arrêter là. Elle poussa encore, un coup de rein sec, brutal. Un cri rauque, animal, s'échappa de ma gorge. J'avais l'impression d'être fendue en deux, que mes hanches allaient éclater sous la pression de cet engin de vingt-cinq centimètres qui colonisait mon anatomie.

« Doucement... Vanessa, s'il te plaît... » murmurai-je, les larmes brouillant ma vision.

— Non, répondit-elle froidement. Tu as voulu savoir ce que c'était que d'être à moi. Voilà le prix.

Elle asséna un nouveau coup, plus violent. Le gode s'enfonça jusqu'à la garde, le socle de l'engin venant s'écraser contre mon clitoris gonflé dans un claquement de chairs humide et sourd. Ma tête bascula en arrière. Je ne sentais plus mes jambes, repliées contre mon buste, je ne sentais plus que ce tisonnier glacé qui venait de heurter mon col de l'utérus. La douleur fut un éclair blanc derrière mes paupières,

aussitôt balayée par une vague de luxure si intense qu'elle me donna la nausée. Mon ventre était plein, tendu, déformé par la présence de l'objet.

Vanessa commença alors son travail de sape. Elle ne faisait pas dans la dentelle. Elle ressortait le gode presque entièrement, laissant l'air s'engouffrer dans ma chatte béante, avant de le renvoyer d'un trait jusqu'au fond de mes entrailles. *Vlan. Vlan.* Le bruit était obscène. Celui du silicone glissant dans une mare de sécrétions épaisses, de ma propre mouille qui giclait sur les draps à chaque assaut.

— Tu es une sale petite pute, Fabienne. Regarde comme tu l'encaisses, comme tu en redemandes.

Elle accéléra la cadence. Ses mains lâchèrent mes jambes pour venir pétrir mes seins, les écrasant avec une fureur qui répondait à celle de mon sexe. Je n'étais plus qu'un trou, une machine à recevoir. Le gode frottait ma paroi antérieure avec une précision chirurgicale, là où le plaisir devient une torture. Je sentais mes muscles vaginaux se contracter désespérément autour du plastique, tentant de broyer ce qui me violait avec tant de superbe.

La chaleur montait, étouffante. L'odeur de la sueur, du latex et de mon propre sexe inondait la pièce. Vanessa était en nage, ses cheveux collés à ses tempes, son regard sauvage fixé sur le point d'entrée où ma chatte semblait littéralement s'enrouler autour de l'engin noir à chaque va-et-vient. Elle plongea deux doigts dans sa propre culotte, s'excitant au rythme de mes gémissements de douleur et de joie.

— Je vais venir, Fabienne... Je vais te briser...

Ma respiration se mua en sanglots. Mon corps n'en pouvait plus. Le plaisir était devenu trop vaste, trop violent pour mon pauvre cœur. Chaque coup de boutoir me rapprochait d'un précipice dont je savais que je ne reviendrais pas indemne. Mon clitoris, comprimé entre le socle du gode et l'os de mon pubis, était en feu.

« Maintenant ! Vanessa ! Maintenant ! »

Elle rugit, un son guttural qui n'avait plus rien d'humain, et enfonça le gode une dernière fois avec une force démente, le maintenant bloqué contre mon col. En même temps, elle s'écroula sur moi, ses doigts s'enfonçant dans son propre sexe dans un spasme final.

L'explosion fut totale. Mon orgasme me frappa comme une décharge électrique de mille volts. Mes muscles se crispèrent si fort que j'eus peur de me briser les os. Ma chatte expulsa des jets de mouille brûlante qui coulèrent le long du silicone noir, inondant la base du jouet. Je voyais des étoiles, mes poumons refusaient de prendre l'air, mon esprit s'effaçait dans un néant de pur plaisir organique. Je criais, je hurlais son nom, tandis que mon utérus se contractait par vagues successives, de longues secondes d'agonie extatique.

Vanessa resta ainsi, écrasée contre moi, le souffle court, le gode toujours planté au plus profond de mes entrailles. Puis, lentement, avec une cruauté persistante, elle commença à le retirer. Je sentis chaque centimètre ressortir, chaque nervure du silicone caresser une dernière fois mes parois meurtries. Quand il quitta enfin mon corps, le bruit de succion fut la ponctuation finale de ma déchéance.

Je restai les jambes écartées, incapable de les refermer, le sexe béant, palpitant, laissant s'écouler un mélange de lubrifiant et de mes propres fluides sur le matelas ruiné. Les larmes coulaient maintenant librement sur mes joues, un mélange de honte et d'une plénitude effrayante.

Vanessa se redressa, essuya le gode d'un geste machinal, puis me regarda. Il n'y avait pas de tendresse dans ses yeux, seulement la satisfaction du prédateur devant sa proie domptée.

— Bienvenue de l'autre côté, Fabienne, dit-elle en jetant l'engin au sol dans un bruit sourd. L'initiation est terminée.

Elle se leva et quitta la chambre sans un regard en arrière, me laissant seule dans le silence de ma propre destruction, le corps brisé, mais l'âme, pour la première fois, totalement à vif.

Chapitre 6

Le Miroir de l'Extase

Le soleil de la Méditerranée n'a aucune pitié. Il traverse les persiennes de la villa avec une précision chirurgicale, découpant des tranches de lumière crue sur le désastre de la chambre. Je m'éveillai avec la sensation d'avoir été passée au pilon. Mes paupières étaient lourdes, collées par le sel des larmes de la veille, mais c'était plus bas, au centre de mon être, que la réalité me frappa avec la force d'un uppercut.

Je tentai de refermer les jambes, mais un gémissement m'échappa. Mes cuisses étaient raides, tétanisées par les heures passées en tension, et mon sexe... mon Dieu. Ma chatte n'était plus qu'une plaie béante et pulsante. Je sentais l'air frais de la chambre s'engouffrer entre mes lèvres gonflées, un courant d'air impudique là où, pendant trente-deux ans, rien d'autre que le membre prévisible et mou de Marc n'avait osé s'aventurer.

Je passai une main tremblante sous les draps froissés. Mes doigts rencontrèrent une humidité poisseuse, un mélange de lubrifiant séché, de ma propre cyprine et des résidus de cette débauche organisée par Vanessa. Je ramenai mes doigts à mon visage. L'odeur était forte, musquée, métallique. C'était l'odeur de ma propre reddition.

Je me redressai avec effort, le dos craquant sous la tension. Vanessa n'était plus là. La prédatrice avait pris ce qu'elle voulait et m'avait laissée là, épave magnifique sur un rivage de soie. Je me glissai hors du lit, mes pieds rencontrant le marbre froid. Chaque pas était un calvaire érotique. Mes parois vaginales, distendues par le silicone impitoyable de la veille, semblaient protester à chaque mouvement, me rappelant que j'avais été ouverte, explorée, et brisée.

Je me traînai jusqu'à la salle de bain attenante, une cathédrale de verre et de chrome. Et là, je le vis. Le miroir de plain-pied.

Je m'arrêtai net. Je restai plantée là, totalement nue, offerte à mon propre regard sous la lumière zénithale qui ne pardonnait rien de mes quarante-huit ans. Mais ce n'était pas les rides aux coins de mes yeux ou le léger relâchement de ma taille que je fixais. C'était le carnage en bas.

Mes lèvres charnues étaient d'un rouge violacé, presque obscènes de gonflement. Ma vulve, d'ordinaire si discrète, si "provinciale" dans sa pudeur forcée, semblait avoir doublé de volume. Elle baillait légèrement, incapable de reprendre sa forme initiale après l'étirement qu'elle avait subi. Des traces de doigts — les miens, les siens — marquaient la nacre de ma peau sur mes hanches et l'intérieur de mes cuisses, des bleus naissants comme des sceaux d'infamie et de gloire.

— Regarde-toi, Fabienne, murmurai-je d'une voix enrouée par les cris que j'avais poussés.

Je posai mes mains sur le marbre du lavabo et me penchai, écartant volontairement les jambes face à mon reflet. Je voulais voir. Je voulais voir ce que Marc avait piétiné par son indifférence pendant trois décennies. Ce lâche. Ce traître qui, pendant que je me fanai dans l'ombre de notre foyer, allait chercher la fermeté de chairs de vingt ans dans des hôtels de zone industrielle.

La colère monta en moi, plus brûlante que l'irritation de ma muqueuse. Trente-deux ans de monogamie de façade. Trente-deux ans à attendre un plaisir qui ne venait jamais, ou si peu, une maigre pitance jetée à une chienne affamée entre deux dossiers de la cogérance. Il me voulait propre, effacée, maternelle. Il me voulait morte socialement et sexuellement pour mieux briller dans sa médiocrité d'homme infidèle.

Je plongeai un doigt dans ma fente encore béante. C'était brûlant. Un frisson de

douleur pure me traversa, suivi immédiatement d'une décharge électrique de plaisir résiduel. Mon clitoris, congestionné, semblait appeler le contact malgré le supplice.

— Il n'a jamais su, Marc... Il n'a jamais rien su de ce volcan, crachai-je au miroir.

Je voyais les fluides s'écouler lentement le long de mes lèvres internes, une nappe transparente et brillante qui venait mourir sur mes poils pubiens drus. J'étais une ruine, mais une ruine vivante. Pour la première fois, je ne me sentais plus comme une "épouse". J'étais une femelle. Une chose dévastée par le désir, prête à être réutilisée, prête à être souillée à nouveau pourvu que je ne ressente plus jamais ce vide abyssal de mes années de mariage.

Je me caressai avec une sorte de fureur introspective, enfonçant deux doigts dans ma chair meurtrie. La douleur me fit gémir, un son animal qui résonna contre les parois de verre. Je pensais à la secrétaire de Marc, à la façon dont il devait la prendre contre un bureau, à la façon dont il me trompait avec une banalité révoltante. Et ici, dans ce palais de débauche, je faisais bien plus que me venger. Je l'effaçais. Chaque centimètre de ma chatte que Vanessa avait forcé était une terre qu'il ne posséderait plus jamais.

Je sentis un liquide chaud couler sur ma cuisse. Je ne savais plus si c'était le reste de ma honte ou l'excès de ma libération. Je me regardais jouir de ma propre douleur, les yeux fixés sur cette béance rose et humide qui me fixait en retour, comme un œil ouvert sur l'enfer.

C'est alors que j'entendis le bruit de la porte de la chambre. Des pas légers, assurés. Vanessa.

Je ne cherchai pas à me couvrir. Je restai là, les jambes grandes ouvertes face au miroir, offrant le spectacle de mon sexe dévasté à celle qui l'avait ainsi mis à sac. Je voulais qu'elle voie l'œuvre de ses mains. Je voulais qu'elle voie que la petite

bourgeoise était morte, et qu'à sa place, il n'y avait plus qu'un trou noir avide de tout engloutir.

Le silence de la chambre n'était rompu que par le sifflement de ma propre respiration, courte et saccadée. Dans le reflet, je voyais Vanessa s'immobiliser dans l'encadrement de la porte. Elle portait encore sa chemise d'homme, déboutonnée, laissant entrevoir la courbe de ses seins, mais ses yeux ne quittaient pas l'image que je lui offrais : moi, assise sur ce tabouret, les cuisses écartées à m'en déchirer les adducteurs, le sexe exposé, battant, luisant de tout le foudre et de toute la cyprine de la nuit passée.

— Regarde-moi, Vanessa, murmurai-je d'une voix qui sonnait comme du verre pilé. Regarde bien ce qu'il a essayé de polir pendant dix ans.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle s'avança avec cette lenteur prédatrice qui me terrifiait et m'excitait au-delà du raisonnable. Ses talons claquaient sur le parquet, un métronome marquant les secondes de ma déchéance choisie. Elle s'arrêta juste derrière moi. Dans le miroir, nos deux visages se superposaient. Elle, impériale, et moi, cette loque magnifique, les yeux rougis, les lèvres gonflées.

— Il ne savait pas ce qu'il possédait, dit-elle enfin. Sa voix était basse, chargée d'un mépris délicieux pour l'homme qui m'avait brisée. Il voyait une épouse. Je vois une chienne qui a enfin trouvé sa niche.

Elle posa ses mains sur mes épaules, ses doigts s'enfonçant dans ma chair. Puis, lentement, elle fit glisser une main le long de ma poitrine, s'attardant sur mes mamelons qui durcirent instantanément sous son contact froid, pour finir sa course entre mes jambes. Je ne refermai pas les cuisses. Au contraire, je les ouvris davantage, offrant ma chatte béante à son inspection.

Vanessa pencha la tête, ses yeux fixés sur le reflet de mon sexe. Ses doigts s'insinuèrent entre mes grandes lèvres, écartant les replis de chair rose et humide. Je

frissonnai violemment. La sensation était d'une précision chirurgicale. Elle touchait la zone la plus sensible, là où la peau était presque à vif à force d'avoir été sollicitée.

— Regarde comme tu es ouverte, Fabienne. Regarde comme tu baves encore. C'est le reste de son souvenir que tu évacues ?

— C'est tout ce qu'il reste de lui, haletai-je. Rien d'autre que du déchet.

D'un geste brusque, elle enfonça deux doigts profondément en moi. Je poussai un cri sourd, le dos s'arquant contre le miroir froid. La douleur se mêlait à un plaisir électrique, une décharge de pure réalité qui me faisait oublier jusqu'à mon nom. Elle n'était pas tendre. Elle remuait ses doigts à l'intérieur de moi, cherchant à racler les parois, à débusquer la moindre trace de résistance.

— Tu sens ça ? demanda-t-elle en appuyant sur mon point G avec une force brutale. Ton corps est un putain de sanctuaire de vice, et lui, il y entrait avec ses chaussures sales et ses mensonges de petit fonctionnaire.

— Continue... s'il te plaît, Vanessa... détruis-le en moi...

Elle retira ses doigts avec un bruit de succion écœurant et fascinant. Ils étaient couverts de ce mélange de fluides, une mélasse transparente et filante qui coulait maintenant sur son poignet. Elle ne s'arrêta pas là. Elle s'agenouilla entre mes jambes, le visage à quelques centimètres de mon sexe qui palpait comme un cœur à nu. L'odeur m'assaillit : un mélange de sueur, de sexe et de ce parfum de vanille sombre qu'elle portait. C'était l'odeur de ma nouvelle vie.

Ses mains saisirent mes fesses, les écartant pour exposer mon anus, encore sensible des jeux de la veille. Je me sentais totalement déshabillée, plus que nue : écorchée.

— Je vais te vider de lui, Fabienne. Je vais te remplir jusqu'à ce que tu oublies le son

de sa voix.

Sa langue s'abattit sur mon clitoris avec une violence inouïe. Ce n'était pas une caresse, c'était une agression. Elle le happa, le suçant comme si elle voulait l'arracher, tandis que ses doigts retournaient explorer mes profondeurs. Je me griffais les cuisses, mes ongles s'enfonçant dans ma peau pour ne pas hurler. Dans le miroir, je voyais le spectacle de cette débauche : Vanessa, la tête enfouie entre mes jambes, et moi, les yeux révulsés, offrant ma chair comme un autel sacrificiel.

Chaque coup de langue était un coup de scalpel dans ma mémoire. Chaque succion aspirait une année de mariage, un dîner de famille ennuyeux, une trahison silencieuse. Je sentais mon bassin bouger tout seul, cherchant le contact, cherchant à s'empaler sur cette bouche qui me redonnait vie en me traitant comme un objet.

— Oh mon Dieu... Vanessa... oui, là... bouffe-moi...

Elle s'arrêta net, me laissant suspendue au bord de l'abîme. Elle releva la tête, son menton brillant de ma propre humidité. Ses yeux étaient sombres, injectés de cette lueur de domination pure.

— Tu as faim, n'est-ce pas ? Tu as faim de tout ce qu'il te refusait parce qu'il avait peur de la femme que tu es vraiment. Une salope avide qui a besoin d'être possédée jusqu'à la lie.

Elle se releva, déboutonnant totalement sa chemise pour laisser apparaître son propre corps, puis elle attrapa ma main et guida mes doigts vers ma propre chatte, là où elle venait de travailler.

— Goûte-toi, commanda-t-elle. Goûte la fin de ton innocence.

Je portai mes doigts à ma bouche, tremblante. Le goût était âcre, puissant, métallique.

C'était le goût de la honte transformée en pouvoir. C'était le goût de ma vengeance. Vanessa me saisit par les cheveux, me forçant à rejeter la tête en arrière pour que je croise son regard dans la glace.

— Ce n'est que le début, Fabienne. Ce matin, on ne va pas seulement se souvenir de lui. On va l'exorciser. Et pour ça, j'ai besoin que tu sois encore plus sale. Que tu acceptes l'inacceptable.

Elle tendit la main vers le tiroir de la coiffeuse, en sortant un objet long, noir et nervuré qui brilla sous la lumière crue de la chambre. Mon cœur rata un battement. Ce n'était pas un jouet, c'était un instrument de conquête.

— Écarte encore plus les jambes, dit-elle d'un ton qui n'admettait aucune réplique. On va voir jusqu'où cette petite bourgeoise peut s'ouvrir avant de se rompre définitivement.

Le silicone noir brillait, enduit d'une couche généreuse de lubrifiant filant qui coulait en perles lourdes sur le poignet de Vanessa. Je fixais l'engin, terrifiée par son diamètre, par cette promesse de distension brutale. C'était une insulte à la retenue que j'avais cultivée pendant quinze ans de mariage morne.

— Regarde-le bien, Fabienne, murmura Vanessa à mon oreille, son souffle chaud contrastant avec la froideur du miroir contre lequel elle pressait mon dos. C'est la taille de ta libération. Ton mari ne t'a jamais possédée qu'à moitié. Il craignait ta profondeur. Moi, je vais l'explorer jusqu'à l'écoeurement.

Elle ne perdit pas de temps. Elle écarta mes fesses d'une main ferme, exposant ma chatte encore trempée de mon propre goût. Je vis dans le miroir mes lèvres génitales, rouges et gonflées, s'ouvrir sous la pression de ses doigts. Puis, la pointe arrondie du godemichet vint s'appuyer contre mon entrée. Le froid du plastique lubrifié me fit sursauter, mais Vanessa me maintint fermement par la nuque, m'obligeant à regarder

le désastre de ma propre chair.

— Respire, ordonna-t-elle.

Elle poussa. Lentement. Cruellement.

Le premier centimètre fut une déchirure sourde. Je sentis ma peau se tendre à rompre, mes muscles se rebeller contre cette intrusion massive. Un gémissement aigu s'échappa de ma gorge, mais elle le touffa en plaquant sa main libre sur ma bouche, me forçant à avaler mes propres cris. Dans la glace, mes yeux étaient écarquillés, injectés de sang. Je voyais le plastique noir disparaître millimètre par millimètre dans le trou rose et humide de mon sexe. C'était obscène. C'était déshonorant. C'était exactement ce dont j'avais besoin.

— Tu sens comme tu t'ouvres ? Tu sens comme tu es devenue une traînée prête à tout encaisser ?

Elle enfonça d'un coup sec trois centimètres supplémentaires. La douleur fut fulgurante, une décharge électrique qui remonta le long de ma colonne vertébrale. Ma chatte, forcée de s'élargir au-delà du raisonnable, semblait prête à craquer. Le bruit du lubrifiant qui faisait "schlouik" à chaque mouvement de Vanessa résonnait dans la chambre silencieuse. C'était le son de ma déchéance.

Elle commença un va-et-vient lent, méthodique. Elle ne cherchait pas mon plaisir, elle cherchait mon abdication. À chaque poussée, le dildo heurtait mon col de l'utérus, provoquant des spasmes de douleur qui se transformaient, par une alchimie perverse, en une chaleur insoutenable. Je voyais ma chatte être littéralement retournée par l'objet, le bord de mon orifice devenant blanc sous la tension avant de reprendre une teinte pourpre violacée.

— Plus fort... murmurai-je contre sa paume. Vanessa, je t'en prie... brise-moi.

Elle sourit, un sourire de prédateur, et accéléra la cadence. Elle n'avait plus aucune pitié. Elle martelait mes entrailles avec une violence sourde. Le liquide séminal de la veille, mélangé au lubrifiant et à mes propres sucs de peur et d'excitation, commençait à mousser à la base de l'engin, une écume blanchâtre qui coulait le long de mes cuisses et souillait le tapis luxueux.

Je n'étais plus une femme, j'étais un réceptacle. Je voyais dans le miroir mes seins balloter violemment, mes tétons durcis frotter contre le verre froid. L'image était insoutenable et fascinante. Je voyais cette bite de plastique s'enfoncer intégralement, jusqu'à la garde, disparaissant complètement dans mon ventre avant d'être arrachée avec un bruit de succion immonde qui me faisait défaillir.

— C'est pour lui, Fabienne ! hurla Vanessa. Chaque coup est pour ce connard qui t'a trompée ! Regarde comme tu es plus sale que lui ! Regarde comme tu jouis de ta propre ruine !

Le mot "jouir" agit comme un déclencheur. Mon clitoris, pourtant délaissé par ses mains, semblait gonfler par sympathie avec le massacre que subissait mon vagin. La douleur devint une extase insupportable. Je sentis mes muscles pelviens se contracter frénétiquement autour du dildo, essayant de broyer le plastique.

— Je... je vais...

— Regarde-toi ! Ne ferme pas les yeux !

Je fixai mon reflet. Je vis le moment exact où je basculai. Mes traits se crispèrent dans un rictus de douleur pure, mes jambes flagellèrent, et mon sexe explosa. Un jet de cyprine vint s'écraser contre le miroir, maculant mon propre visage reflété d'une traînée de fluide brûlant. Je hurlais, la tête renversée, tandis que Vanessa continuait de pilonner mon corps en plein orgasme, ne me laissant aucun répit, aucune dignité.

Mon vagin me brûlait, j'avais l'impression d'être en feu, de déborder de foudre imaginaire et de honte bien réelle. Les spasmes duraient une éternité, des vagues de plaisir hardcore qui me déchiraient de l'intérieur. Mon cœur cognait contre mes côtes comme un animal en cage.

Quand elle finit par retirer l'objet, je m'effondrai sur les genoux, les jambes écartées, incapable de refermer ma chatte qui restait béante, rouge sang, palpitante. Un filet de fluides mêlés continua de s'écouler lentement sur le sol.

Vanessa laissa tomber le dildo souillé sur le tapis. Elle s'accroupit devant moi, me prit le menton et me força à regarder une dernière fois le miroir. La buée de nos souffles masquait presque mon visage, mais je voyais l'essentiel : une femme brisée, vidée, mais dont les yeux ne portaient plus aucune trace de tristesse.

— Voilà, dit-elle d'une voix blanche. Il est mort, Fabienne. Tu l'as expulsé de ton corps avec ta propre saleté.

Je ne répondis rien. Je passai une main tremblante sur l'entrejambe de mon corps meurtri, sentant l'humidité et le sang de quelques micro-déchirures. J'approchai mes doigts de mes narines, respirant l'odeur de la sueur, du plastique et du sexe. C'était l'odeur de mon nouveau monde. L'innocence était une peau morte que je venais d'écorcher vive.

Le chapitre de ma vie de femme dévouée venait de se refermer dans le bruit d'une bite de silicone et le goût du fiel. Je n'étais plus la victime d'une trahison. J'étais le monstre que cette trahison avait engendré. Et pour la première fois depuis des années, je me sentais vivante.

Exténuée, je fermai les yeux, la joue collée contre le tapis imprégné de mes fluides, écoutant le silence de la chambre qui ne me faisait plus peur. L'exorcisme était

terminé. La débauche pouvait enfin commencer pour de bon.

Chapitre 7

Les Nouvelles Couleurs

Le soleil de la Méditerranée frappait les baies vitrées de la villa avec une violence presque insultante. Je me réveillai sur le marbre frais du salon, là où je m'étais traînée après m'être effondrée sur le tapis de la chambre. Mon corps n'était plus qu'un champ de bataille. Entre mes cuisses, la brûlure était sourde, lancinante. Ma chatte me lançait, les lèvres sans doute encore pourpres et gonflées par l'assaut du silicone de la veille. Je passai une main sous ma chemise de nuit en coton informe — cette relique de ma vie de province — et mes doigts rencontrèrent une humidité poisseuse, un mélange de lubrifiant séché et de mes propres sécrétions qui empestaient le sexe et la libération.

Je me levai avec raideur. Chaque pas me rappelait que j'avais été forcée, ouverte, réinitialisée. Je me vis dans le miroir du grand hall. Une femme de quarante-huit ans, les cheveux en bataille, le regard hanté, mais avec quelque chose de nouveau dans la cambrure du dos. Une sorte de défi.

— Enfin debout, la ressuscitée ?

Vanessa apparut au sommet de l'escalier. Elle était déjà prête, éclatante dans un peignoir de soie émeraude qui s'ouvrait généreusement sur ses jambes interminables. Elle tenait une tasse de café noir d'une main et une cigarette fine de l'autre. Elle descendit les marches avec cette grâce prédatrice qui me fascinait autant qu'elle m'effrayait.

Elle s'arrêta devant moi, huma l'air, et un sourire cruel étira ses lèvres peintes.

— Tu pues le foutre imaginaire et la rancœur, Fabienne. C'est une excellente base, mais on va devoir décaper tout ça. Aujourd'hui, on tue la ménagère. On enterre la femme trompée sous des tonnes de soie, de cuir et de luxure.

Elle posa sa tasse et, sans prévenir, attrapa le col de ma chemise de nuit. D'un geste sec, elle tira. Les boutons bon marché sautèrent, roulant sur le marbre. Je me retrouvai nue, exposée dans la lumière crue de dix heures du matin. Je tentai par réflexe de couvrir mon pubis de mes mains, mais elle me saisit les poignets avec une force de fer.

— Regarde-toi, bordel, ordonna-t-elle. Arrête d'avoir honte de ce temple. Ton mari est un con qui a mangé de la merde alors qu'il avait un festin à table. Mais ce festin était mal dressé.

Ses yeux parcoururent mon corps avec une précision chirurgicale. Elle s'attarda sur mes seins, encore fermes mais marqués par le temps, puis descendit vers mon ventre, et enfin vers le buisson de poils sombres qui protégeait mon sexe.

— Trop de poils. Trop de pudeur. Trop de grisaille, murmura-t-elle en s'approchant si près que je sentais la chaleur de son corps contre le mien.

Elle glissa une main entre mes jambes. Ses doigts, longs et manucurés, s'enfoncèrent sans hésitation dans les replis de ma chatte encore endolorie. J'émis un petit gémississement de douleur et de surprise.

— C'est encore tout chaud là-dedans, commenta-t-elle d'une voix rauque, faisant jouer l'un de ses ongles sur mon clitoris hypersensible. Tu es gorgée de sang. Tu es prête à être repeinte.

Elle me poussa vers la salle de bain monumentale, une pièce de marbre noir et de chrome. Sur le large plan de travail, elle avait étalé des dizaines de paquets de

marques que je n'osais même pas regarder dans les vitrines de Lyon. Agent Provocateur, bordelle, Saint Laurent. C'était une orgie de tissus sombres, de dentelles transparentes comme des toiles d'araignées et de talons aiguilles si hauts qu'ils ressemblaient à des instruments de torture.

— On commence par le rasoir, dit-elle en sortant une lame neuve et de l'huile de massage. Je veux que chaque millimètre de ta peau soit accessible. Je veux que quand un homme — ou moi — te touchera, il n'y ait plus aucun filtre.

Elle me fit asseoir sur le rebord de la baignoire, les jambes écartées. Elle s'agenouilla entre mes cuisses. La sensation du métal froid sur ma peau brûlante me fit frissonner. Elle commença à raser mon pubis avec une lenteur exquise, dégageant progressivement la vue sur mes lèvres charnues. À chaque passage de la lame, je sentais mon identité de femme rangée s'effriter un peu plus.

— Tu sens ça ? demanda-t-elle alors qu'elle s'attaquait aux poils plus fins près de mon anus. C'est le vent de la liberté sur ton cul, Fabienne.

Une fois la peau lisse, presque luisante, elle m'aspergea d'une eau parfumée qui me fit mordre ma lèvre jusqu'au sang tellement l'alcool piquait mes micro-coupures de la veille. Puis, elle se redressa et attrapa un ensemble de lingerie en cuir souple noir, découpé de telle sorte qu'il ne couvrait presque rien.

— Enfile ça. On va voir si tu supportes le poids de ton nouveau désir.

Je m'exécutai, les mains tremblantes. Le cuir était froid, serré. Le soutien-gorge à armatures soulevait mes seins, exposant mes mamelons durcis par la tension. Le string n'était qu'une fine lanière qui s'enfonçait entre mes fesses, frottant directement contre mon sexe à vif.

Vanessa s'approcha par derrière et colla son corps au mien, observant notre reflet dans

le grand miroir. Ses mains vinrent se poser sur mes hanches, ses pouces massant les os de mon bassin.

— Tu vois cette femme ? C'est celle qui va faire ramper n'importe quel mâle ce soir. Mais d'abord, on va faire du shopping. Et je ne parle pas de choisir des rideaux, Fabienne. On va choisir les armes de ta destruction.

Elle attrapa une robe en jersey de soie ultra-moulante, d'un rouge sang profond, et me la passa par la tête. Le tissu glissa sur le cuir et ma peau nue comme une caresse obscène. Je n'avais pas de culotte, juste cette lanière de cuir qui me sciait en deux. Sans soutien-gorge, mes tétons pointaient agressivement sous la soie fine.

— Parfaite, trancha Vanessa en me retournant vers elle. Maintenant, on sort. On va te trouver des jouets, des parfums qui sentent la luxure et peut-être... un premier sujet d'entraînement.

Elle posa un baiser brûlant sur mon cou, sa langue traçant une ligne humide jusqu'à mon oreille.

— Prépare-toi, ma chérie. La journée va être longue, et je compte bien te faire jouir avant même qu'on atteigne la première boutique.

L'ascenseur descendait vers le parking souterrain dans un silence lourd, uniquement rompu par le froissement de la soie contre mes hanches. Dans le reflet du miroir en inox, je ne me reconnaissais pas. Cette femme en robe rouge sang, aux lèvres peintes d'un carmin provocateur, n'était plus la Fabienne effacée que j'avais été pendant des années. Sous le jersey de soie, je sentais chaque mouvement, chaque vibration. La lanière de cuir de mon harnais me sciait l'entrejambe à chaque pas, frottant contre mes lèvres déjà gonflées et humides.

Vanessa ne me lâchait pas du regard. Ses yeux brûlaient d'une lueur prédatrice.

— Tu es trempée, n'est-ce pas ? murmura-t-elle en appuyant sur le bouton d'arrêt d'urgence.

La cabine s'immobilisa dans une secousse brutale. Mon cœur cogna contre mes côtes. Elle s'approcha, me coinçant contre la paroi froide. L'odeur de son parfum, un mélange de musc et de tubéreuse, m'envahit les narines, me donnant le vertige. Elle passa sa main sous l'ourlet de ma robe. Ses doigts longs et fins remontèrent lentement le long de mes bas auto-fixants, effleurant la peau nue de mes cuisses avant de rencontrer le cuir noir du harnais.

— Oh, Fabienne... Tu es une vraie fontaine.

Elle glissa un doigt sous la lanière de cuir qui barrait ma vulve. La pression fut immédiate, électrique. Je gémissis, la tête renversée contre l'inox froid, tandis que son pouce trouvait mon clitoris, déjà gorgé de sang. Elle commença à le masser avec une rudesse calculée, sans aucune douceur.

— On a dit qu'on allait faire du shopping, mais je t'ai fait une promesse, reprit-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque contre mon oreille. Je veux que tu arrives dans ces boutiques avec l'odeur de ton propre foutre sur la peau. Je veux que chaque vendeur sente que tu viens d'être prise, retournée, vidée.

Elle enfonça brusquement deux doigts en moi, forçant le passage au-dessus de la bride du harnais. Je poussai un cri étouffé, mes hanches se soulevant instinctivement pour chercher plus de contact. J'étais serrée, brûlante. Elle commença un va-et-vient frénétique, ses doigts s'enfonçant profondément dans ma chair trempée, tandis que son pouce continuait de torturer mon bouton de plaisir par-dessus le cuir.

— Regarde-toi dans la glace, Fabienne ! ordonna-t-elle en me prenant les cheveux pour forcer mon visage vers le miroir. Regarde cette traînée qui n'attend que ça.

Je vis mes yeux révulsés, ma bouche entrouverte d'où s'échappait un filet de salive. Je voyais sa main s'agiter frénétiquement sous le tissu rouge, soulevant la robe par saccades. Le bruit était obscène : un claquement humide et sourd de ses doigts frappant ma chatte, mélangé au grincement du cuir contre ma peau.

— Je... Vanessa, s'il te plaît...

— S'il te plaît quoi ? Dis-le. Dis-moi ce que tu veux, salope.

— Fais-moi jouir... Je t'en supplie, défonce-moi...

Elle sourit, un sourire cruel et magnifique, et accéléra encore le mouvement. Ses doigts s'écartaient en moi, cherchant mon point G avec une précision chirurgicale, tandis qu'elle me mordait violemment le lobe de l'oreille. La douleur se mua en un plaisir insoutenable. Je sentais la pression monter, un raz-de-marée de chaleur partant de mon bas-ventre pour irradier tout mon corps.

— C'est ça... Donne-moi tout, Fabienne. Mouille ma main. Salis cette robe de luxe avec ton envie.

Mon corps se tendit comme un arc. Mes muscles vaginaux se contractèrent violemment autour de ses doigts, les broyant dans une étreinte désespérée. Puis, le barrage céda. Un orgasme violent, dévastateur, me traversa. Je hurlai son nom alors que des vagues de plaisir me déchiraient. Je sentis le liquide chaud jaillir, inondant ses doigts, coulant le long de mes cuisses, imbibant la lanière de cuir et la soie de ma robe.

Je m'effondrai contre elle, pantelante, mes jambes incapables de me porter. Elle me tint fermement par la taille, me laissant reprendre mon souffle. Elle retira ses doigts avec une lenteur provocante et les porta à sa bouche, les léchant consciencieusement

sous mes yeux, ses prunelles fixées dans les miennes.

— Sucré... et corrompu. Exactement comme je t'aime.

Elle relança l'ascenseur d'un geste désinvolte, comme si rien ne s'était passé. La cabine reprit sa descente. Elle sortit un mouchoir en soie de son sac, essuya sommairement le surplus de liquide qui coulait sur mes jambes, puis réajusta ma robe.

— Maintenant, on y va. On a une garde-robe à terminer et une âme à finir de briser. Et ne t'avise pas de te nettoyer. Je veux que tu sentes ta propre jouissance tout l'après-midi. C'est ton nouveau parfum, Fabienne. La luxure.

Les portes s'ouvrirent sur le parking. La lumière crue des néons m'agressa, mais je me sentais transformée. La soie mouillée collait à mon sexe, le cuir froid me rappelait ma soumission à chaque pas. Nous nous dirigeâmes vers sa décapotable noire. La ville nous attendait, et je savais que ce n'était que le début de mon calvaire délicieux.

Elle monta côté conducteur et déverrouilla ma portière d'un clic sec.

— Monte. La première boutique est une parfumerie de niche. Le propriétaire est un vieil ami. Il aime les femmes qui ont une histoire à raconter... et une odeur à partager. Tu vas lui servir de modèle pour sa prochaine création.

Je m'assis sur le cuir brûlant du siège, la sensation de ma propre humidité se refroidissant entre mes cuisses me provoquant un nouveau frisson. Vanessa démarra en trombe, le moteur vrombissant dans le silence du parking souterrain.

— Tu as encore les mains qui tremblent, nota-t-elle avec un petit rire sombre. Garde cette énergie. On va en avoir besoin pour ce qui arrive. On ne va pas seulement acheter des vêtements, Fabienne. On va acheter de quoi te soumettre quand je ne serai

pas là pour le faire moi-même.

Je regardais le paysage défiler, le cœur battant, terrifiée et excitée par l'ombre de ce que j'étais en train de devenir sous ses mains expertes. Le shopping ne faisait que commencer, et déjà, je sentais que je ne reviendrais jamais en arrière.

La boutique de Jean ne ressemblait à rien de ce que j'avais connu. C'était une alcôve sombre, nichée au fond d'une ruelle borgne, où l'air était si saturé de musc et de résines qu'il en devenait presque solide. Jean, un homme sec aux yeux d'un bleu délavé, ne me salua pas. Il me dévisagea comme on examine une carcasse de cuir précieux.

— Elle a le teint pâle, Vanessa, murmura-t-il d'une voix de papier de verre. Mais le sang bat fort ici.

Il posa un doigt osseux sur ma carotide. Je tressaillis. Vanessa, derrière moi, plaça ses mains sur mes épaules, ses pouces massant mes clavicules avec une autorité tranquille.

— Elle est à vif, Jean. Je veux quelque chose qui capture cette agonie. L'odeur de la reddition.

Jean hocha la tête et sortit une fiole d'un tiroir en acajou. Il n'utilisa pas de mouillette en carton. Il s'approcha de moi, déboutonna le haut de ma robe de soie neuve — celle que Vanessa m'avait forcée à porter sans soutien-gorge — et versa une goutte du liquide ambré directement dans le creux de mes seins. Le froid du liquide me fit monter les tétons instantanément.

— Étale-le, ordonna Vanessa à mon oreille.

Ses mains descendirent le long de mes bras, me forçant à porter mes propres mains à

ma poitrine. Je frottai le parfum sur ma peau brûlante. L'odeur était terrifiante : un mélange de terre mouillée, de civette et de quelque chose d'écoeuvrant de sensualité. C'était l'odeur du sexe après l'effort.

— Plus bas, Fabienne, grogna Vanessa.

Elle fit glisser la fermeture éclair de ma robe dans mon dos. Le tissu tomba sur mes hanches, me laissant à moitié nue dans la pénombre de l'arrière-boutique. Jean ne sourcilla pas, il observait la réaction chimique du parfum sur ma peau. Vanessa s'empara d'un flacon de cristal, un applicateur en verre à la main. Elle plongea la tige dans le liquide noir et s'accroupit devant moi.

— Écarte les jambes.

Je m'exécutai, tremblante, les genoux flageolants. Elle écarta mes lèvres d'un geste brusque, m'exposant totalement à la lumière crue d'une lampe de bureau. Ma chatte était déjà trempée, luisante, les petites lèvres gonflées d'un rose sombre.

— Jean, regarde comme elle réagit, dit-elle sans me quitter des yeux. Elle n'est plus une femme, c'est une plaie ouverte.

Elle passa l'applicateur de verre sur mon clitoris. Le contact fut un choc électrique. Le parfum brûlait. Ce n'était pas une caresse, c'était une agression chimique. Je poussai un cri étranglé, les hanches projetées vers l'avant.

— Ça brûle... Vanessa, s'il te plaît...

— Tais-toi et savoure. C'est l'odeur de ta propre luxure que tu sens là.

Vanessa lâcha le flacon et enfonça deux doigts d'un coup dans mon sexe. Elle ne fut pas tendre. Elle chercha mon point G avec une violence méthodique, ses doigts

labourant ma chair humide alors que le parfum se mélangeait à mon propre foutre. Je sentais mes sucs couler le long de ses phalanges, chauds, épais. L'odeur de la pièce changea, devenant plus lourde, plus animale.

Elle se releva, me plaqua contre le comptoir en bois, et me retourna comme une poupée de son. Mes seins s'écrasèrent contre la surface vernie. Elle attrapa une poignée de mes cheveux et tira ma tête en arrière, m'obligeant à regarder mon propre reflet dévasté dans un miroir piqué.

— Regarde-toi, Fabienne. Regarde cette petite chienne qui mouille pour un parfum et un regard.

Elle sortit sa propre main de moi, ruisselante de mon humidité, et l'étala sur mon visage, sur ma bouche. Le goût était acide, métallique, mêlé à l'amertume du parfum de niche. Je léchai ses doigts par réflexe, aspirant le liquide qui me venait de l'entrejambe.

— Jean, donne-moi le harnais en cuir brut, celui qu'on a préparé.

L'homme s'exécuta en silence. Vanessa me fit enfiler l'accessoire, des lanières de cuir noir qui s'entrecroisaient sur mon torse, enserrant mes seins et descendant pour s'ancrer entre mes cuisses. C'était serré à m'en couper le souffle. Le cuir mordait ma peau, créant de nouvelles zones de douleur et de plaisir.

Elle se colla contre mon dos, sa main libre venant pincer violemment mon clitoris à travers le cuir fin de la sangle. Elle frotta ses doigts contre le bouton de chair déjà irrité par le parfum. Je me cambrai, mes doigts griffant désespérément le bois du comptoir.

— Tu vas jouir pour moi, maintenant, ordonna-t-elle. Et tu vas le faire bruyamment. Je veux que Jean entende chaque goutte de ton plaisir se fracasser contre ce sol.

Elle accéléra le mouvement. Ses doigts étaient une machine de guerre. Je sentais la pression monter, une déferlante de lave qui partait de mon ventre pour envahir tout mon corps. Je voyais flou. Le monde n'était plus qu'une odeur de musc, de cuir et de sexe.

— Oui... Oh mon Dieu, Vanessa... je...

— Jouis ! gueula-t-elle en me tirant les cheveux plus fort.

L'orgasme me percuta avec une violence inouïe. Mes muscles vaginaux se contractèrent par spasmes violents autour du néant, expulsant un jet de cyprine qui vint tacher mes bas et le sol de la boutique. Je hurlais, la gorge déployée, les yeux révulsés. C'était un déchirement, une petite mort qui me laissa vidée, le corps secoué de sanglots incontrôlables. Mon propre foutre coulait le long de mes cuisses, se mélangeant à la sueur et au parfum hors de prix.

Vanessa me lâcha. Je m'effondrai au sol, mes genoux nus percutant le parquet froid. Elle se contenta de s'essuyer les mains sur un mouchoir en lin que Jean lui tendit. Elle me regarda d'en haut, un sourire prédateur aux lèvres.

— Voilà tes nouvelles couleurs, Fabienne. Le rouge de la honte, le noir du cuir, et l'odeur de la soumission.

Elle posa un billet de banque sur le comptoir, ramassa son sac et se dirigea vers la porte.

— Relève-toi. On n'a pas fini. La soirée ne fait que commencer, et tu sens enfin comme la femme que je veux briser.

Je restai là, un instant de plus, respirant l'odeur de mon propre corps souillé. J'étais

une épave, une chose entre ses mains. Et le pire, le plus terrifiant dans ce silence de parfumerie, c'était que je n'avais qu'une envie : ramper derrière elle et mendier une autre brûlure.

Le chapitre se refermait sur le claquement de ses talons dans la rue, et moi, je n'étais plus qu'un sillage de parfum et de larmes.

Chapitre 8

Le Cercle des Ombres

Le trajet jusqu'à la villa fut un supplice de silence et de frottements. Assise dans le cuir glacé de la Porsche de Vanessa, je sentais chaque vibration du moteur remonter dans mes cuisses, irritant ma peau encore brûlante de l'humiliation de la parfumerie. Sous ma robe de soie noire, si fine qu'elle n'était qu'une ombre liquide sur ma peau, je ne portais rien. Vanessa l'avait exigé. Pas de culotte, pas de soutien-gorge. Juste le harnais de cuir qu'elle m'avait forcée à enfiler, dont les sangles me sciaient les seins et dont l'anneau central, froid, pesait exactement là où mon sexe battait la chamade, gorgé de sang et de cette humidité poisseuse qui ne me quittait plus.

Vingt minutes plus tôt, j'étais une épouse bafouée de province. Maintenant, alors que les grilles en fer forgé de « La Salamandre » s'ouvraient devant nous, j'étais une proie.

— Respire, Fabienne, murmura Vanessa sans quitter la route des yeux. Tu sens ça ? Cette odeur de jasmin et de foutre qui flotte déjà dans l'air ? C'est le parfum de ta nouvelle vie.

La villa surplombait la mer, une carcasse de marbre blanc et de verre baignée par une lune agressive. Des voitures de luxe s'alignaient dans l'allée comme des bêtes tapies. Le bruit des basses d'une musique sourde faisait vibrer les vitres. Mon cœur cognait contre mes côtes, un tambour affolé.

Quand Vanessa gara la voiture, elle ne descendit pas tout de suite. Elle se tourna vers moi, empoigna mes cheveux à la base de la nuque et força ma tête en arrière. Son regard bleu, électrique, fouilla le mien. Elle approcha ses lèvres de mon oreille, son

souffle chaud me faisant frissonner jusqu'aux orteils.

— Ce soir, tu n'es plus Fabienne la trahie. Tu es l'Offrande. Tu ne parleras que si on te l'ordonne. Tu n'ouvriras les jambes que si je te le demande. Regarde-les dans les yeux, laisse-les voir à quel point tu es mouillée, à quel point tu as besoin qu'on te déchire ce qui reste de ta pudeur. Tu vas être leur centre du monde, leur trou, leur jouet. Est-ce que tu comprends ?

— Oui, gémis-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle rauque.

Elle glissa une main entre mes jambes, sans ménagement. Ses doigts longs et experts écartèrent mes lèvres déjà béantes, trempées d'un suc épais et filant. Elle chercha mon clitoris, le pinça entre son pouce et son index avec une cruauté délicieuse. Je poussai un cri étouffé, mon bassin se soulevant malgré moi contre sa main.

— Oh oui... tu es prête, Fabienne. Tu es une vraie fontaine de luxure.

Elle retira sa main, la porta à son nez, huma l'odeur de mon excitation avec une satisfaction obscène, puis étala mon propre foutre sur mes lèvres, comme un rouge à lèvres de honte.

— On y va.

Nous sortîmes de la voiture. L'air nocturne, chargé de sel, me cingla la peau. Le jardin était parsemé de torches dont les flammes dansaient sur les corps qui s'agitaient déjà près de la piscine à débordement. Il y avait là une douzaine de personnes. Des hommes en costumes sombres, déboutonnés, l'air prédateur et blasé. Des femmes magnifiques, parées de bijoux qui coûtaient le prix de ma maison, mais dont les yeux brillaient d'une faim primitive.

Dès que nous franchîmes le seuil de la terrasse, le silence se fit, seulement troublé par

le ressac de la Méditerranée en contrebass. Je me sentais nue malgré ma robe. Je sentais le cuir du harnais marquer ma peau, souligner la cambrure de mes fesses à chaque pas.

— Voici mon invitée, annonça Vanessa d'une voix traînante et assurée. Fabienne. Trente-deux ans de chasteté conjugale qui ne demandent qu'à exploser.

Les regards convergèrent sur moi. Ce n'était pas des regards de politesse. C'étaient des scanners. Ils détaillaient la pointe de mes ergots de chair qui pointaient sous la soie, la courbe de mes hanches, l'éclat de fièvre dans mes yeux. Un homme grand, d'une cinquantaine d'années, avec des tempes grisonnantes et une carrure de boxeur, s'approcha. Il tenait un verre de cristal rempli d'un liquide ambré. Il ne me regardait pas le visage, il fixait l'endroit où mes cuisses se rejoignaient.

— Elle sent le besoin à plein nez, dit-il d'une voix de basse qui me fit vibrer le ventre. Elle a cette odeur de chatte qui n'a jamais été vraiment possédée. Une chatte de femme mariée, affamée et frustrée.

Il s'arrêta à quelques centimètres de moi. Je pouvais sentir la chaleur de son corps, l'odeur de son cigare et de son parfum boisé. Sans prévenir, il tendit la main et saisit le col de ma robe, l'écartant pour voir le haut de mon harnais de cuir. Ses yeux s'illuminèrent.

— Elle est splendide, Vanessa. Une vraie chienne de race qu'on a gardée en cage trop longtemps.

— Elle est à vous pour la soirée, Marc, répondit Vanessa en s'allumant une cigarette. Mais commencez doucement. Je veux qu'elle réalise chaque millimètre de sa déchéance.

Marc posa son verre sur une table basse et, sans un mot, il attrapa mon poignet pour

me tirer vers le salon immense, une pièce aux murs tapissés de velours sombre, éclairée par des bougies noires. Les autres invités nous suivirent dans un murmure de soies froissées et de rires étouffés.

Au centre de la pièce, un large divan de cuir circulaire trônait. Marc me fit signe de monter dessus. Je m'exécutai, tremblante, mes genoux s'enfonçant dans la surface souple.

— À quatre pattes, Fabienne, ordonna-t-il. Montre-nous ce que ton mari n'a jamais su regarder.

Je me courbai, le front contre le cuir, les fesses en l'air, offerte. La soie de ma robe glissa, se regroupant au niveau de ma taille, exposant mes fesses nues et l'entrecroisement des lanières de mon harnais qui s'enfonçaient dans ma chair. Je sentais l'air frais sur mon sexe exposé, mes lèvres se rétractant et s'ouvrant au rythme de ma respiration saccadée.

— Regardez-moi ça, lança une femme blonde en s'approchant. Elle est déjà toute ouverte. Elle dégouline littéralement sur le divan.

Je sentis plusieurs paires de mains se poser sur moi. Une main sur ma fesse gauche, une autre qui caressait ma nuque, et une troisième, ferme, qui vint se loger entre mes cuisses, écartant brutalement mes fesses pour exposer mon trou de balle rose et contracté et ma chatte qui pulsait d'un désir sauvage.

Le voyeurisme de la scène me dévastait. Ils étaient tous là, autour de moi, me touchant, me commentant comme une bête de foire. Et pour la première fois de ma vie, l'idée que mon mari, à cet instant même, était probablement avec sa maîtresse, ne me fit aucune peine. Au contraire, cela m'excita davantage. Je voulais être souillée, je voulais que ces inconnus fassent de moi ce qu'ils voulaient.

— Elle est prête, dit Marc en déboutonnant son pantalon. Qui veut voir à quel point une femme de quarante-huit ans peut absorber de foutre quand on la libère enfin ?

Le bruit d'une fermeture éclair qui descend retentit dans le silence de la pièce comme un coup de tonnerre. Je serrai les dents, mon clitoris frottant contre le cuir du divan, attendant le premier assaut, la première intrusion brute qui allait enfin briser le barrage de mes trente années de vide.

L'air frais de la pièce frappait de plein fouet ma chair exposée, créant un contraste violent avec la fournaise qui me dévorait les entrailles. J'étais là, offerte, les fesses écartées sur ce cuir froid, offerte à une meute d'hommes dont je ne connaissais même pas les noms, mais dont je sentais l'odeur : un mélange de sueur mâle, de parfums coûteux et de désir brut.

Marc s'avança, sa bite déjà dressée, une barre de chair sombre et veinée qui pulsait entre ses mains. Il ne la cacha pas. Il l'exhiba comme un trophée. Je fixais le gland pourpre, déjà perlé d'une goutte de liquide séminal, et je sentis une décharge électrique traverser mon clitoris.

— Regardez-moi ça, lança-t-il d'une voix rauque en désignant ma fente béante. Vous voyez comme elle coule ? Elle fait la sainte au bras de son mari dans les dîners mondains, mais regardez ce qui se cache sous la soie. Une vraie truie en chaleur qui ne demande qu'à être remplie.

Un homme plus âgé, aux cheveux gris mais au regard prédateur, s'approcha. Il posa une main calleuse sur ma cuisse droite, serrant la peau jusqu'à y laisser des marques blanches. Ses doigts glissèrent lentement vers mon entrejambe. Je ne reculai pas. J'écartai les jambes davantage, offrant ma vulnérabilité comme un défi. Quand son index pénétra brusquement ma chatte trempée, je lâchai un cri qui n'avait plus rien d'humain.

— Elle est brûlante, murmura l'inconnu en enfonçant un deuxième doigt. Et tellement serrée... On dirait une vierge qui a attendu vingt ans qu'on défonce la porte.

Le bruit de sa main qui travaillait mon humidité, ce "flap-flap" visqueux et rythmé, résonnait dans le silence oppressant de la villa. Je sentais mes sucs couler le long de mes cuisses, mouiller le cuir du divan. Marc se posta devant mon visage, saisissant mes cheveux pour me forcer à regarder sa queue qui oscillait à quelques centimètres de mes lèvres.

— Lèche, Fabienne. Montre-leur que tu n'as plus aucune dignité. Montre-leur que tu préfères le goût du foutre d'un étranger à la fidélité de ton mariage raté.

Je n'hésitai pas. L'humiliation était mon oxygène. J'ouvris la bouche, saisissant le gland de Marc entre mes lèvres, aspirant la pulpe chaude de son sexe avec une faim de louve. Le goût salé, métallique, m'envahit les papilles. Je l'entendis grogner, sa main se crispant sur mon crâne, m'enfonçant davantage sa bite dans la gorge jusqu'à m'étouffer. Pendant ce temps, l'autre homme ne s'arrêtait pas. Ses doigts fouillaient mon vagin avec une violence croissante, tandis qu'un troisième individu s'agenouillait derrière moi.

Je sentis une langue rêche s'insinuer dans le pli de mes fesses, explorant mon trou de balle avec une insistance obscène. Le choc thermique me fit cambrer le dos, mes ongles s'enfonçant dans le cuir. J'étais prise en étau, chaque orifice sollicité, chaque centimètre de ma peau revendiqué par ces hommes qui ne voyaient en moi qu'un réceptacle.

— Elle en veut plus, dit Marc en se retirant brusquement de ma bouche, laissant un filet de salive pendre de mes lèvres. Elle veut sentir le poids de la viande. Philippe, prends-la par derrière. Je veux voir ta bite disparaître dans son cul pendant que je lui déchire la chatte.

L'homme aux cheveux gris contourna le divan. Je sentis son corps massif presser mon dos. Sa bite, énorme et rigide, frotta contre mon anus, cherchant l'entrée. Il ne mit aucun lubrifiant, comptant sur ma propre excitation pour faciliter le passage. Il cracha dans sa main, frotta sommairement mon trou contracté, et poussa.

La douleur fut fulgurante, une déchirure sourde qui me fit monter les larmes aux yeux. Mais derrière la souffrance, une jouissance noire, dévastatrice, explosa dans mon bas-ventre. Je sentais chaque ride de son sexe forcer le passage, étirer ma chair fine jusqu'à la limite de la rupture.

— Putain, t'es tellement étroite... grogna Philippe en m'empoignant les hanches pour s'enfoncer jusqu'aux couilles d'un coup de rein brutal.

Je poussai un hurlement étouffé contre l'épaule de Marc, qui s'était déjà repositionné devant moi. Il écarta mes lèvres génitales avec ses pouces, révélant mon clitoris gonflé de sang, rouge vif, qui battait au rythme des assauts que je subissais par l'arrière.

— Regarde-moi, Fabienne ! hurla Marc. Regarde ce qu'on te fait !

Il pointa sa bite vers mon vagin et, sans aucune transition, s'engouffra en moi d'un mouvement sauvage. Le double impact me coupa le souffle. J'étais littéralement écartelée, prise de part en part. Le va-et-vient commença, asynchrone, désordonné. Le bruit de la viande contre la viande, les râles de ces hommes, l'odeur de la baise brute qui commençait à saturer l'atmosphère... tout cela me transportait dans un monde où mon nom, mon âge et ma vie passée n'existaient plus.

Marc frappait ma chatte avec une rage animale, ses testicules claquant contre mon périnée à chaque coup, tandis que Philippe, derrière, me labourait les entrailles, ses mains pétrissant mes seins avec une telle force que je savais que des bleus apparaîtraient demain. Mais demain n'existait pas. Il n'y avait que ce moment, cette

souillure magnifique, ce besoin viscéral d'être détruite pour enfin me sentir vivante.

— Je vais te vider mon foutre dans le cul, Fabienne, haleta Philippe en accélérant la cadence, son souffle chaud brûlant ma nuque. Je vais t'en mettre jusque dans les tripes.

Je sentis Marc se raidir lui aussi, ses veines saillantes sur son cou, sa bite gonflant encore à l'intérieur de moi, cherchant l'orgasme dans un ultime effort de possession. Mon propre plaisir montait, une vague de fond imminente, un tsunami de fluides et de spasmes qui menaçait de m'anéantir. J'étais une épave au milieu de l'océan, et je ne voulais surtout pas être sauvée.

Je sentais chaque centimètre de leur chair s'enfoncer en moi, une invasion totale qui ne laissait aucune place à l'air, aucun répit à mes sens saturés. Marc me tenait par les hanches, ses doigts s'enfonçant si profondément dans ma peau que je savais que ses empreintes resteraient marquées comme des stigmates. Sa bite, dure comme du fer, frottait contre les parois de mon vagin avec un bruit de succion écoeurant et excitant. À chaque va-et-vient, il semblait vouloir m'ouvrir en deux, cherchant à atteindre un endroit en moi que personne n'avait jamais touché.

Derrière, Philippe était un animal. Il ne baisait pas, il dévastait. Son sexe glissait dans l'étroitesse de mon cul avec une brutalité méthodique, étirant les tissus, forçant le passage. La douleur était une ligne rouge, vive, qui se transformait en une extase insoutenable à chaque fois que sa bite heurtait ma cloison rectale. Je sentais la chaleur de son ventre contre mes fesses, la sueur qui coulait de son torse sur mon dos, mélange de sel et de luxure.

— Regarde-moi, Fabienne ! grogna Marc, sa voix n'étant plus qu'un râle guttural. Regarde comme tu te fais défoncer !

Je relevai les yeux, croisant son regard chargé de haine et de besoin. Ses pupilles

étaient dilatées, noires de désir. Il me vit suffoquer, la bouche grande ouverte, cherchant un oxygène qui me fuyait. Je n'étais plus une femme, j'étais un réceptacle, une chose de chair offerte à leur faim. Le bruit était assourdissant : le claquement rythmé des couilles contre mes fesses et mon périnée, les gémissements sourds de Philippe dans mon cou, et le glissement humide de leurs queues qui me labouraient sans relâche.

Ma chatte était en feu, gorgée de sang, les lèvres boursouflées par les assauts de Marc. À l'intérieur, mes muscles se contractaient de manière incontrôlée, essayant de broyer le membre qui m'empalait. Je sentais la pression monter dans mon bas-ventre, une tension électrique qui menaçait d'exploser.

— Oh putain... Fabienne... je craque... lâcha Philippe derrière moi.

Il saisit mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'exposer davantage. Je poussai un cri silencieux, la gorge nouée, alors qu'il accélérât ses coups de boutoir dans mon cul. C'était une cadence de marteau-piqueur. Je sentais sa bite gonfler, son gland frapper ma prostate imaginaire avec une violence qui me faisait voir des étoiles. Au même moment, Marc commença à s'arc-bouter, ses muscles saillants sous la lumière crue de la villa.

— Prends tout, sale pute ! hurla Marc.

Le barrage céda. L'orgasme me frappa comme un coup de poignard, violent, déchirant. Mon corps se cambra si fort que je crus que ma colonne vertébrale allait se briser. Mes parois vaginales et anales se mirent à pulser avec une force démente autour de leurs sexes. Marc poussa un cri de bête et je sentis le premier jet de son foutre brûlant frapper mon col de l'utérus. C'était épais, massif. Il se déchargeait en moi avec une rage libératrice, chaque saccade de son bassin m'injectant plus de sa semence.

Presque au même instant, Philippe explosa dans mon cul. La sensation de son foutre inondant mes entrailles était indescriptible. C'était une chaleur envahissante, une plénitude sale qui remplissait le vide que je portais en moi depuis si longtemps. Il continuait de me pilonner alors qu'il éjaculait, sa queue vibrant contre mes parois internes alors qu'il me vidait ses couilles jusqu'à la dernière goutte.

Je m'effondrai en avant, maintenue uniquement par leurs deux bites qui m'ancraient encore à la réalité. Les fluides commençaient déjà à déborder, mélange de cyprine, de sueur et de sperme, coulant le long de mes cuisses pour tacher le tapis luxueux de la villa. On aurait dit une scène de crime, et d'une certaine manière, c'en était une : l'assassinat de mon ancienne vie.

Ils restèrent là quelques secondes, haletants, leurs sexes encore plantés en moi, savourant le contrecoup de leur plaisir. Puis, sans un mot, Philippe se retira. Le bruit de sa bite sortant de mon cul fut une déchirure. Je sentis mon sphincter rester béant un instant, laissant s'échapper une traînée de foutre blanc et épais qui vint s'écraser au sol. Marc se retira plus lentement, son gland glissant hors de ma chatte avec un bruit de succion final.

Je tombai à genoux, les membres tremblants, incapable de retenir les larmes qui commençaient à couler. Ce n'étaient pas des larmes de tristesse, mais de dévastation totale. Je levai les yeux. Les autres invités, restés dans l'ombre du salon, nous observaient en silence. Leurs regards étaient des jugements, ou des promesses de ce qui allait suivre.

Marc s'essuya d'un revers de main, ne m'accordant même pas un regard de compassion. Il se rhabilla calmement, l'air satisfait d'avoir marqué son territoire. Philippe, lui, alluma une cigarette, la fumée s'élevant dans l'air saturé d'odeurs de sexe.

— Bienvenue dans le cercle, Fabienne, dit Philippe d'une voix glaciale en recrachant

la fumée. Ce n'était que l'apéritif.

Je restai là, au milieu de la pièce, nue, souillée, les entrailles encore vibrantes de leur passage. Mon cul me brûlait, ma chatte était une plaie ouverte, et mon ventre était lourd de leur semence qui continuait de couler entre mes jambes. Je regardai le foutre sur le tapis, cette tâche blanche qui brillait sous les lustres de cristal. J'avais voulu disparaître, j'avais voulu être brisée.

Maintenant, c'était fait. Le Cercle des Ombres s'était refermé sur moi, et je savais, avec une certitude terrifiante, que la femme que j'étais avant ce soir était morte dans les bras de ces deux hommes. La nuit ne faisait que commencer, et j'avais déjà hâte de voir ce qu'il restait à détruire en moi.

Je fermai les yeux, écoutant le bruit des pas des prochains invités qui s'approchaient. J'étais prête. Je n'étais plus qu'un trou, une fente, une bouche. J'étais leur esclave, et c'était la seule chose qui me donnait encore l'impression d'exister.

Le rideau tombait sur mon ancienne pudeur. Le chapitre se fermait sur une mare de foutre et de regrets. Demain, le soleil se lèverait sur une autre Fabienne. Mais pour l'instant, il n'y avait que l'ombre, le froid du carrelage sous mes genoux, et l'attente du prochain assaut.

Chapitre 9

L'Autel des Plaisirs

Le poids de Marc sur le matelas fait tanguer mon monde, mais c'est Vanessa qui ancre l'instant. Ses doigts, fins et cruels, s'enfoncent dans ma nuque pour forcer mon visage vers l'entrejambe de cet inconnu qu'elle a ramené comme une offrande. Je respire l'odeur de l'homme, un mélange de sueur acide, de cuir et de ce musc animal qui me soulève le cœur autant qu'il me liquéfie les entrailles.

C'est là, juste sous mes yeux. Une masse de chair sombre, palpitante, dont les veines saillantes dessinent une cartographie de la violence à venir. Rien à voir avec le souvenir minable que je traîne comme un boulet. Je revois la « mini saucisse » de mon ex, ce petit morceau de viande flasque qui ne parvenait jamais à combler le vide immense que j'avais en moi. Je ris intérieurement, d'un rire nerveux qui se transforme en sanglot étouffé contre la cuisse de Marc. Quelle insulte pour ma féminité d'avoir accepté si peu pendant si longtemps.

— Regarde-le, Fabienne, murmure Vanessa à mon oreille, sa voix n'est qu'un souffle empoisonné. C'est ça que tu voulais, non ? Pas cette plaisanterie de gamin que tu te tapais. Regarde cette bite. Elle est faite pour te briser en deux.

Marc ne dit rien. Il n'a pas besoin de parler. Il saisit ma mâchoire d'une main massive et m'oblige à ouvrir grand. Quand le gland, large et luisant de liquide séminal, vient heurter mes lèvres, je sens un frisson d'effroi me parcourir. C'est démesuré. C'est obscène. Je tends la langue, hésitante, pour goûter l'amertume du pré-cum qui perle déjà. C'est chaud, salé, le goût de la réalité brute.

— Suce-le, ordonne Vanessa en glissant sa propre main entre mes jambes. Je veux

sentir ta chatte inonder mes doigts pendant que tu te vides de ta dignité.

Je m'exécute. J'englobe ce que je peux, ma gorge se contractant immédiatement contre la circonférence impossible. Je manque d'air, mes yeux s'embuent, des larmes de pure suffocation coulent sur mes joues, mais je ne recule pas. Je veux être saturée. Je veux oublier la médiocrité de mon passé dans cette agonie délicieuse. Le va-et-vient est lent, méthodique. Marc grogne, un son sourd qui résonne dans ma poitrine, tandis que ses mains agrippent mes seins, les pétrissant avec une force qui laissera des marques.

Vanessa, elle, ne perd pas une miette du spectacle. Elle s'est agenouillée derrière moi, son visage collé à mes fesses. Je sens sa langue experte tracer un chemin de feu de mon anus jusqu'à mon clitoris gonflé à bloc. Le contraste est insoutenable : la rudesse de Marc dans ma bouche, l'humidité brûlante de Vanessa entre mes lèvres. Je suis un instrument de plaisir désaccordé qu'ils s'acharnent à faire hurler.

— Tu mouilles comme une chienne, Fabienne, ricane-t-elle contre ma peau. Tes fluides coulent sur mes doigts... Tu sens comme tu es ouverte ? Comme tu es prête à être dévastée ?

Elle enfonce deux doigts d'un coup sec dans ma chatte trempée, provoquant un spasme qui me fait mordre involontairement le membre de Marc. Il répond par une poussée plus profonde, m'étouffant presque, sa verge venant frapper le fond de ma gorge avec une autorité qui me fait perdre connaissance une fraction de seconde.

Je me retire en haletant, un fil de salive et de foutre reliant encore ma bouche à son sexe dressé, fier, insultant de puissance.

— S'il te plaît... je balbutie, la voix brisée par l'effort.

— S'il te plaît quoi ? demande Marc, sa première phrase, une voix de basse qui me

fait vibrer les os. Tu veux que je te déchire ? Tu veux sentir la différence avec ton petit ami de bac à sable ?

Je hoche la tête frénétiquement, les cheveux collés par la sueur. Je rampe vers le bord du lit, m'offrant, les reins cambrés à m'en rompre les vertèbres. Vanessa me saisit les hanches pour me maintenir en place, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes. Elle me regarde avec une intensité prédatrice, un sourire cruel aux lèvres.

— Elle est à toi, Marc. Montre-lui ce que c'est qu'un vrai foutre. Noyez-la dedans.

Il se place derrière moi. Je sens la chaleur de son corps, une masse de muscle qui occulte la lumière de la chambre. La pointe de sa bite vient chercher mon entrée, tâtant le terrain, glissant sur les sucs que Vanessa a étalés. Chaque millimètre de contact est une décharge électrique. C'est tellement gros que j'ai l'impression que ma peau va craquer.

— Écarte-toi encore, ordonne-t-il.

Je sens ses mains écarter mes fesses avec une brutalité sans nom, exposant mon intimité à l'air frais avant que la chaleur de son gland ne vienne boucher le passage. Il n'y va pas par étapes. Il donne un coup de rein sec, autoritaire, et je sens ma chair s'étirer, se déchirer presque, pour accueillir cette intrusion massive. Un cri rauque s'échappe de mes poumons, un son que je ne savais pas capable de produire.

— Oh mon Dieu... c'est trop... Marc...

— C'est exactement ce que tu as demandé, siffle Vanessa en venant coller ses seins contre mon dos, ses mains passant sous moi pour triturer mes tétons durcis. Ne lâche rien. Encaisse.

Il commence son mouvement. Lent, d'abord, pour me laisser le temps de comprendre

l'ampleur du désastre. Chaque poussée me vide de mon souffle, m'enfonçant un peu plus dans le matelas. Je sens chaque veine, chaque battement de son sexe à l'intérieur de moi. C'est une occupation totale. Mon ex n'était qu'un murmure ; Marc est un hurlement.

Vanessa glisse sa main vers l'avant, saisissant mon clitoris entre son pouce et son index, le triturant avec une précision chirurgicale au rythme des assauts de Marc. Je suis prise en étau entre la douleur exquise de la pénétration et l'extase électrique de ses doigts. Mon corps commence à trembler de façon incontrôlable.

— Regarde-moi, Fabienne ! hurle Vanessa. Regarde comme tu es soumise !

Je tourne la tête, les yeux révulsés, cherchant son regard alors que Marc accélère la cadence. Le bruit de la peau qui claque contre la peau remplit la pièce, un rythme tribal, sale, magnifique. Je sens le foudre de Marc monter, je sens ma propre jouissance arriver comme une lame de fond, dévastatrice, impitoyable. Je ne suis plus une femme, je suis une plaie ouverte qui ne demande qu'à être cautérisée par leur vice.

Mais Marc s'arrête brusquement, juste avant le point de non-retour, me laissant suspendue au bord du gouffre, le souffle court, le corps en feu.

— Pas encore, murmure-t-il à mon oreille d'une voix lourde de menace. On ne fait que commencer à te nettoyer de tes vieux souvenirs.

Il me retourne d'un geste brusque, me jetant sur le dos, les jambes en l'air, m'exposant totalement à leur cruauté combinée...

Allongée là, les cuisses écartées à m'en déchirer les hanches, je me sens comme un animal sur l'égal d'un boucher. Marc surplombe mon corps avec une arrogance brutale. Sa bite, énorme et congestionnée, pointe vers mon visage, une colonne de

chair sombre et veinée qui palpite au rythme de son souffle court. C'est une insulte vivante à la médiocrité de mon passé. Je repense une seconde à la petite queue de rat de mon ex, à cette espèce de saucisse molle et ridicule qui n'arrivait jamais à me remplir, et un rire hystérique monte dans ma gorge avant d'être étouffé par le poignet de Vanessa qui s'écrase sur ma bouche.

— Regarde-le, Fabienne, siffle-t-elle, ses doigts s'enfonçant dans mes joues. Regarde ce qu'est un vrai mâle. Pas cette merde que tu avais l'habitude de sucer.

Marc ne perd pas de temps. Il empoigne mes chevilles, les rabat derrière mes oreilles, m'ouvrant totalement, m'exposant dans l'impudeur la plus totale. Ma chatte est déjà une plaie béante, luisante de ma propre cyprine qui coule en filets le long de mon sillon fessier. D'un coup de rein sauvage, il enfonce son gland contre mon entrée. C'est trop large, trop dur. Je sens ma peau s'étirer jusqu'à la rupture.

— Oh putain... murmure Marc en sentant ma chaleur. T'es tellement trempée, sale petite chienne.

Il pousse. Lentement. Cruellement. Je sens chaque millimètre de sa bite conquérir mon tunnel vaginal. Il n'y a plus de place pour l'air, plus de place pour le doute. Il me remplit d'une manière que je n'aurais jamais crue possible. L'épaisseur de son membre écarte mes parois avec une force dévastatrice. Je gémiss contre la main de Vanessa, mes yeux se révulsant alors que je sens son gland heurter violemment mon col de l'utérus. C'est une douleur exquise, une démolition contrôlée de mon intimité.

Vanessa se penche sur moi, ses seins lourds écrasant ma poitrine. Elle lèche mes larmes, puis descend vers ma chatte pour observer le va-et-vient obscène de Marc.

— Regarde comme elle se gonfle pour toi, Marc ! Elle est en train de se déchirer pour te prendre en entier !

Marc commence à pilonner. C'est un rythme de forge, lourd et implacable. À chaque coup de boutoir, ses couilles viennent claquer contre mes fesses avec un bruit de viande mouillée qui me rend folle. *Clac. Clac. Clac.* C'est le son de ma dignité qui s'envole, remplacée par un besoin primaire, dégueulasse, de me faire ramoner jusqu'à l'os. Je sens sa bite glisser dans ma propre glaire et dans la sueur qui perle sur nos corps mêlés. C'est sale, ça sent le sexe brut, le foutre à venir et le désespoir.

Je commence à griffer le tapis, mes ongles s'arrachant presque alors que je cherche un appui dans ce chaos de sensations. Vanessa glisse ses doigts entre nous, trouvant mon clitoris gonflé à bloc, et se met à le triturer avec une violence qui me fait hurler. Marc accélère encore. Il ne me ménage plus. Il me traite comme un trou, une chose, un réceptacle pour sa rage. Ses mains serrent ma taille si fort que je sais que j'aurai des bleus demain. Mais je m'en fous. Je veux ces marques. Je veux qu'il m'efface, qu'il noie chaque souvenir de mon ancienne vie sous cette avalanche de chair.

— Je vais venir... Marc ! Je vais venir ! je m'égosille, la voix brisée.

— Garde-le ! m'ordonne-t-il en me saisissant les cheveux pour me forcer à regarder sa bite entrer et sortir de moi, couverte de mes fluides. Garde ton orgasme, je veux que tu crèves d'envie !

Il se retire presque entièrement, ne laissant que le bout de son gland frotter contre mon entrée, avant de s'enfoncer de nouveau jusqu'au fond, me faisant sauter les hanches du sol. Je suis au bord de l'implosion. Mes muscles vaginaux se contractent en spasmes douloureux autour de lui, essayant de lui arracher son foutre. Vanessa, excitée par le spectacle, s'assoit sur mon visage, m'étouffant avec son sexe humide, m'obligeant à la lécher frénétiquement alors que Marc continue son massacre à l'autre bout de mon corps.

L'intensité monte d'un cran. C'est une surtension électrique. Je ne vois plus rien, je n'entends plus que les râles de Marc et les ordres de Vanessa. Mon corps n'est plus

qu'un champ de bataille.

— Maintenant ! hurle Marc.

Il donne trois coups de reins d'une violence inouïe, s'enfonçant si loin que j'ai l'impression qu'il va me transpercer l'estomac. En même temps, Vanessa presse son clitoris contre ma bouche et je sens l'explosion arriver. C'est une détonation atomique dans mon bas-ventre. Mes parois se serrent comme un étau sur sa bite alors que je lâche tout. Je hurle dans le sexe de Vanessa, mon corps secoué de convulsions si fortes que j'ai peur que mon cœur ne lâche.

Marc pousse un cri animal et je sens le premier jet de son foutre brûlant percuter mon col. C'est une inondation. Il décharge des vagues de semence épaisse à l'intérieur de moi, me remplissant jusqu'à la garde. Je sens chaque pulsation de son membre, chaque jet de liquide gluant qui vient s'ajouter au mélange de nos sueurs. Il continue de pomper, même après avoir fini, pour être sûr de vider jusqu'à la dernière goutte dans mes entrailles.

Le silence retombe lourdement dans la pièce, seulement troublé par nos respirations saccadées. Marc se retire lentement, avec un bruit de succion écœurant. Je sens le mélange de son foutre et de ma cyprine couler sur mes cuisses, une mare chaude et collante sur le tapis de luxe. Je reste là, les jambes toujours en l'air, béante, vidée de toute force.

Vanessa se redresse, s'essuyant la chatte du revers de la main avant de me regarder avec un sourire cruel. Elle pose une main sur mon ventre gonflé par le foutre de Marc.

— Voilà, Fabienne. Tu es propre maintenant. Tu es à nous.

Je ferme les yeux, les larmes brûlant enfin mes paupières. Ce n'est pas de la tristesse, c'est un deuil. Le deuil de la femme que j'étais. Je suis brisée, souillée, marquée au fer

rouge par ce plaisir trop vaste pour moi. Sur cet autel des plaisirs, je ne suis plus une victime, je suis une offrande. Et pour la première fois de ma vie, dans cette puanteur de sexe et de défaite, je me sens enfin entière.

Le chapitre se referme sur l'image de mon corps offert, tremblant encore des derniers échos de cette petite mort, sous le regard prédateur de ceux qui m'ont enfin révélée à ma propre noirceur.

Chapitre 10

Les Larmes de Soie

L'air de la suite royale est devenu lourd, une mélasse invisible chargée de l'odeur âcre du sexe, de la sueur et de ce foutre qui refroidit maintenant sur mes cuisses. Je suis étendue sur le tapis de soie, les jambes écartées, offerte au vide. Le silence qui suit l'orage est le plus cruel. Il laisse la place aux fantômes. Trente-deux ans. Trente-deux ans de renoncement, de petits déjeuners silencieux, de nuits à attendre le retour d'un homme qui ne me voyait plus que comme un meuble familial, une présence utilitaire.

Je sens une goutte tiède s'échapper de ma vulve, une traînée de semence qui glisse lentement le long de ma fesse pour venir mourir sur le tissu luxueux. C'est le résidu de Marc, ou peut-être d'un autre, je ne sais plus. Je ne suis plus qu'un réceptacle.

Vanessa est debout au-dessus de moi. Elle est magnifique dans sa nudité prédatrice, la peau dorée par les appliques murales, ses seins pointant avec une arrogance tranquille. Elle ne se rhabille pas. Elle savoure le désastre qu'elle a orchestré.

— Regarde-toi, Fabienne, murmure-t-elle. Sa voix est un velours qui gratte les plaies de mon âme. Tu es enfin vide. On a tout expulsé : la honte, le passé, cette petite bourgeoise qui s'excusait d'exister.

Je tente de refermer mes jambes, mais elle pose son pied nu, le talon ferme, sur l'intérieur de ma cuisse, m'obligeant à rester béante. Ses yeux plongent dans les miens. C'est à ce moment-là que la digue lâche. Ce n'est pas un sanglot de douleur, c'est une déferlante. Mes yeux s'emplissent de larmes qui brûlent, des larmes de soie qui coulent sur mes tempes pour se perdre dans mes cheveux emmêlés.

Je pleure l'innocence que je n'ai jamais eue. Je pleure les mains de mon mari qui ne m'ont jamais cherchée avec cette rage, cette faim. Je pleure parce que je me sens sale, et surtout parce que j'aime cette saleté.

Vanessa s'accroupit entre mes jambes. Elle ne cherche pas à me consoler comme une amie le ferait. Elle écarte mes lèvres de ses pouces, m'exposant totalement à sa vue, alors que je suis secouée de spasmes de sanglots. Ma chatte est rouge, gonflée par les assauts précédents, luisante de fluides.

— Ne cache pas tes larmes, Fabienne. Elles sont ton lubrifiant le plus précieux.

Elle penche la tête et, avec une lenteur insoutenable, elle passe sa langue sur ma vulve, ramassant le mélange de ma cyprine et du foutre qui reste. Je pousse un cri qui se meurt dans ma gorge, un râle de détresse mêlé d'une excitation pure, animale. Sa langue est chaude, râpeuse sur mon clitoris qui bat la chamade, engorgé de sang.

— Tu sens ça ? me demande-t-elle en se redressant à moitié, ses doigts enfoncés profondément dans mon vagin pour sentir mes contractions convulsives. Tu sens comme ton corps est vivant quand il souffre ?

Je hoche la tête, incapable de parler. Je saisis ses poignets, mes ongles s'enfonçant dans sa peau. Je veux qu'elle s'arrête, je veux qu'elle continue jusqu'à ce que je disparaisse. La douleur de mon passé se transmute en une tension insupportable dans mon bas-ventre.

Elle se lève brusquement et me saisit par les bras, me tirant sans ménagement vers le grand miroir en pied qui fait face au lit. Je trébuche, mes jambes sont en coton, encore gluantes. Elle me plaque le dos contre la glace froide. Le contraste entre le froid du miroir et la chaleur de son corps contre le mien me fait haleter.

— Regarde, ordonne-t-elle en me prenant le menton pour me forcer à fixer mon

reflet.

Je vois une femme que je ne reconnais pas. Mes cheveux sont un nid de nœuds, mon maquillage a coulé en de longues zébrures noires sur mes joues pâles. Mes seins sont marqués par des morsures et des empreintes de doigts. Ma chatte, entre mes cuisses tremblantes, est une plaie ouverte, luisante, impudique.

Vanessa glisse sa main entre mes fesses, explorant mon intimité par l'arrière alors qu'elle me regarde dans les yeux à travers le miroir. Elle enfonce un doigt, puis deux, dans mon anus encore vierge de la soirée, mais déjà assoupli par l'excitation. Je gémis, le front appuyé contre la surface froide.

— C'est ça, la vérité, Fabienne. Pas le pavillon de province, pas les rideaux en dentelle. La vérité, c'est ce trou qui ne demande qu'à être rempli, ce sont ces larmes qui te rendent belle parce qu'elles sont vraies.

Elle retire ses doigts et les porte à ma bouche. Ils sont sombres, chargés de l'odeur de mon propre corps.

— Lèche, commande-t-elle. Goûte ta propre renaissance.

Je m'exécute, le cœur battant à tout rompre, aspirant ses doigts, le goût de la sueur, du sexe et de la soie. Les larmes continuent de couler, mais le deuil est en train de laisser la place à une faim nouvelle, plus sombre, plus exigeante. Mon corps réclame une punition qui serait une délivrance. Je sens le désir remonter, une brûlure qui part de mes entrailles pour embraser mes membres meurtris. Je ne suis plus Fabienne. Je suis une chose qui veut être prise, brisée et reconstruite dans le luxe et la luxure de cette chambre qui sent le soufre.

J'aspire ses doigts jusqu'à la garde, le goût de mon propre sexe mêlé à celui de sa peau coûteuse m'envahit la gorge. C'est amer, salé, et pourtant d'une douceur

réconfortante. Vanessa ne me lâche pas du regard, ses yeux sont deux lames d'acier qui fouillent mes entrailles. Elle retire brutalement sa main de ma bouche et, dans le même mouvement, empoigne mes cheveux pour rejeter ma tête en arrière. La douleur me tire un cri étouffé, m'obligeant à cambrer l'échine, offrant ma gorge à sa merci.

— Regarde-toi, Fabienne, siffle-t-elle, son visage à quelques centimètres du mien. Tu ne pleures plus ton petit confort. Tu pleures parce que tu réalises que tu es née pour ramper à mes pieds. Pour être ouverte, vidée de ta dignité, et remplie de ma volonté.

Elle lâche mes cheveux pour saisir le col de ma robe en soie, celle qu'elle m'a offerte le mois dernier. Dans un déchirement sec qui résonne comme un coup de fouet dans le silence de la chambre, elle l'ouvre jusqu'à la taille. Le tissu précieux glisse sur mes épaules, m'exposant à la fraîcheur de la pièce et à son regard dévorant. Je frissonne, mes tétons déjà pointant, durs comme de la pierre sous l'effet de l'adrénaline et de la honte.

Vanessa s'accroupit devant moi. Elle ne porte rien sous sa nuisette de satin noir. Elle écarte les cuisses, me montrant sa chatte déjà luisante, dont les lèvres charnues et sombres semblent m'appeler. L'odeur musquée de son excitation me frappe de plein fouet, une fragrance de fauve et de luxe qui me fait tourner la tête.

— Ma chatte a faim, Fabienne. Et tes larmes ne suffiront pas à l'abreuver.

Elle saisit ma main et la guide vers son entrejambe. Mes doigts s'enfoncent dans la chaleur humide de ses poils pubiens soyeux avant de rencontrer la fente brûlante. C'est une fournaise. Je sens ses grandes lèvres gonflées, saturées de sang, et son clitoris, un petit bouton de chair rageur qui palpite sous ma pulpe.

— Travaille, ordonne-t-elle en appuyant sa paume contre ma nuque pour me forcer à plonger le visage entre ses jambes.

Je m'exécute, le nez écrasé contre son mont de Vénus, mes lèvres cherchant avidement la fente. Ma langue sort, hésitante d'abord, puis de plus en plus hardie. Je lèche de bas en haut, goûtant son jus acide et sucré qui coule en abondance. C'est une débauche de fluides. Je sens ma propre chatte couler entre mes cuisses, mon propre foutre de femme trempant ma culotte en dentelle alors que je me fonds dans l'intimité de ma maîtresse.

Vanessa gémit, un son rauque, presque masculin, qui me fait vibrer jusqu'aux os. Elle enfonce ses doigts dans mon cuir chevelu, dirigeant mes mouvements avec une autorité sauvage.

— Oui... comme ça, sale petite pute de province... Lèche chaque goutte. Je veux sentir ta langue s'enfoncer dans mon trou, je veux que tu me nettoies jusqu'à la lie.

Je glisse deux doigts en elle tout en continuant mon travail buccal. Elle est si serrée, si chaude. Les parois de son vagin se contractent autour de mes phalanges, me broyant presque, tandis que ma langue s'acharne sur son clito. Je le pince entre mes lèvres, je le suce avec la force du désespoir, comme si ma vie en dépendait. Chaque coup de langue est une prière, chaque va-et-vient de mes doigts dans sa chatte trempée est un renoncement à mon passé.

— Plus vite, Fabienne ! Plus fort !

Elle se met à s'agiter, son bassin heurtant mon visage à un rythme effréné. Je suis noyée dans son odeur, dans son plaisir, dans ma propre soumission. Je sens sa chatte se contracter de plus en plus violemment. Le foutre commence à perler de ses glandes, une inondation qui me remplit la bouche. C'est visqueux, chaud, et d'une puissance érotique que je n'aurais jamais soupçonnée.

Elle ne me laisse pas reprendre mon souffle. Tandis qu'elle approche de l'orgasme, elle se redresse brusquement, m'obligeant à me relever avec elle, titubante, les jambes

en coton. Elle me plaque contre le mur froid, ses mains cherchant la fermeture de ma culotte qu'elle arrache sans ménagement. Ses doigts, encore trempés de son propre plaisir, s'enfoncent sans prévenir dans ma chatte béante.

Le choc me fait hurler. Ce n'est pas de la douceur. Elle enfonce trois doigts d'un coup, cherchant mon col de l'utérus avec une brutalité qui me déchire et m'exalte à la fois.

— Tu sens ça ? grogne-t-elle à mon oreille, sa respiration courte me brûlant la peau. Tu sens comme tu es ouverte ? Comme tu m'attends ? Tu n'es qu'une chatte sur pattes, Fabienne. Une chatte qui ne demande qu'à être labourée.

Elle retire ses doigts, couverts de ma glaire filante, et les étale sur mon visage, marquant mes joues et mon front de mon propre désir. Je tremble de tous mes membres, mes genoux refusant de me porter. Je suis une épave de soie et de fluides, suspendue à ses mains qui me malmènent.

— À genoux, ordonne-t-elle à nouveau, sa voix n'étant plus qu'un murmure prédateur. Le vrai travail ne fait que commencer. Je veux que tu sentes ce que c'est que d'être possédée par quelqu'un qui n'a pas peur de ta noirceur.

Je me laisse glisser au sol, le dos contre le mur, les jambes écartées, exposant mon sexe rouge et gonflé, offrant ma nudité souillée à son regard souverain. Elle se tient debout au-dessus de moi, magnifique et terrible, sa main descendant vers un tiroir de la commode noire juste à côté d'elle...

Le tiroir grince, un son métallique qui déchire le silence lourd de la pièce. Mes yeux, brouillés par les larmes et la trace poisseuse de mon propre désir que Vanessa a étalée sur mes joues, se fixent sur ses mains. Elle en sort un harnais de cuir noir, souple et usé, et une verge de silicone sombre, massive, dont le gland nervuré luit sous la lumière tamisée.

Elle ne me quitte pas du regard pendant qu'elle ajuste les lanières autour de ses hanches fines. Le claquement du cuir contre sa peau est comme un coup de fouet. Je suis là, brisée au sol, les cuisses grandes ouvertes, ma chatte exposée, palpitante, offerte comme une plaie béante. Je vois ses doigts agiles boucler le cuir, serrer la boucle, et soudain, elle est là, dressée devant moi, portant cet attribut de prédateur qui semble prolonger sa propre rage.

— Regarde-la, Fabienne, ordonne-t-elle. Regarde ce qui va te vider de toute cette tristesse de merde.

Elle crache sur le gland de silicone, une traînée de salive épaisse qui coule le long de la tige. Puis, sans aucune transition, elle s'accroupit entre mes jambes. Ses mains ne sont pas douces. Elle saisit mes genoux et les plaque contre mes épaules, m'ouvrant de force, m'exposant totalement. Mon anus se contracte, ma chatte dégouline, mes lèvres gonflées et rouges semblent supplier pour l'invasion.

Elle appuie la pointe de la bite de silicone contre mon entrée. Le contact est froid, impitoyable.

— Tu es tellement trempée, murmure-t-elle, son souffle court frôlant mon clitoris. On dirait que tu ne demandes qu'à être mise en pièces.

D'un coup de rein sec, elle l'enfonce. Un cri rauque s'échappe de ma gorge, une plainte qui n'a plus rien d'humain. Elle est entrée d'un bloc, écartant mes parois avec une brutalité magnifique. Je sens le silicone s'étirer contre ma chair, prendre toute la place, combler ce vide atroce qui me rongait depuis des années. C'est trop gros, trop dur, mais c'est exactement ce qu'il me faut.

— Voilà, crache-t-elle. Prends tout.

Elle commence à pilonner. C'est un rythme lent, d'abord, destiné à me faire sentir

chaque millimètre de l'invasion. Elle se retire presque entièrement, laissant mes lèvres se refermer dans un bruit de succion humide, pour mieux se projeter à nouveau, frappant mon col de l'utérus avec la force d'un marteau-piqueur.

— Ah... Vanessa... s'il te plaît...

— S'il te plaît quoi ? Que je t'éclate ? Que je te défonce jusqu'à ce que tu oublies ton nom ?

Elle accélère. Le cuir du harnais claque contre mon périnée, un son rythmique, charnel, sale. Je sens l'odeur du sexe, du latex et de la sueur. Mes mains s'agrippent à ses poignets, mes ongles s'enfoncent dans sa peau, mais elle ne ralentit pas. Elle me laboure sans aucune pitié. À chaque coup de rein, ma tête tape contre le mur derrière moi, mais je m'en fous. La douleur physique n'est qu'une caresse comparée à la détresse que je portais.

Je la vois au-dessus de moi, ses yeux brillant d'une lueur sauvage. Elle attrape mes cheveux, tire ma tête en arrière pour m'obliger à la regarder pendant qu'elle me dévaste la chatte.

— Pleure, Fabienne ! hurle-t-elle entre deux coups sourds. Vide tes larmes de soie sur le sol, mais garde ma bite en toi ! Je veux que tu sentes chaque centimètre de ce silicone te déchirer de l'intérieur !

Le plaisir monte, violent, insupportable. C'est une décharge électrique qui part de mon sexe et irradie dans tout mon corps, se mélangeant à mes sanglots. Ma chatte se contracte frénétiquement autour de l'objet, tentant de pomper ce qui n'est que de la matière morte, mais la sensation est si réelle, si brute. Je sens le frottement intense contre mon point G, chaque va-et-vient me rapproche d'une explosion que je redoute autant que je désire.

Ses coups deviennent erratiques, puissants. Elle ne cherche plus la cadence, elle cherche la destruction. Je sens mon liquide couler le long de mes fesses, inondant le parquet. Je suis une flaque, une chose, son objet.

— Je vais... je vais venir... Vanessa !

— Viens pour moi, salope ! Donne-moi tout ce foutre que tu caches derrière tes grands airs !

Elle lâche mes cheveux pour plaquer ses mains sur ma gorge, ne serrant pas assez pour m'étouffer, mais assez pour me faire paniquer. C'est l'étincelle finale. Mes muscles vaginaux se serrent dans un spasme douloureux, mon dos se cambre violemment. L'orgasme m'emporte, une vague de feu qui me vide de mes forces. Je hurle, un cri de délivrance, alors que des jets de plaisir inondent la base du gode, se mélangeant à la sueur de Vanessa.

Elle continue de cogner pendant mon spasme, sans s'arrêter, m'obligeant à vivre chaque seconde de ma jouissance sous sa domination. Mon corps tremble de soubresauts incontrôlables, mes larmes coulent enfin librement, lavant le masque de désir sur mon visage.

Finalement, après un dernier coup de rein qui me fait presque défaillir, elle s'arrête. Elle laisse la bite de silicone enfoncée au fond de moi, son poids m'ancrant dans la réalité. Sa respiration est un râle. Elle se penche, ses lèvres frôlant mon oreille.

— Tu vois, Fabienne... la noirceur, ça se baisait très bien.

Elle se retire lentement, le bruit de la chair quittant la chair est une ultime humiliation sonore. Je reste là, prostrée, les jambes tremblantes et l'entrejambe béante, dégoulinante de mes propres fluides. Je suis brisée, souillée, mais pour la première fois depuis une éternité, je me sens enfin légère. Les larmes de soie ont cessé de

couler. Il ne reste que le froid du parquet et la marque indélébile de sa possession sur mon âme.

Le chapitre se ferme sur l'image de Vanessa, debout, détachant le harnais d'un geste calme, me regardant comme une terre conquise qu'on laisse reposer après le carnage.

Chapitre 11

L'Appétit Insatiable

Je me suis levée du parquet, les jambes encore cotonneuses, l'entrejambe battante et endolorie. La trace du silicone de Vanessa semblait encore hanter mes entrailles. J'ai croisé mon reflet dans l'immense miroir doré du salon : une femme de quarante-huit ans, les cheveux défaits, la peau rougie par les frottements, les yeux brillants d'une lueur que je ne me connaissais pas. Trente-deux ans de soumission à un homme qui m'avait trompée avec des gamines, trente-deux ans de silence poli et de draps froids. Tout cela venait d'être calciné.

Vanessa m'observait, appuyée contre le chambranle de la porte menant à la terrasse. Elle avait déboutonné sa chemise de soie, révélant ses seins fermes, ses tétons encore dressés. Elle ne disait rien, mais son sourire était un défi. Un appel au meurtre de la petite bourgeoise que j'étais.

— Tu as encore faim, Fabienne, n'est-ce pas ? murmura-t-elle, sa voix comme du velours râpeux.

Elle n'attendit pas ma réponse. Elle savait. L'appétit qui me tordait le ventre n'était plus celui de la luxure simple, c'était une faim de prédateur, un besoin viscéral de rendre la douleur et de posséder à mon tour.

Le soir tomba sur la Méditerranée, jetant des reflets pourpres sur la piscine à débordement. Dans le grand salon de la villa, l'air était saturé de l'odeur de l'iode et du parfum coûteux de Vanessa, mêlés à l'odeur âcre de notre précédent carnage. Sur la table basse en marbre, elle avait disposé une mallette en cuir noir. Ouverte, elle révélait un arsenal de plaisir et de torture : des plugs en acier, des godemichets de

toutes tailles, des harnais de cuir souple, et des flacons de lubrifiant à l'odeur de vanille et de sueur.

— Ce soir, ce n'est pas moi qui commande, dit-elle en désignant deux silhouettes qui attendaient sur la terrasse, dans l'ombre.

C'étaient deux hommes. Jeunes, musclés, les corps sculptés par le sport et le soleil. Ils étaient là comme des cadeaux, des objets mis à ma disposition. L'un s'appelait Marc, l'autre n'avait pas d'importance. Ils sont entrés, nus sous leurs peignoirs de satin blanc qu'ils ont laissés glisser au sol sur un geste de Vanessa.

Je me suis approchée d'eux. Mon cœur cognait contre mes côtes, non pas de peur, mais d'une excitation sauvage. Je me sentais vibrer, chaque pore de ma peau réclamant du contact. Je me suis arrêtée devant Marc. Il était beau, d'une beauté insolente qui m'aurait intimidée autrefois. Maintenant, je ne voyais qu'une surface à marquer. Sa bite commençait déjà à se raidir, une belle pièce de chair rosée, veinée, qui pointait vers mon ventre.

— À genoux, ordonnai-je.

Ma propre voix me surprit. Elle était basse, autoritaire, dénuée de toute hésitation. Marc s'exécuta sans un mot, ses genoux heurtant le tapis épais. Je sentis le regard de Vanessa dans mon dos, une chaleur encourageante.

Je me suis saisie du harnais de cuir que Vanessa portait tout à l'heure. Je l'ai ajusté sur mes hanches, serrant les sangles jusqu'à ce qu'elles mordent ma chair. C'était une sensation d'armure. J'ai choisi un godemichet dans la mallette, une pièce de silicone noir, longue de vingt centimètres, épaisse, avec un gland proéminent et des nervures réalistes. Je l'ai clipsé dans l'anneau d'acier. Le poids de l'objet entre mes jambes me donna une érection mentale, une puissance que je n'avais jamais imaginée.

— Regarde-moi, Marc, dis-je en lui prenant le menton d'une main ferme.

Il leva les yeux vers moi. Il y avait une lueur de soumission dans son regard, une attente fébrile. J'ai attrapé le flacon de lubrifiant et j'en ai versé une large flaque sur ma main. J'ai commencé à enduire la bite de plastique, le bruit du liquide glissant contre le silicone résonnant dans le silence de la pièce. *Splotch. Splotch.* Un bruit sale, organique.

Je me suis approchée de son visage. J'ai frotté le gland humide contre ses lèvres, laissant le liquide visqueux souiller sa barbe de trois jours.

— Suce-le. Comme si c'était la chose la plus précieuse que tu aies jamais touchée.

Il ouvrit la bouche et engloba la tête du gode. Je l'ai senti aspirer, sa langue travaillant le silicone avec une ardeur de possédé. Je me suis mise à hanter, poussant mon bassin d'avant en arrière, mimant l'acte de la pénétration. Je voyais ses joues se creuser, j'entendais les bruits de succion, l'humidité de sa salive qui coulait le long de la tige noire.

L'autre homme, resté debout, observait la scène, sa propre bite bandée à craquer, dégoulinant déjà d'un liquide séminal limpide. Je me suis tournée vers lui, tout en continuant de me faire sucer par Marc.

— Toi... approche.

Je voulais tout. Je voulais les voir réduits à leur fonction la plus primaire. J'ai reculé, libérant la bouche de Marc qui haletait, un filet de bave pendant à son menton. Je me suis allongée sur le sofa de velours rouge, les jambes largement écartées, le sexe de plastique pointé vers le plafond, fier et menaçant.

— Vanessa, donne-moi le reste, ordonnai-je sans la regarder.

Elle s'approcha, ses doigts agiles fouillant dans la mallette. Elle en sortit un plug anal imposant, en verre soufflé, et me le tendit.

— Fais-le toi-même, Fabienne. Montre-leur ton appétit.

Je saisis l'objet froid. Sans quitter les deux hommes des yeux, j'ai écarté mes propres lèvres de chatte, encore trempées du foutre et de la cyprine de la session précédente. L'odeur est montée à mon nez, forte, entêtante. J'ai glissé le plug contre mon anus, appuyant doucement d'abord, puis avec une force brutale. La douleur initiale s'est transformée en une onde de choc électrique qui a parcouru toute ma colonne vertébrale. J'ai poussé un cri sourd, un râle de plaisir pur alors que la base de verre s'enfonçait en moi, comblant chaque millimètre de mon vide intérieur.

J'étais prête. J'étais ouverte, offerte, mais surtout, j'étais le maître de cérémonie.

— Marc, viens ici. Je veux que tu sentes ce que ça fait d'être possédé par une femme qui n'a plus rien à perdre.

Je me suis retournée, me mettant à quatre pattes, les fesses hautes, le plug de verre brillant entre mes fesses comme un trophée, et le gode noir oscillant sous mon ventre, prêt à l'assaut. Je n'étais plus Fabienne, l'épouse bafouée. J'étais une divinité de chair et de plastique, prête à dévorer tout ce qui se présentait.

Marc ne bougeait plus, pétrifié par l'image que je renvoyais. Ses yeux étaient fixés sur le plug de verre qui luisait entre mes fesses, captant la lumière crue de la chambre. Je sentais la pression de l'objet, ce froid minéral qui commençait à chauffer au contact de mes entrailles, m'écartant de façon indécente. Chaque fois que je contractais mon sphincter, le verre glissait d'un millimètre, m'arrachant des frissons qui me faisaient trembler les cuisses.

— Qu'est-ce que tu attends, bordel ? grognai-je, la voix éraillée par une excitation que je ne cherchais plus à contenir. À genoux.

Il obéit, les genoux percutant le parquet avec un bruit sourd. Il s'approcha de moi, rampant presque, ses mains tremblantes venant se poser sur mes hanches. Ses doigts s'enfoncèrent dans ma chair, cherchant un point d'ancrage. Je sentis son souffle chaud contre mon dos, puis sa langue vint lécher la base du plug, là où ma peau était tendue à rompre, rougie par l'intrusion. Le contraste entre la fraîcheur de sa salive et la brûlure interne de l'objet me fit cambrer davantage.

— Tu sens ça, Marc ? C'est l'odeur de ta femme, mêlée à celle de Vanessa. C'est l'odeur de tout ce que vous avez voulu me cacher.

Je me redressai brusquement, me tournant vers lui tout en restant sur les genoux. Le gode noir qui pendait à ma taille, fixé par ce harnais de cuir qui me sciait les hanches, oscillait entre nous comme un membre autonome, monstrueux et fier. C'était une verge de silicone de vingt centimètres, épaisse, veinée, une réplique brutale de ce que Marc n'avait jamais osé m'imposer.

— Allonge-toi, ordonnai-je en pointant le sol. Sur le dos. Les jambes écartées.

Il s'exécuta sans un mot, le regard fiévreux, sa propre queue déjà dressée, pulsante, une goutte de liquide séminal perlant à son sommet. Mais je ne m'intéressais pas à sa queue. Pas encore. Je voulais qu'il ressente l'invasion. Je voulais lui infliger cette sensation de plénitude forcée qui m'avait tant de fois fait pleurer de honte et de plaisir mêlés.

Je me mis à califourchon au-dessus de son visage, mes lèvres vulvaires frôlant son nez. Ma chatte était un brasier, inondée de cyprine qui coulait le long de mes cuisses. Je saisis le gode noir à pleine main, le serrant pour sentir la résistance du silicone. Sans aucune douceur, j'étais ma propre glaire sur le gland factice, le lubrifiant avec

mon dégoût et mon envie.

Puis, je descendis vers son entrejambe. Je vis ses yeux s'agrandir quand il comprit.

— Fabienne... murmura-t-il, une lueur d'appréhension luttant avec son excitation.

— Tais-toi. Ouvre-toi pour moi.

Je crachai sur mes doigts et les enfonçai dans son cul, tournant brutalement pour préparer le terrain. Il laissa échapper un gémissement étranglé, ses mains agrippant les draps au-dessus de sa tête. Je n'avais aucune patience. Je plaçai la pointe du gode contre son anus, sentant la résistance de ses muscles. Je basculai tout le poids de mon corps vers l'avant, enfonçant la tige de plastique d'un coup sec.

Le cri de Marc fut étouffé par ma main que je plaquai sur sa bouche. Il se cambra, les yeux révoltés, alors que les premiers centimètres de silicone déchiraient son intimité. Le gode s'enfonçait, impitoyable, imitant la mécanique de la baise la plus sauvage. Je sentais, à travers la base du harnais, la vibration de sa douleur se transformer en une onde de choc qui remontait dans mon propre sexe.

Le plug de verre en moi bougeait à chaque va-et-vient que j'imprimais. C'était une double pénétration par procuration. J'étais l'homme, j'étais la bête, j'étais la femme violée et la dominatrice enragée.

— Regarde-moi ! criai-je en lui retirant ma main de la bouche. Regarde ce que je te fais ! Est-ce que c'est ce que tu faisais à Vanessa ? Est-ce qu'elle te suppliait comme ça ?

Je commençai un mouvement de hanches frénétique. Le claquement du cuir contre sa peau produisait un bruit sec, rythmé, qui emplissait la pièce. Le gode entrait et sortait, lubrifié par le mélange de sa sueur et de ma cyprine qui dégoulinait sur lui. Je voyais

son sphincter se tendre et se détendre autour du plastique noir, une vision obscène qui me propulsait vers des sommets de jouissance insoupçonnés.

Ma main descendit vers ma propre chatte, mes doigts trouvant mon clitoris gonflé, dur comme une pierre. Je le triturais avec une violence inouïe, tandis que le plug de verre frottait ma paroi rectale à chaque coup de rein que je lançais dans le cul de Marc.

— Je veux sentir ton foutre sur moi, Marc ! Mais pas avant que tu sois brisé !

Je ramassai une des pinces à seins qui traînaient sur le lit, un autre trophée de Vanessa, et je les fixai sur ses tétons, serrant la vis jusqu'à ce qu'il hurle de nouveau. La douleur sur son visage était mon carburant. Je n'avais plus de limites. Le vide que son infidélité avait creusé en moi était en train de se remplir de cette noirceur érotique, de ce besoin de salir tout ce qui restait de notre mariage.

Je me penchai en avant, mes seins écrasés contre son torse, mes lèvres frôlant son oreille.

— Tu sens comme il est gros ? Tu sens comme il te défonce ? C'est le poids de tous tes mensonges que j'enfonce en toi, Marc.

Ses mains vinrent se poser sur mes fesses, cherchant à ralentir la cadence, mais je les écartai d'un geste brusque. Je voulais plus. Je voulais l'épuiser, le vider de sa substance jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une loque tremblante sous moi. Le gode s'enfonçait maintenant jusqu'à la garde, la base du harnais frappant son périnée avec une régularité de métronome. L'odeur de la sueur, du plastique et de l'excrétion commençait à saturer l'air, une mixture âcre et primitive qui me montait à la tête comme une drogue dure.

Le plug de verre à l'intérieur de moi semblait vouloir ressortir, poussé par les

contractions de mon orgasme qui montait, immense, dévastateur. Je sentais mes muscles pelviens se crisper, broyant le silicone à l'intérieur de Marc tandis que le verre me dilatait l'anus à l'extrême.

— Encore... murmura Marc, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque. Encule-moi... Fabienne... enculé-moi plus fort...

Sa soumission totale me fit perdre les pédales. Je n'étais plus dans le contrôle, j'étais dans la fureur. Je me redressai, le dos cambré, offrant ma poitrine à la lumière, et j'accélérai encore, mes hanches martelant son corps avec une force inhumaine. Je sentais le foutre monter en lui, je sentais son sexe frapper contre mon ventre, inutile et pathétique, tandis que mon propre plaisir menaçait d'exploser.

Mais je n'allais pas le laisser venir. Pas tout de suite. Le jeu ne faisait que commencer, et j'avais encore tant de choses à tester sur ce corps qui m'avait appartenu et que je reprenais maintenant par la force.

Je sentis mon propre clitoris, gonflé et battant, heurter violemment la base du godemichet en silicone à chaque coup de rein que j'assénais à Marc. La douleur et le plaisir étaient devenus indissociables, une masse informe de feu qui consumait mes entrailles. Le plug en verre dans mon cul me donnait l'impression d'être écartelée, ouverte aux quatre vents, tandis que devant, je m'acharnais sur son sphincter avec une régularité de métronome.

— Tu aimes ça, hein ? grognai-je, ma voix n'étant plus qu'un râle animal. Tu aimes sentir ta petite chatte d'homme se faire défoncer par celle que tu as trahie ?

Je ne lui laissai pas le temps de répondre. Je saisis son sexe d'une main ferme, le serrant à la base pour empêcher l'éjaculation de monter, alors même qu'il se cambrait, les yeux révulsés. Sa bite était d'un rouge violacé, les veines saillantes sous la peau tendue, prête à exploser. Il gémissait, un son pitoyable, haut perché, qui nourrissait

ma rage.

— S'il te plaît... Fabienne... je vais... je vais gicler...

— Pas sans mon ordre, salope, crachai-je.

Je me penchai sur lui, écrasant mes seins contre son torse trempé de sueur. L'odeur de la chambre était devenue écœurante : un mélange d'hormones, de lubrifiant à la fraise, de latex et de cette odeur musquée de la peau chauffée à blanc. Je repris ma cadence, mais cette fois, je fis tourner mes hanches, cherchant à ce que le silicone gratte sa prostate avec une précision chirurgicale. Je sentais chaque pli de sa chair se resserrer autour de la tige artificielle. C'était visqueux, bruyant, chaque va-et-vient produisait un bruit de succion qui me rendait dingue.

Mon propre plaisir était là, au bord du gouffre. Mon vagin était une fournaise, inondé par mes propres sucs qui coulaient le long de mes cuisses, se mélangeant à la sueur de Marc. Le plug de verre me déchirait délicieusement, ouvrant mon anus dans une tension insupportable. Je sentais que si je ne lâchais pas prise, j'allais me briser.

Je lâchai enfin sa bite et plongeai deux doigts dans sa bouche pour étouffer ses cris, tout en enfonçant le godemichet jusqu'à la garde, encore et encore.

— Donne-moi ton foutre, Marc ! Donne-le-moi maintenant !

Le signal fut comme une détonation. Marc hurla contre mes doigts, son corps se raidissant dans une convulsion violente. Son sperme jaillit par saccades puissantes, frappant mon ventre et ma poitrine, une substance chaude et gluante qui semblait me marquer au fer rouge. Au même instant, les muscles de son cul se contractèrent si fort sur le silicone que j'eus l'impression qu'il allait le broyer.

L'onde de choc me foudroya. Mon propre orgasme explosa, sauvage, dévastateur. Ma

vue se brouilla. Je sentis mon utérus se contracter avec une telle force que je crus défaillir. Le verre à l'intérieur de moi semblait vibrer, amplifiant chaque spasme, chaque décharge électrique qui parcourait mes nerfs. Je m'effondrai sur lui, le visage enfoui dans son cou, haletante, alors que nos corps continuaient de tressaillir dans les restes de la tempête.

Le silence qui suivit fut lourd, presque douloureux. Le seul son était celui de nos respirations erratiques. Je sentais le frottement de Marc refroidir sur ma peau, une sensation de souillure qui, étrangement, m'apportait une paix glaciale. J'avais repris ce qui m'appartenait. J'avais transformé son corps en un instrument, un jouet, tout comme il avait autrefois disposé de mon cœur.

Je me redressai lentement, mes muscles hurlant de fatigue. Je me dégageai de lui avec un bruit de succion humide, retirant le harnais avec une lenteur calculée. Le godemichet de silicone était luisant de ses fluides, une relique de sa défaite. Je retirai ensuite le plug de verre de mon propre corps, une sensation de vide soudain m'envahissant, comme si on m'arrachait une partie de moi-même.

Je regardai Marc. Il était là, étalé sur le lit, les yeux vides, le corps couvert de sueur et de sperme. Il n'était plus l'homme arrogant que j'avais connu. Il n'était qu'une carcasse vidée, un territoire conquis.

— Va te laver, dis-je d'un ton monocorde, sans une once d'émotion.

Je me levai, les jambes tremblantes, et me dirigeai vers le miroir de la coiffeuse de Vanessa. Je vis mon reflet : mes cheveux en bataille, mes seins marqués par ses mains, et ces traînées de frottement qui commençaient à sécher sur mon buste. J'avais l'air d'une prédatrice qui venait de dévorer sa proie.

L'appétit était passé, mais le vide, lui, restait. La domination m'avait donné l'illusion de la guérison, mais alors que je ramassais les jouets éparpillés sur le sol, je savais

que ce n'était qu'un sursis. Le sexe n'était qu'un pansement sur une plaie béante, une manière de crier quand les mots ne suffisaient plus.

Je fermai les yeux, savourant une dernière fois l'odeur de la débauche dans la pièce. Le chapitre de ma soumission était clos. Celui de ma tyrannie venait de s'écrire dans le sang, la sueur et le foutre. Et pourtant, dans l'ombre de la chambre, je n'avais jamais été aussi seule.

Chapitre 12

Le Venin de la Jalousie

Le silence de la villa n'était rompu que par le ressac de la Méditerranée contre les rochers, en contrebas de la terrasse. Dans la chambre, l'air était épais, saturé de l'odeur âcre du sexe et du parfum musqué de Vanessa. Je restais là, debout devant le miroir, à contempler le désastre et la gloire de mon propre corps. Mes cuisses étaient encore tremblantes, zébrées de rougeurs là où les mains de Vanessa s'étaient agrippées avec une force de possédée. Une goutte de foutre, mêlée à mon propre suc, glissa lentement le long de mon entrejambe pour venir s'écraser sur le tapis de soie.

Trente-deux ans. Trente-deux ans de pénétration polie, de missionnaire du dimanche soir, de soupirs étouffés sous la couette pour ne pas réveiller les enfants. Et aujourd'hui, je ressemblais à une carcasse après le festin.

C'est alors que l'écran de mon iPhone s'alluma sur la table de nuit. Une vibration sourde, lancinante. Un nom s'afficha : *Marc*.

Mon cœur rata un battement, non pas de nostalgie, mais d'un dégoût si pur qu'il m'irrita la gorge comme de l'acide. Marc. L'homme qui m'avait trompée pendant une décennie avec des secrétaires interchangeable, me laissant moisir dans une banlieue grise pendant qu'il jouait au conquérant de pacotille.

Je m'approchai, nue, les seins encore lourds et les mamelons irrités. Le message s'afficha : *"Fabienne, je n'en peux plus. Cette maison est vide sans toi. Je me suis trompé. Je t'aime encore. Réponds-moi, s'il te plaît."*

Un rire nerveux s'échappa de ma poitrine. Vanessa, qui sortait de la salle de bain,

s'arrêta net. Elle était magnifique dans sa nudité totale, la peau mate luisant sous les appliques de cristal, ses poils pubiens encore humides, noirs et drus. Elle comprit tout de suite. Elle s'approcha de moi par derrière, colla ses petits seins fermes contre mon dos et passa ses bras autour de ma taille. Ses mains, expertes, descendirent immédiatement vers ma chatte encore béante et trempée.

— C'est lui ? murmura-t-elle contre mon oreille, sa langue venant lécher le lobe que je portais encore rouge de ses morsures.

— Il veut revenir, dis-je, la voix rauque. Il dit qu'il m'aime.

— L'audace des médiocres est fascinante, répliqua-t-elle en enfonçant un doigt brusquement dans mon cul.

Je gémis, le dos s'arquant instinctivement. La douleur et le plaisir se mélangèrent dans un cocktail explosif. Marc était là-bas, dans notre salon poussiéreux, probablement avec un verre de scotch à la main, pleurant sur sa solitude. Et moi, j'avais le doigt d'une déesse dans l'anus et le souvenir d'un gode-ceinture encore frais dans les entrailles.

— On va lui répondre, Fabienne, chuchota Vanessa. On ne va pas utiliser les mots. On va lui montrer ce qu'il a perdu. Et ce que tu es devenue.

Elle s'écarta pour saisir son propre téléphone, un modèle dernier cri. Elle le régla en mode vidéo.

— Mets-toi sur le lit. À quatre pattes. Je veux qu'il voie tout. La saleté, l'excès, la femme qu'il n'a jamais su réveiller.

Je ne protestai pas. L'idée de cette vengeance me fit l'effet d'une décharge électrique. Je grimpai sur le lit de satin noir. Mes fesses, larges et mûres, se soulevèrent vers le plafond. Je sentais le froid de l'air sur ma vulve gonflée, mes lèvres mineures encore congestionnées par les assauts précédents. Vanessa s'installa derrière moi, le téléphone d'une main, l'autre venant écarter mes fesses pour offrir un plan serré sur

mon intimité.

— Regarde l'objectif, Fabienne. Pense à ses mains maladroites, à sa petite bite qui ne te faisait rien sentir, à ses éjaculations précoces dans le noir. Et maintenant, sens-moi.

Elle posa le téléphone sur le chevet, calé contre un livre, filmant parfaitement la scène. Elle saisit un flacon de lubrifiant à la silicone et en versa une généreuse quantité sur sa main. Le bruit de la succion, quand elle commença à masser mon clitoris avec frénésie, résonna dans le silence de la chambre.

— Oh oui... murmurai-je, les yeux fixés sur l'objectif de la caméra, imaginant le regard de Marc de l'autre côté de l'écran.

Vanessa ne faisait pas dans la dentelle. Elle écrasait son pouce contre mon bouton de rose, le faisant rouler avec une cruauté délicieuse. De l'autre main, elle commença à s'enfiler deux doigts profondément dans la chatte, faisant ressortir le mélange de foutre et de lubrifiant qui se mit à dégouliner sur les draps.

— Dis-lui, Fabienne. Dis-lui ce que tu sens.

— Je sens... je sens que je suis une pute, Marc, haletai-je, la salive coulant de ma bouche entrouverte. Je sens qu'elle me remplit comme tu ne l'as jamais fait. Regarde comme je suis ouverte. Regarde comme ma chatte appelle le foutre de n'importe qui sauf du tien.

Vanessa se colla contre mes fesses, sa propre vulve frottant contre mon sacrum. Elle commença à se masturber vigoureusement tout en continuant de me maltraiter les lèvres. Je voyais sur l'écran de retour mon propre sexe se contracter, rouge vif, luisant de fluides. J'étais une fontaine. Je sentais l'orgasme monter, une vague de fond qui partait de mes orteils pour exploser dans mon bas-ventre.

— Vas-y, filme bien, criai-je presque, alors que Vanessa enfonçait maintenant son poing à moitié dans mon vagin, étirant ma chair dans un bruit de succion pornographique. Regarde-moi jouir, Marc ! Regarde ta femme se faire défoncer par une autre !

Ma vue se brouilla. Les muscles de ma chatte broyaient les doigts de Vanessa. Je n'étais plus la mère de famille, plus la provinciale effacée. J'étais une bête assoiffée de plaisir et de haine. L'orgasme me percuta avec la violence d'un accident de voiture. Mon corps se convulsa, je projetai des jets de mon propre liquide sur le satin noir, pendant que Vanessa, dans un cri animal, venait s'effondrer contre mon dos, tremblante elle aussi.

Le silence revint, plus lourd encore. Haletante, la peau rougie, je me tournai vers le téléphone. Vanessa arrêta l'enregistrement. La vidéo durait trois minutes. Trois minutes de luxure pure, de fluides et de cris.

— Envoie, dis-je simplement, la voix glaciale.

Mon doigt survola l'icône de partage. L'adrénaline me brûlait les veines. C'était le point de non-retour. La vengeance était un venin, et je venais d'en boire la coupe jusqu'à la lie. J'appuyai sur "Envoyer". Le petit bruit de notification m'indiqua que le message était parti.

— Maintenant, dit Vanessa en se redressant, les yeux brillants d'une lueur maléfique, attendons qu'il le voie.

Le silence de la chambre était devenu oppressant, une chape de plomb saturée de l'odeur âcre de notre sueur et de l'arôme musqué de nos sexes mêlés. Je fixais l'écran de mon téléphone, posé sur le drap froissé, juste entre mes cuisses encore tremblantes. Vanessa, elle, s'était redressée contre la tête de lit, une cigarette éteinte au coin des lèvres, m'observant avec cette espèce de curiosité prédatrice qui me faisait

frissonner.

Le petit "Vu" apparut sous la vidéo.

Mon cœur rata un battement. Un spasme électrique traversa mon bas-ventre, une contraction involontaire de ma chatte qui expulsait encore quelques gouttes de la mouille de Vanessa.

— Il regarde, murmurai-je. Ma voix n'était qu'un souffle éraillé.

— Bien sûr qu'il regarde, ricana Vanessa en se penchant vers moi. Il doit être en train de décomposer chaque image. Il voit ta bouche grande ouverte, tes yeux révoltés... Il voit comment je te laboure, Fabienne. Il voit ce que lui n'a jamais su te donner en dix ans de mariage médiocre.

Elle passa une main possessive sur ma hanche, ses doigts s'enfonçant dans ma chair encore rougie par ses étreintes précédentes. Elle descendit lentement, ses ongles griffant doucement mon pubis trempé. L'humiliation et le triomphe se battaient dans mon esprit, créant un cocktail toxique qui me rendait folle de désir.

Soudain, l'icône de saisie apparut. Trois petits points qui dansaient. Il essayait d'écrire. Puis ils disparurent. Puis ils revinrent.

— Il galère, le pauvre type, lâcha Vanessa avec un mépris souverain. Imagine-le, Fabienne. Imagine ses mains qui tremblent sur son clavier. Imagine sa bite qui se réveille malgré lui, ou son dégoût qui se mélange à son excitation. C'est ça que tu voulais, non ? Le détruire en restant la plus belle chose qu'il ait jamais perdue.

Elle glissa deux doigts entre mes lèvres, écartant les replis gonflés de ma chatte. J'étais tellement lubrifiée que le bruit de succion qui s'en échappa me fit monter le rouge aux joues. Elle ne cherchait pas la douceur. Elle enfonça ses doigts d'un coup

sec, me faisant cambrer le dos dans un cri étouffé.

— Tu sens ça ? demanda-t-elle, son souffle brûlant contre mon oreille. Tu sens comme tu es ouverte ? Comme tu es offerte ? Il te regarde subir mon plaisir, il te regarde devenir ma chose.

Le téléphone vibra. Un message. Court. Brutal.

« Espèce de sale pute. »

Je laissai échapper un rire nerveux, presque hystérique. Les larmes me montèrent aux yeux, mais ce n'était pas de la tristesse. C'était la libération. La provinciale effacée venait de mourir sous les insultes de l'homme qui l'avait emmurée vive pendant une décennie.

— "Sale pute", répétais-je en fixant l'écran. C'est tout ce qu'il a trouvé.

Vanessa se colla contre mon dos, ses seins écrasés contre mes omoplates. Elle attrapa le téléphone et activa la caméra frontale, nous cadrant toutes les deux.

— On ne va pas s'arrêter là, Fabienne. On va lui montrer ce qu'une "sale pute" fait quand elle a vraiment faim.

Elle me força à me mettre à quatre pattes, face à l'objectif que je tenais d'une main tremblante. Elle se plaça derrière moi, ses mains empoignant mes fesses pour les écarter violemment. L'air frais de la chambre frappa mon intimité exposée, béante, luisante de nos fluides. C'était cru. C'était obscène. C'était exactement ce dont j'avais besoin.

— Regarde la caméra, ordonna Vanessa. Regarde Marc dans les yeux à travers l'objectif.

Elle descendit sa tête et, sans prévenir, colla sa langue contre mon trou de balle, puis remonta d'un trait lécher mon clitoris gorgé de sang. Je poussai un glapissement animal, mon corps secoué par une décharge de pure électricité.

— Dis-lui, Fabienne. Dis-lui ce que tu ressens.

— Je... j'aime ça... Marc, regarde... regarde comme elle me prend...

Vanessa enfonça trois doigts dans ma chatte, un va-et-vient violent, rythmé par le bruit de la chair qui s'entrechoque et le clapotis écœurant de ma propre mouille qui giclait sur ses articulations. Je voyais mon propre visage sur l'écran, déformé par la luxure, ma langue léchant mes lèvres sèches, mes yeux perdus.

— Je suis sa chienne, Marc ! criai-je, perdant toute dignité. Tu entends ? Je ne suis plus à toi ! Je suis à elle, et elle me vide, elle me dévaste !

Vanessa ne s'arrêtait pas. Elle accélérait, ses doigts fouillant mes entrailles avec une force brute, cherchant le point de rupture. Je sentais mon urètre brûler, mon orgasme monter comme une lame de fond, plus puissant encore que le précédent parce qu'il était nourri par la haine et l'exhibitionnisme.

— Regarde-moi jouir, Marc ! Regarde-moi dégueuler mon plaisir !

Vanessa attrapa mes cheveux et tira ma tête en arrière, m'obligeant à offrir ma gorge tandis que ses doigts continuaient leur carnage entre mes jambes. Je voyais la notification d'un appel entrant. Il appelait. Il craquait.

Vanessa sourit, un sourire de démon, et appuya sur "Refuser" avant de reprendre l'enregistrement.

— Pas encore, murmura-t-elle. Je veux qu'il voie le moment exact où tu vas inonder

ce lit.

Elle retira ses doigts pour les remplacer par sa bouche, aspirant mon clitoris avec une telle intensité que je crus qu'elle allait l'arracher. Mes jambes lâchèrent, mes bras fléchirent. Je m'écrasai sur les draps, le téléphone toujours braqué sur mon entrejambe que Vanessa dévorait avec une faim insatiable.

Je sentis la première convulsion. C'était profond, viscéral. Mon corps se tendit comme un arc. Le liquide commença à jaillir, un flot continu, chaud, qui aspergeait le visage de Vanessa et le satin noir. Je hurlais son nom, le nom de mon ex-mari, comme une insulte, comme un exorcisme, alors que mon orgasme me déchirait de l'intérieur, me laissant vide, brisée, mais enfin vivante.

Vanessa se redressa, le visage luisant de mon foutre féminin, un éclat de triomphe sauvage dans le regard. Elle prit le téléphone de mes mains inertes.

— On n'a pas fini de s'amuser, Fabienne. Il est en train d'écrire à nouveau... On va passer à l'étape suivante.

Elle se leva et se dirigea vers le tiroir de la table de chevet, en sortant un objet en silicone noir, long et nervuré, qui luisait sous la lumière crue de la lampe.

— On va lui montrer comment on remplace une bite d'homme, dit-elle d'une voix qui ne souffrait aucune discussion.

Je tremblais encore, les cuisses secouées par les derniers spasmes de mon orgasme. Ma chatte, grande ouverte et ruisselante, battait au rythme de mon cœur affolé. Marc continuait d'écrire, ses messages s'affichant en petites bulles hystériques sur l'écran que Vanessa tenait juste au-dessus de mon visage : *« Tu es une pute », « Je vais te détruire », « Reviens-moi ».*

Le contraste entre sa détresse pitoyable et la puissance de Vanessa me donnait le vertige. Elle revint vers le lit, tenant ce monstre de silicone noir d'une main, et un flacon de lubrifiant de l'autre. L'objet était effrayant : vingt-cinq centimètres de cambrure agressive, des veines saillantes sculptées dans la matière, un gland large et fier qui semblait nous défier toutes les deux.

— Regarde-le bien, Fabienne, murmura-t-elle, sa voix vibrant d'une cruauté excitante. Et toi aussi, Marc, regarde bien ce qui va remplacer ta petite bite de lâche.

Elle versa une tonne de gel transparent sur le gode, puis sur mes lèvres encore gonflées par ses morsures. Le froid du lubrifiant me fit sursauter. Elle écrasa le téléphone contre le drap pour que l'objectif ne rate rien de l'entrée. Elle écarta mes fesses avec une brutalité qui m'arracha un gémissement. Mes trous étaient exposés, offerts, baignant dans le mélange de mon propre foutre et du liquide chimique.

— Dis-lui, ordonna Vanessa en plaquant la tête du gode contre mon méat. Dis-lui que tu as hâte d'être défoncée par ça.

— Je... je veux que tu me déchires, haletai-je, les yeux fixés sur l'écran où je voyais Marc « en train d'écrire ». Je veux que tu effaces son souvenir.

Vanessa n'attendit pas. Elle poussa. D'un coup sec.

La douleur fut une décharge électrique qui me traversa la colonne vertébrale. Ce n'était pas comme un homme. C'était dur, froid, inflexible. Le silicone s'enfonça en moi, écartant mes parois vaginales avec une violence mécanique. Je sentis ma peau s'étirer jusqu'au point de rupture, mes muscles se tordre pour tenter d'accueillir ce diamètre impossible.

— Ahhh ! Dieu... Vanessa !

— Regarde, Marc ! cria-t-elle à l'attention du téléphone. Regarde comment elle s'ouvre ! Elle est à moi maintenant. Ta femme n'est qu'un trou que je remplis à ma guise.

Elle commença ses va-et-vient. Lentement d'abord, pour me laisser savourer la sensation de cet intrus qui raclait mon col de l'utérus à chaque coup de buttoir. Le bruit était atroce, excitant : un claquement de chair contre le silicone, un succion grasse à chaque fois qu'elle ressortait le membre luisant de ma mouille.

Je voyais sur l'écran les réactions de mon ex-mari. Il était en train de craquer. Les messages devenaient incohérents. Il voyait l'épaisseur du jouet entrer en moi, il voyait mes lèvres se retourner, il voyait la profondeur de la pénétration que son propre sexe n'avait jamais pu atteindre.

Vanessa accéléra. Elle ne tenait plus le gode avec douceur, elle le maniait comme une arme. Elle me pilonnait avec une rage libératrice. Chaque coup me soulevait du matelas. Mes fesses claquaient contre ses cuisses avec un bruit sourd. J'étais une proie, un instrument, et j'adorais ça. Je sentais mes parois s'irriter, s'enflammer. La douleur se transformait en une chaleur insoutenable, une brûlure qui remontait jusque dans mes seins.

— Oh oui... défonce-moi... plus fort ! hurlais-je, les doigts crispés dans les draps de satin noir. Tue-le ! Tue Marc en moi !

Elle m'obéit. Elle enfonça le gode jusqu'à la garde, le pressant contre mon os pubien avec une force telle que je crus qu'elle allait me traverser. Mes fluides giclaient à chaque mouvement, aspergeant le jouet noir, mes cuisses, le lit. C'était un carnage de cyprine et de gel. Je n'étais plus qu'une plaie ouverte, un brasier de plaisir pur et de haine recrachée.

Soudain, Vanessa saisit mon clitoris entre son pouce et son index, le triturant avec une

sauvagerie calculée alors qu'elle continuait de me marteler de l'autre main. Le double assaut fut de trop. Mon cerveau court-circuita.

— Je viens ! Marc, regarde-moi crever de plaisir sans toi ! SALOPARD !

Le cri qui s'échappa de ma gorge n'avait plus rien d'humain. C'était un hurlement de bête. Mes muscles vaginaux se resserrèrent sur le silicone dans une étreinte de fer, tentant d'étouffer l'objet. Un nouveau jet de foudre féminine jaillit, une inondation qui coula le long du gode et vint s'écraser sur le visage de Vanessa qui s'était penchée pour embrasser mes seins.

Je fus secouée de convulsions si violentes que ma vision se troubla. Des taches noires dansèrent devant mes yeux. Le plaisir était si intense qu'il confinait à la torture. Je sentais chaque nervure du gode gravée dans ma chair, chaque mouvement qui me déchiquetait et me reconstruisait.

Puis, le silence. Un silence lourd, seulement troublé par mon souffle court et le bruit des fluides qui gouttaient sur le sol.

Vanessa retira l'objet d'un coup brusque. Un son de ventouse dégoûtant résonna dans la chambre. Je restai là, les jambes écartées, ma chatte béante, incapable de se refermer, laissant couler un mélange de foudre, de lubrifiant et de quelques gouttes de sang liées à l'intensité de l'acte.

Elle reprit le téléphone. Marc n'écrivait plus. Il avait dû lâcher l'affaire, ou s'effondrer. Elle appuya sur le bouton pour arrêter l'enregistrement.

— Voilà, dit-elle en jetant l'appareil sur le lit. Le venin est expulsé.

Elle s'allongea sur moi, son corps chaud et moite pressé contre le mien. Elle ne m'embrassa pas avec tendresse. Elle lécha mes larmes salées et le reste de ma sueur.

— Tu es libre, Fabienne. Mais n'oublie jamais le prix de cette liberté. Ton corps ne lui appartient plus. Il appartient au chaos qu'on vient de créer.

Je fermai les yeux, brisée, vidée, mais le cœur étrangement léger. Le chapitre de mon mariage venait de se refermer dans une mare de fluides et de silicone. J'étais peut-être une pute, comme il l'avait écrit, mais j'étais une pute qui n'avait plus jamais besoin de lui pour jouir.

Vanessa éteignit la lumière. Dans l'obscurité, je sentais encore le picotement de ma chair meurtrie. Le triomphe avait le goût du fer et du sexe. C'était le plus beau jour de ma vie.

Chapitre 13

L'Apothéose des Sens

Le miroir de la salle de bain de la villa ne me renvoyait plus l'image de la ménagère effacée de province. À quarante-huit ans, ma peau, autrefois étouffée par les convenances et les cotonnades informes, semblait avoir repris vie. Mes tétons pointaient, durs et sombres, sous la soie noire d'une nuisette si fine qu'elle n'était qu'une suggestion de pudeur. Je n'avais rien en dessous. Ma chatte, encore un peu endolorie par les assauts de la veille, était déjà gorgée, humide d'une attente que je ne cherchais plus à freiner.

Vanessa apparut derrière moi dans le reflet. Elle était nue, ses seins parfaits et fiers défiant la gravité, son sexe épilé de près luisant d'une huile parfumée. Elle posa ses mains sur mes hanches, ses doigts longs et experts pressant la chair que Marc avait fini par ne plus regarder.

— Regarde-toi, Fabienne, murmura-t-elle à mon oreille, son souffle chaud me faisant frissonner jusqu'à l'aîne. Tu es une prédatrice. Ce soir, il n'y a plus de morale, plus de mari, plus de passé. Il n'y a que des trous à remplir et des bouches à nourrir.

Elle glissa une main entre mes cuisses, écartant sans effort mes lèvres déjà trempées. Elle enfonça deux doigts d'un coup sec. Je gémis, la tête basculant en arrière contre son épaule. Le jus coulait déjà, épais, signe de ma déchéance consentie.

— Tu es prête, conclut-elle en retirant ses doigts pour les porter à ses lèvres, goûtant mon excitation avec une satisfaction évidente.

Nous descendîmes l'escalier de marbre. En bas, le grand salon de la villa avait été

transformé en un sanctuaire de luxure. La lumière était rouge, tamisée, presque poisseuse. Une musique sourde, aux basses vibrantes, faisait trembler les vitres et mon propre clitoris au rythme des percussions. L'air était saturé de parfums coûteux, de l'odeur âcre du tabac de luxe et, surtout, de l'effluve incomparable du sexe brut, cette odeur de foutre et de sueur qui monte à la gorge et tourne la tête.

Ils étaient là. Une quinzaine de personnes. Des hommes aux corps sculptés, des femmes aux courbes insolentes, tous déjà partiellement ou totalement dévêtus. Il n'y avait pas de présentations. Ici, l'identité sociale s'effaçait derrière la fonction anatomique.

À peine avais-je atteint la dernière marche qu'un homme massif, la cinquantaine athlétique, s'approcha de moi. Ses yeux sombres dévorèrent ma silhouette. Sans un mot, il saisit le haut de ma nuisette et l'écarta, dévoilant mes seins. L'air frais sur mes mamelons dressés me fit tressaillir, mais je ne reculai pas. Je voulais être prise, manipulée, utilisée.

— Elle est magnifique, grogna-t-il d'une voix rauque.

Il ne perdit pas de temps. Sa main, large et calleuse, s'empara de ma gorge, m'obligeant à lever le menton, tandis que son autre main s'engouffrait sous la soie de ma robe pour pétrir mon cul avec une violence qui me fit lâcher un cri de surprise. Il me colla contre lui. À travers son pantalon de lin, je sentis son érection, une barre de fer massive qui pressait mon bas-ventre.

Vanessa, à mes côtés, riait doucement. Elle s'était déjà agenouillée devant un autre homme, un jeune Apollon au membre déjà raide qui lui frappait le visage. Elle s'en saisit avec gourmandise, l'enfournant dans sa bouche avec un bruit de succion qui me fit vibrer les entrailles.

L'homme qui me tenait, que j'appellerai le Colosse, me fit pivoter sans ménagement

pour m'adosser au pilier de marbre froid. La sensation de la pierre glacée dans mon dos contrastait avec la chaleur brûlante de ses mains. Il releva complètement ma nuisette jusqu'à ma taille, me laissant totalement exposée aux regards des autres invités qui commençaient à former un cercle autour de nous.

— Écarte-les, ordonna-t-il.

J'obéis. J'écartai mes jambes autant que le pilier le permettait. Ma chatte, exposée à la lumière rouge, brillait de mes fluides. J'étais une fontaine de luxure. Il s'agenouilla devant moi, ses mains saisissant mes cuisses pour les ouvrir davantage, presque jusqu'à la déchirure.

Il ne m'embrassa pas. Il plongea directement sa face entre mes jambes, sa langue large et rapeuse venant s'écraser contre mon clitoris avec une force de bête. Je poussai un cri rauque, mes doigts s'accrochant à ses cheveux courts. Le contraste entre sa barbe naissante qui me griffait l'intérieur des cuisses et la moiteur de sa langue créait un court-circuit dans mon cerveau. Trente-deux ans d'ennui conjugal s'évaporaient à chaque coup de butoir de sa langue.

Pendant qu'il me dévorait, un deuxième homme s'approcha derrière lui. Plus jeune, la peau mate, il sortit son sexe de son pantalon. Il était énorme, une bête de chair sombre et veinée qui pulsait d'impatience. Sans demander la permission, il saisit ma main et la guida vers son membre. Le contact était électrisant. Le gland était déjà perlé d'un liquide séminal visqueux et chaud.

— Touche-moi, salope, murmura-t-il. Sens comme je suis dur pour toi.

Je l'entourai de mes doigts, sentant la chaleur irradier de sa peau. J'étais entourée, possédée par les sens, par les bruits de peau qui claquent et de gémissements qui commençaient à monter des quatre coins de la pièce. Vanessa, à quelques mètres de là, était maintenant allongée sur une table basse, les jambes en l'air, recevant les

assauts d'un homme tandis qu'une femme lui léchait les seins.

Le Colosse se redressa brusquement, le visage maculé de mon propre jus. Ses yeux brillaient d'une lueur sauvage. Il défit sa ceinture avec une hâte brutale. Son sexe jaillit, massif, violacé, pointant directement vers mon visage.

— Prends-le, dit-il simplement.

Je ne réfléchis pas. L'ancienne Fabienne aurait eu un haut-le-cœur. La nouvelle, celle que Vanessa avait sculptée dans le soufre, ouvrit la bouche avec une faim de louve. Je voulais le goût de l'étranger, le goût du péché, le goût du foutre de cet homme dont je ne connaissais même pas le prénom.

Je l'enfournai, manquant de m'étouffer alors qu'il poussait ses hanches vers l'avant pour m'enfoncer le gland au fond de la gorge. Les larmes me montèrent aux yeux, mais c'était des larmes de triomphe. Je sentais la vie, la vraie, brutale et sans fard, couler dans mes veines alors que mes mains continuaient de branler le deuxième homme qui, incapable de tenir plus longtemps, commença à se frotter contre ma hanche, son érection brûlante me marquant la peau.

Le chaos ne faisait que commencer. Et j'en étais le centre dévasté.

Le goût du sel et de l'homme m'envahit les papilles alors que le colosse continuait de me pilonner le fond de la gorge avec une régularité de métronome. Chaque coup de bouterolle me faisait basculer la tête en arrière, ses mains puissantes griffant mon cuir chevelu pour diriger ma bouche selon son bon plaisir. Je n'étais plus Fabienne, l'épouse délaissée, la femme de convenances ; j'étais une outre de chair, un réceptacle avide de chaque centimètre de cette bite monstrueuse qui menaçait de me déchirer le gosier.

— Regarde-moi, sale petite chienne, grogna-t-il d'une voix rauque. Regarde ce que tu

prends.

J'écarquillai les yeux, embués de larmes réflexes. Je vis ses veines saillir sur sa verge sombre, le gland violacé qui disparaissait et réapparaissait entre mes lèvres tendues à craquer. La salive coulait le long de mon menton, se mélangeant à la sueur qui perlait sur son ventre poilu. C'était sale. C'était humiliant. Et c'était la seule chose qui me faisait me sentir vivante.

À côté de moi, le second homme avait perdu toute patience. Il s'était agenouillé, sa main droite empoignant mon épaule pour me faire pivoter de force. Je lâchai le sexe du premier dans un bruit de succion humide, le laissant glavioteux et fumant à quelques centimètres de mon nez.

— À mon tour, souffla le second. Derrière. Mets-toi à quatre pattes, Fabienne. Vanessa m'a dit que tu aimais quand ça cognait dur.

Je n'eus pas le temps d'obtempérer qu'il me poussait déjà, m'étalant de tout mon long sur le tapis épais de la villa. Mes genoux s'enfoncèrent dans la laine, mes paumes cherchant un appui tandis que je levais mon cul vers le ciel, une offrande impudique à la luxure qui saturait l'air. Je sentis son souffle chaud sur ma nuque, puis le contact brûlant de sa bite contre ma fente déjà trempée.

Il ne prit pas de gants. Sans lubrifiant, sans préliminaires, il enfonça son gland d'un coup sec entre mes lèvres charnues. Je poussai un cri qui se perdit dans le brouhaha de l'orgie environnante. Il était massif, rugueux. Je sentis ma chatte se déchirer légèrement, une douleur exquise qui se mua instantanément en un plaisir foudroyant. Il entra tout entier, ses couilles venant claquer contre mon périnée avec un bruit sourd, charnel.

— Oh Dieu... murmurai-je, le visage écrasé contre le tapis.

— Dieu n'est pas ici, Fabienne, ricana le colosse qui se tenait toujours devant moi.

Il s'approcha de mon visage alors que l'autre commençait à me labourer les entrailles par l'arrière. Je vis sa bite, toujours tendue, se balancer devant mes yeux. Sans qu'il ait besoin de me le demander, je tendis la langue pour la lécher de la base au sommet, récupérant chaque goutte de son excitation.

Le rythme s'accéléra derrière moi. L'homme qui me baisait avait les mains rivées sur mes hanches, me tirant vers lui à chaque poussée, cherchant à atteindre mon col de l'utérus. Chaque choc m'envoyait une décharge électrique dans toute la colonne vertébrale. Je sentais les parois de mon sexe s'écarter, se gorger de sang, se lubrifier de mon propre désir et du foudre des autres qui commençait à imbiber le tapis.

— Prends-nous, Fabienne ! Prends tout ! cria Vanessa quelque part derrière nous, sa voix perçant le chaos.

Soudain, une troisième ombre se projeta sur moi. Un homme dont je n'avais pas encore remarqué la présence s'approcha. Il tenait son sexe, une trique nerveuse et fine, qu'il commença à frotter contre mon oreille, puis contre ma joue.

— On ne va pas laisser cette jolie bouche inoccupée, n'est-ce pas ?

Il s'accroupit et, sans crier gare, me fourra sa bite dans la bouche alors que j'étais déjà occupée à la base par le premier. J'avais les mâchoires grandes ouvertes, au bord de la luxation. J'étais prise en tenaille, deux bites dans la bouche, une autre me défonçant le cul avec une violence croissante. Le goût de la peau, du pré-cum, l'odeur de la sueur mâle et de la chatte en rut... tout se mélangeait dans un tourbillon sensoriel insoutenable.

Je ne voyais plus rien, sinon des éclairs de lumière. Je n'entendais plus que le bruit des corps qui s'entrechoquent, les râles de plaisir et les insultes qu'ils me crachaient

au visage. Je n'étais plus qu'un trou, une fente, un orifice. Je sentais le foutre bouillonner dans mon ventre, même s'ils n'avaient pas encore lâché.

L'homme derrière moi accéléra encore, ses coups devenant de véritables impacts qui me soulevaient du sol. Ma chatte me brûlait, elle était en feu, dilatée par ce membre qui ne laissait aucun répit. Devant, les deux autres s'escrimaient dans ma bouche, se disputant l'espace, leurs glands se frottant l'un contre l'autre contre ma langue.

— Je vais venir... grogna celui qui me baisait. Je vais t'inonder, sale pute...

Je sentis son érection gonfler encore, devenir plus dure, plus impitoyable. À ce moment précis, une main se glissa entre mes cuisses, venant triturer mon clitoris avec une rudesse qui me fit cambrer le dos. Le plaisir était si intense qu'il en devenait douloureux, une agonie de jouissance qui me fit perdre tout contact avec la réalité.

Mon propre orgasme montait, une vague de fond, noire et dévastatrice. Je sentais mes muscles vaginaux se contracter frénétiquement autour de la bite qui m'enfilait, aspirant le membre comme si je voulais l'arracher de son corps.

— Regarde-moi ! ordonna le colosse en me saisissant le menton pour me forcer à lâcher les deux bites qu'il avait dans la bouche. Regarde ce qui arrive !

Il commença à se branler furieusement au-dessus de mon visage, son gland à quelques millimètres de mes yeux, alors que derrière, l'assaut final commençait. Je n'étais qu'un cri silencieux, une plaie ouverte au milieu de la pièce, attendant l'apocalypse de foutre qui allait s'abattre sur moi.

Et ce n'était que le début de mon naufrage. Chaque pore de ma peau réclamait plus de saleté, plus de honte, plus de cette vérité brute que seule la luxure totale pouvait m'offrir. Je voulais être noyée, je voulais disparaître sous leurs jets, je voulais que mon corps ne soit plus qu'un champ de bataille de fluides humains.

— Allez... j'ai réussi à articuler entre deux spasmes. Donnez-moi tout... donnez-moi votre foutre... Allez !

Le barrage était sur le point de rompre. L'air était si chargé d'électricité et de sperme qu'il en devenait irrespirable. Je fermai les yeux, prête à recevoir la foudre.

Je sentis la première goutte, brûlante, percuter ma paupière gauche avant de glisser sur ma joue comme une larme de vice. C'était le signal. Le barrage venait de céder. Celui qui me tenait par les cheveux resserra sa poigne, m'obligeant à offrir mon visage tout entier à son jet. Sa bite, d'un rouge violacé, convulsait à quelques centimètres de mon nez, et soudain, une giclée épaisse, lourde de semaines de frustration, m'éclaboussa le front et le sourcil.

— Regarde-moi, petite salope, grogna-t-il, la voix brisée par l'orgasme. Regarde ce que tu es !

Je ne pouvais pas répondre. Derrière, l'homme qui me labourait l'arrière-train depuis de longues minutes accéléra la cadence. Ses couilles frappaient violemment contre mes fesses avec un bruit de viande mouillée, un claquement sourd qui résonnait dans tout mon bassin. Chaque coup de butoir me propulsait vers l'avant, me faisant presque mordre le sexe de celui qui me dominait de face. Je sentais mon sphincter se déchirer légèrement, une douleur exquise qui se mariait à la chaleur du foutre qui commençait à me recouvrir la peau.

Puis, ce fut l'explosion. L'homme derrière moi poussa un cri animal, un râle qui semblait sortir du plus profond de ses entrailles. Il s'enfonça une dernière fois, jusqu'à la garde, sa bite frappant mon col de l'utérus avec une force telle que je crus m'évanouir. Je sentis le jet brûlant inonder mes entrailles, une sensation de plénitude écoeurante et divine à la fois. Mon vagin, gorgé de son sperme, semblait déborder, une écume visqueuse commençant déjà à couler le long de mes cuisses.

Mais ils n'avaient pas fini. Ils étaient quatre, cinq peut-être, je ne savais plus. La villa n'était plus qu'un antre de bestialité. Un autre homme s'approcha, sa bite déjà entre ses doigts, et commença à décharger sa semence sur mes seins. Le liquide blanc et collant s'étalait sur ma peau, se mélangeant à ma sueur. Un autre visa ma bouche. J'ouvris grand, la langue sortie, prête à tout absorber. Le premier jet m'atteignit le fond de la gorge, me faisant étouffer un instant, avant que je ne me mette à déglutir frénétiquement. C'était salé, amer, c'était le goût de ma propre déchéance.

— Oui... murmurai-je, la bouche pleine de leur foutre. Encore... noyez-moi...

J'étais à genoux, les mains liées derrière le dos, le visage maculé de blanc. Mes yeux me brûlaient, irrités par le sperme qui s'y était glissé, mais je refusais de les fermer. Je voulais tout voir. Je voulais voir cette couche de saleté qui me recouvrait désormais entièrement. Mon corps n'était plus qu'un réceptacle, une décharge pour leurs pulsions les plus sombres.

L'homme qui me tenait toujours le menton finit par lâcher une dernière salve, une giclée finale qui m'aveugla totalement. Je sentis le liquide chaud couler dans mes oreilles, sur mon cou, s'insinuer dans les moindres plis de mon corps. J'étais une statue de chair et de semence.

Le silence retomba brusquement, seulement troublé par les respirations lourdes et saccadées de ces hommes qui reprenaient leurs esprits. Je restai là, prostrée sur le tapis de luxe, sentant le froid de la pièce s'attaquer à ma peau mouillée. Le foutre commençait à sécher, me collant les cils, me tendant la peau comme un masque de honte.

L'un d'eux, sans doute le propriétaire des lieux, s'approcha de moi. Il ne me regardait même plus comme une femme, mais comme un objet usé. Il essuya sa bite encore dégoulinante sur mon épaule, un geste d'un mépris absolu qui me fit monter les

larmes aux yeux. C'était ça, l'apothéose. Ce n'était pas le plaisir, c'était cette solitude immense au milieu de la foule, ce sentiment d'être devenue absolument rien.

— C'est fini, Fabienne, dit-il d'une voix monocorde. Casse-toi maintenant.

Je tentai de me redresser, mais mes muscles étaient de la gélatine. En bougeant, je sentis le trop-plein de foutre s'échapper de ma chatte et de mon cul, glissant bruyamment sur le sol. Je n'avais même plus la force de m'essuyer. Je rampai vers mes vêtements éparpillés, laissant derrière moi une traînée de fluides humains, comme un animal blessé.

En enfilant ma robe de soie, je sentis le tissu s'imprégner immédiatement de l'odeur de la partouse. L'odeur du sexe, de la sueur rance et de la semence. C'était ma nouvelle peau. Ma vérité. Je sortis de la pièce sans un regard en arrière, les jambes tremblantes, chaque pas me rappelant l'invasion brutale que je venais de subir.

Dehors, l'air frais de la nuit me fouetta le visage. Je m'adossai contre un mur de pierre, laissant glisser mon corps jusqu'au sol. Je ramenai mes genoux contre ma poitrine et j'éclatai enfin en sanglots. Des larmes de rage, de dégoût, mais aussi une étrange forme de soulagement. J'étais allée au bout. Il n'y avait plus rien à briser, plus rien à souiller.

J'étais vide, mais pour la première fois de ma vie, j'étais enfin honnête avec ma propre noirceur. Sous la lune froide, je restai de longues minutes à me bercer, seule avec l'odeur de tous ces hommes qui me collait à la peau, sachant pertinemment que dès demain, je ne serais plus jamais la même femme. L'orgie était terminée, mais le naufrage, lui, ne faisait que commencer.

Chapitre 14

Le Poids du Secret

Je restai là, prostrée contre le crépi rugueux de la villa, les fesses nues sur la pierre froide. L'air de la nuit n'arrivait pas à dissiper l'odeur. C'était une fragrance lourde, écœurante, un mélange de sueur rance, de salive et de foutre. Le foutre de six, peut-être sept hommes. Je ne savais plus. Je sentais la substance visqueuse sécher sur l'intérieur de mes cuisses, formant une pellicule rigide qui me tirait la peau à chaque petit mouvement de jambes. Ma chatte me brûlait, une inflammation sourde et pulsatile, vestige des assauts répétés, des va-et-vient brutaux qui avaient malmené mes tissus pendant des heures.

J'avais quarante-huit ans, et j'étais couverte de la semence d'inconnus. Trente-deux ans de fidélité à un homme qui me trompait dans mon dos venaient de se dissoudre dans cette mare de fluides corporels.

Une ombre s'étira sur le sol, coupant la lumière de la lune. Je n'eus pas besoin de lever les yeux pour savoir que c'était elle. L'odeur de son parfum coûteux, un ambre sombre et épicé, vint percuter le relent de porcherie qui émanait de moi.

— Regarde-toi, Fabienne, murmura Vanessa d'une voix basse, presque dévote. Tu es magnifique.

Elle s'accroupit devant moi. Elle était toujours impeccable dans sa robe de soie noire, à peine froissée, alors que je n'étais plus qu'un déchet humain, une carcasse offerte et retournée. Elle tendit une main et, du bout des doigts, elle suivit la trace d'une traînée blanchâtre qui barrait ma hanche. Elle ramena son doigt à sa bouche et le lécha avec une lenteur provocante, ses yeux ancrés dans les miens.

— C'est le goût de ta liberté, dit-elle en souriant. Un peu amer, n'est-ce pas ?

Elle m'aïda à me relever. Mes jambes flanchèrent. À l'intérieur de moi, je sentis un glissement. Un reste de sperme s'écoula de mon vagin, une coulée chaude et épaisse qui dévala le long de ma jambe pour s'écraser sur le dallage. Je me sentis basculer dans la nausée, mais Vanessa me rattrapa fermement, me collant contre elle. Le contraste entre la douceur de sa soie et ma peau poisseuse était insupportable.

— Viens. On va te laver.

Elle me guida vers la suite parentale, une pièce immense où le luxe semblait insulter la débauche que je venais de vivre. Elle m'emmena directement dans la salle de bain en marbre noir. La chaleur y était moite. Elle ouvrit les robinets de la baignoire monumentale, laissant l'eau fumer. Sans un mot, elle commença à me dévêtir de ce qui restait de mes vêtements déchirés, comme on épluche un fruit gâté.

Je me vis dans le grand miroir. Mon corps, que j'avais cru flétri par les années, était marqué de rougeurs, d'ecchymoses en forme de doigts sur mes seins et mes hanches. Ma chatte était gonflée, les lèvres pourpres, béantes, encore luisantes de l'humidité des autres. Mon anus me lançait, une douleur aiguë qui me rappelait l'intrusion de ce type, le grand brun qui ne m'avait pas demandé mon avis avant de me retourner pour m'enculer à sec, me faisant hurler de surprise autant que de plaisir honteux.

Vanessa s'approcha par derrière, ses mains se posant sur mes épaules. Elle fixa mon reflet.

— Tu as peur de ce que tu vois ? demanda-t-elle en faisant descendre ses mains vers ma poitrine, écrasant mes tétons encore dressés entre ses pouces.

— J'ai peur de ne plus jamais pouvoir m'en passer, confessai-je dans un souffle, ma voix brisée par les cris de la soirée.

Elle rit doucement, un son de gorge, et me fit entrer dans l'eau brûlante. Le choc thermique me fit gémir. L'eau se troubla instantanément, prenant une teinte laiteuse alors que le sperme et la sueur se détachaient de ma peau. Vanessa prit une éponge naturelle et commença à frotter. Elle n'était pas douce. Elle récurait mon corps avec une précision chirurgicale, s'attardant sur les zones les plus souillées.

Elle écarta mes jambes avec autorité. Je me laissai faire, les bras ballants sur les rebords du marbre. Elle passa l'éponge entre mes lèvres, nettoyant les replis de ma vulve avec une insistance qui me fit tressaillir.

— Tu es une junkie maintenant, Fabienne. La morphine, c'est le sexe. Et tu viens de prendre ta première grosse dose. Ton mari... ce pauvre type... il t'offrait de l'aspirine. Ce soir, tu as goûté à l'héroïne pure.

Elle plongea sa main dans l'eau, ses doigts cherchant l'entrée de mon sexe. Elle y pénétra deux doigts pour ramener vers l'extérieur les dernières traces de l'orgie. Je fermai les yeux, la tête renversée en arrière. La sensation était à la fois dévastatrice et addictive. Elle me curait, elle me vidait de la substance des autres pour mieux y imprimer sa marque.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle.

J'ouvris les paupières. Elle avait les doigts couverts d'une substance filandreuse, un mélange d'eau savonneuse et de foutre de mec. Elle approcha sa main de mon visage.

— Ce secret, c'est ce qui va te tenir debout demain matin quand tu rentreras chez toi. Tu regarderas ton mari dans les yeux, tu lui serviras son café, et tu sentiras encore le poids de ces bites au fond de ta gorge. Tu sauras que tu es une salope, et ce sera ta seule force.

Elle pressa ses doigts contre mes lèvres. Je sentis l'odeur du savon mêlée à celle, persistante, de la semence. Je les pris dans ma bouche, aspirant le mélange avec une faim que je ne me connaissais pas, acceptant enfin que l'ancienne Fabienne était morte dans la sueur de la chambre d'amis, et que celle qui renaissait dans ce bain de luxe était une créature de besoin pur.

Je fermais les yeux, aspirant ses doigts avec une avidité qui me faisait horreur. Le goût était atroce et pourtant, il agissait comme un fixateur sur ma nouvelle identité. Le sel de la semence des autres, cette amertume métallique qui tapissait ma langue, se mélangeait au parfum artificiel du savon de luxe. C'était le goût de ma trahison, liquide et concret. Vanessa retira sa main d'un coup sec, me laissant la bouche ouverte, baveuse, le regard vitreux.

Elle se déplaça dans l'eau, le remous faisant clapoter les résidus de notre débauche contre mes seins. Elle se posta derrière moi, ses cuisses enserrant ma taille, sa poitrine s'écrasant contre mon dos trempé. Ses mains, encore humides du foutre qu'elle m'avait forcée à goûter, redescendirent lentement le long de mon ventre, pour venir se poser sur mes hanches.

— Tu sens ça, Fabienne ? murmura-t-elle à mon oreille, son souffle chaud me faisant frissonner jusqu'aux entrailles. Tu sens comme ton corps réclame encore ? Tu es une plaie ouverte.

Ses doigts glissèrent vers l'avant, s'enfonçant entre mes lèvres encore gonflées par les assauts précédents. Elle n'avait aucune douceur. Elle chercha mon clitoris avec une précision chirurgicale, l'écrasant sous son pouce alors que ses autres doigts s'enfonçaient dans ma chatte, là où la sensation de vide commençait à devenir insupportable. Je poussais un gémissement rauque, ma tête basculant en arrière sur son épaule.

— Regarde l'eau, ordonna-t-elle à nouveau.

Je baissai les yeux. Dans la clarté de la baignoire, entre mes cuisses écartées par sa poigne, je voyais des filaments blancs flotter, se diluer lentement dans le bain moussant. C'était le reste des hommes qui m'avaient prise. C'était la preuve de ma souillure.

— C'est tout ce qu'il reste d'eux en toi, reprit Vanessa en accélérant le mouvement de ses doigts à l'intérieur de moi. Mais le vrai secret, il est là. Dans cette putain de chaleur qui te déchire le ventre alors que tu sais que tu devrais avoir envie de vomir. Tu n'es pas une victime, Fabienne. Tu es une complice. Tu as adoré sentir ces bites te ramoner le fond, n'est-ce pas ? Tu as adoré l'odeur de leur sueur et le poids de leurs couilles contre tes fesses.

Elle enfonça un troisième doigt, forçant mon passage, me faisant cambrier le dos de douleur et de plaisir. Je sentais mes parois s'agripper à sa main, ma propre mouille se mélangeant à l'eau tiède. C'était une sensation brute, animale. Elle me triturait avec une violence calculée, cherchant à briser ce qu'il restait de ma dignité de femme mariée.

— Dis-le, exigea-t-elle en me mordant cruellement le lobe de l'oreille. Dis-moi ce que tu es.

— Je suis... je suis une salope... articulai-je, les dents serrées, alors qu'une nouvelle vague d'électricité partait de mon entrejambe pour envahir mon cerveau.

— Plus fort. Je veux que tu le penses vraiment. Je veux que tu sentes le foutre qui coule encore de toi se mélanger à ma main. Dis-moi ce que tu vas ressentir quand ton mari va te toucher ce soir avec ses mains propres, ses mains de gentil garçon qui ne sait rien.

L'image de Marc me traversa l'esprit. Son visage honnête, son amour prévisible.

L'idée de son contact me fit l'effet d'une brûlure glacée. Comparé à la main experte et vicieuse de Vanessa qui me fouillait les entrailles, Marc n'existait plus. Il était une ombre, un figurant dans la vie d'une femme qu'il ne connaissait pas.

— Ça va me dégoûter, lâchai-je dans un souffle court, mon bassin commençant à s'agiter frénétiquement contre sa main. Son toucher va me donner envie de hurler... parce qu'il n'est pas comme ça. Parce qu'il ne me traite pas comme la chienne que je suis ici.

Vanessa rit, un son bas et sombre. Elle retira ses doigts de mon sexe d'un geste brusque, me laissant dans un état de manque atroce. Je me tournai vers elle, à genoux dans l'eau, cherchant son contact, cherchant n'importe quoi pour apaiser l'incendie qu'elle venait de raviver. Elle attrapa mes cheveux, me forçant à lever le visage vers elle. Ses yeux brillaient d'une lueur prédatrice.

— Tu as faim, hein ? Tes tripes se tordent parce que tu réalises que rien ne sera plus jamais assez intense. Que le confort de ta petite vie de banlieue est une prison.

Elle écarta ses propres jambes, révélant sa chatte glabre et humide, parfaitement dessinée. Elle saisit ma main et la guida vers son entrejambe.

— On n'a pas fini, Fabienne. Tu vas apprendre que le plaisir, le vrai, celui qui coûte l'âme, n'a pas de limite. Tu vas me lécher jusqu'à ce que tu oublies ton nom, jusqu'à ce que le seul goût que tu aies en bouche soit celui de ma domination.

Elle me poussa la tête vers le bas. Mon nez effleura ses lèvres charnues, l'odeur de son excitation se mêlant aux relents de sexe masculin qui imprégnaient encore mes propres doigts. C'était une surcharge sensorielle totale. Je plongeai ma langue dans son intimité, goûtant son sel à elle, ma propre déchéance devenant mon seul oxygène. Je la léchais avec une fureur désespérée, mes mains agrippées à ses fesses fermes, mes doigts s'enfonçant dans sa chair comme si je voulais m'y ancrer pour ne pas

sombrer.

Elle gémissait maintenant, des sons impérieux, ses hanches venant percuter mon visage. Elle me domptait par le plaisir, me transformant en un instrument dédié à son propre orgasme. Chaque coup de langue était une abdication supplémentaire. Je n'étais plus la femme d'un ingénieur, je n'étais plus une amie en visite ; j'étais un trou, une bouche, un réceptacle à secrets et à fluides.

Soudain, elle se raidit, ses doigts s'enfonçant dans mes épaules au point de me laisser des bleus. Elle jouissait avec une violence qui me fit presque lâcher prise, mais elle me maintint contre elle, m'écrasant le visage contre son sexe palpitant.

— Voilà... murmura-t-elle une fois le spasme passé, la voix éteinte mais victorieuse. Tu sens ça ? C'est le poids de la vérité. Et on n'est qu'au milieu de la nuit, Fabienne. Tu penses que tu as atteint le fond ? On n'a même pas commencé à creuser.

Elle se dégagea et sortit de la baignoire, superbe et impitoyable, laissant l'eau ruisseler sur son corps sculptural. Je restai là, seule dans l'eau tiède et sale, le souffle court, le sexe en feu, réalisant avec une terreur délicate qu'elle avait raison. Le pire — ou le meilleur — restait à venir. Elle s'empara d'une serviette épaisse, s'essuya distraitement, puis se tourna vers moi, un sourire en coin.

— Sors de là. On retourne dans la chambre. J'ai encore besoin de voir à quel point tu peux te briser avant de supplier pour en avoir encore.

Je me levai, tremblante, mes jambes peinant à supporter le poids de mon corps soudainement étranger. Je la suivis, comme un chien suit son maître, les yeux fixés sur ses hanches qui balançaient, prête à accepter n'importe quelle nouvelle humiliation pourvu qu'elle ne s'arrête jamais.

Mes pieds nus claquaient sur le parquet froid du couloir, un bruit sec qui résonnait

dans le silence de l'appartement comme un décompte avant l'exécution. Je la regardais marcher devant moi. Son dos était droit, ses fesses bougeaient avec une arrogance insoutenable sous la serviette qu'elle avait négligemment nouée autour de sa taille. Moi, j'étais nue, encore dégoulinante, l'eau de la baignoire traçant des sillons glacés sur ma peau, mais à l'intérieur, j'étais en éruption. Ma chatte me lançait, une pulsation sourde et douloureuse qui battait au rythme de mon cœur affolé.

On entra dans la chambre. L'obscurité n'était rompue que par la lueur blafarde des réverbères de la rue qui filtrait à travers les rideaux fins. Vanessa ne perdit pas une seconde. Elle lâcha sa serviette, s'allongea sur le lit en appui sur ses coudes et me désigna l'espace entre ses jambes d'un geste du menton.

— À genoux, Fabienne. Écarte tes cuisses. Je veux voir ce que le mensonge fait à ton corps.

J'obéis instantanément. Mes genoux s'enfoncèrent dans le matelas. Je m'ouvris à elle, exposant ma vulnérabilité la plus totale, ma fente encore rougie par ses assauts précédents, luisante de mon propre désir et de l'eau du bain. Elle se pencha en avant, ses yeux noirs sondant les miens avec une cruauté qui me fit monter les larmes aux yeux. Elle ne cherchait pas à me consoler ; elle cherchait à m'anéantir.

Elle approcha sa main. Ses doigts, longs et fins, effleurèrent d'abord l'intérieur de mes cuisses, faisant frissonner chaque pore de ma peau. Puis, sans prévenir, elle enfonça deux doigts d'un coup sec dans ma chatte trempée. Je poussai un cri étranglé, mon dos se cambrant violemment.

— Tu es tellement pleine de moi, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un grognement rauque. Regarde comme tu mouilles. Tu pues l'envie, Fabienne. Tu pues la soumission.

Elle commença un va-et-vient brutal, ses doigts frappant le fond de mon col, tandis

que son pouce écrasait mon clitoris avec une force qui oscillait entre le plaisir pur et la torture. Je sentais l'air me manquer. Le bruit de la succion, ce son de chair contre chair, de liquide qui gicle à chaque pénétration, emplissait la pièce. C'était sale, c'était cru, et c'était exactement ce dont j'avais besoin pour oublier le poids de ce que nous venions de nous dire.

— S'il te plaît... Vanessa... gémis-je, ma tête basculant en arrière.

— S'il te plaît quoi ? Que je t'achève ? Que je te montre à quel point tu es une épave sans moi ?

Elle retira ses doigts brusquement, me laissant vide et haletante, pour se ruer sur moi. Elle me plaqua sur le dos, écrasant ses seins contre les miens, et plongea sa tête entre mes jambes. Sa langue fut un choc électrique. Elle ne léchait pas avec tendresse ; elle dévorait. Elle aspirait mon clitoris comme si elle voulait m'arracher l'âme par le sexe. Je sentais ses dents frôler ma peau sensible, une menace constante qui me faisait basculer dans une démente sensorielle.

Je griffais les draps, mes hanches se soulevant convulsivement sous ses coups de langue experts. Je sentais le foutre imaginaire de ma propre excitation couler le long de mes fesses. Elle inséra à nouveau ses doigts en moi, tout en continuant son carnage buccal. J'étais écartelée, brisée en mille morceaux de chair hurlante.

— Je vais te briser, Fabienne, grogna-t-elle entre deux succions goulues. Je vais te vider de tout ce que tu es.

L'orgasme monta comme une lame de fond, violent, dévastateur. Ce n'était pas une libération, c'était une petite mort. Mon corps se figea, mes muscles se tendirent à rompre, et un hurlement rauque s'échappa de ma gorge alors que les spasmes secouaient mon bas-ventre. Je giclai contre son visage, mon liquide inondant sa bouche et ses joues, mais elle ne s'arrêta pas. Elle continua de pomper mon plaisir, de

boire ma défaite, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une masse inerte de nerfs à vif.

Quand elle se redressa enfin, elle était magnifique de sauvagerie. Mon jus coulait de son menton, ses yeux brillaient d'un triomphe absolu. Elle s'essuya la bouche d'un revers de main lent, presque méprisant.

— Voilà ta vérité, dit-elle d'une voix glacée alors que je sanglotais doucement, incapable de reprendre mon souffle. Tu n'es rien d'autre qu'une extension de mon désir. Le secret n'est plus un poids, c'est ta laisse.

Elle s'allongea à côté de moi, ne me touchant plus, me laissant seule avec le froid qui revenait et l'odeur de notre sexe qui imprégnait les draps. J'étais dévastée, le cœur en miettes, mais alors que je sentais les derniers frissons de mon orgasme mourir en moi, je savais qu'elle avait gagné. J'étais accro à cette douleur, à cette honte, à elle. Le chapitre se fermait sur l'image de ma propre déchéance, acceptée, chérie, nécessaire. J'étais brisée, et c'était la seule façon pour moi de me sentir vivante.

Je fermai les yeux, le goût salé de mes larmes se mêlant à l'odeur de mon propre foutre sur l'oreiller. La nuit était encore longue, mais le gouffre, lui, était enfin total.

Chapitre 15

Renaissance

Le soleil de la Méditerranée n'a aucune pitié. Il a percé les rideaux de lin de la villa avec la précision d'un scalpel, venant frapper mes paupières gonflées par les larmes de la veille. Je me suis réveillée avec cette sensation d'encrassement intégral, cette lourdeur délicieuse qui suit les naufrages charnels. L'odeur était là, tenace, une signature olfactive qui ne trompait pas : un mélange de sueur rance, de lubrifiant à la vanille, et ce parfum métallique, âcre, du sexe de Vanessa qui avait maculé mes draps et ma peau toute la nuit.

Je suis restée immobile, les yeux fixés sur le plafond en stuc, écoutant le ressac de la mer au loin. Mon corps n'était plus qu'une carte de douleur et de plaisir. Mes cuisses me brûlaient, irritées par les frottements répétés, et je sentais encore le poids de Vanessa sur moi, comme une empreinte fantôme. J'ai passé une main sur mon ventre, descendant lentement vers l'entrejambe. Ma chatte était encore entrouverte, gonflée, palpitante d'une inflammation qui n'avait rien de désagréable. En écartant les lèvres du bout des doigts, j'ai senti une coulée visqueuse, un mélange de ma propre cyprine et des résidus de la nuit, s'écouler sur mon derme. C'était le liquide de ma reddition.

À côté de moi, la place était vide, mais les draps étaient encore froissés, gardant la forme de son corps prédateur. Vanessa. Ma tortionnaire, ma libératrice.

Je me suis redressée avec effort, chaque muscle de mon dos protestant. Mon regard est tombé sur ma table de nuit. Là, posée avec une ironie dévastatrice, trônait mon alliance. Trente-deux ans d'un mariage moisi résumés dans un petit cercle d'or rayé. Trente-deux ans à attendre un mari qui ne voyait en moi qu'un meuble, à étouffer mes cris dans l'oreiller pendant qu'il se vidait ailleurs. Je l'ai prise entre le pouce et l'index.

Elle me paraissait dégoûtante, comme un déchet ramassé dans un caniveau.

Sans réfléchir, je l'ai portée à ma bouche. J'ai léché l'or, goûtant le sel de ma peau sur le métal, puis je l'ai recrachée sur le carrelage frais. Le petit tintement cristallin a marqué la fin définitive de Fabienne, la petite bourgeoise provinciale effacée.

Je me suis levée, nue, et j'ai marché vers le grand miroir en pied. Ce que j'y ai vu m'a coupé le souffle. Ce n'était plus la femme de quarante-huit ans, flétrie par l'ennui, que je connaissais. Mes seins, bien que marqués par le temps, pointaient avec une insolence nouvelle, les tétons encore durcis, rougis par les morsures de Vanessa. Mon cou portait des suçons violacés, des trophées de guerre que je n'avais plus envie de cacher sous des foulards de soie. Et entre mes jambes, le désastre était magnifique : mes poils pubiens étaient collés par le foudre et la mouille, une trace blanche séchée remontait jusqu'à mon nombril. J'étais sale. J'étais une traînée. Et pour la première fois de ma vie, j'étais radieuse.

— Tu te regardes enfin comme je te vois, Fabienne.

La voix de Vanessa a claqué dans la pièce. Elle était debout dans l'encadrement de la porte de la terrasse, vêtue d'un simple peignoir de soie noire ouvert sur sa poitrine arrogante. Elle tenait deux verres de cristal remplis d'un liquide ambré. Elle s'est approchée, ses yeux de fauve détaillant chaque centimètre de ma nudité souillée.

Elle n'a pas dit bonjour. Elle n'a pas demandé comment j'allais. Elle s'est contentée de poser un doigt sur l'une de mes ecchymoses, sur ma hanche, appuyant juste assez pour me faire grimacer de plaisir.

— Ton mari a appelé trois fois ce matin, a-t-elle lâché avec un sourire carnassier. Il s'inquiète. Il veut savoir quand la « ménagère » rentre à la maison pour préparer le rôti du dimanche.

Un rire rauque est monté de ma gorge, un son que je ne me connaissais pas. Un rire de sorcière, de femme qui n'a plus rien à perdre.

— Dis-lui qu'elle est morte, ai-je répondu, ma voix tremblante d'une excitation furieuse. Dis-lui que sa femme est occupée à se faire défoncer par une femme qui sait au moins où se trouve son clitoris.

Vanessa a laissé échapper un petit rire sec, presque un grognement d'approbation. Elle a posé les verres sur la coiffeuse, s'est approchée de moi et a saisi ma mâchoire avec une force brutale. Son odeur de tabac de luxe et de sexe m'a envahie.

— Ne sois pas vulgaire sans élégance, ma chérie. La vulgarité est une arme, pas un refuge. Regarde-toi. Tu es trempée. Tu sens encore l'odeur de mon plaisir sur toi, et tu en redemandes. Tes doigts tremblent. Tu as envie que je te mette à genoux ici même, sur ce tapis à cinq mille euros, pour que je finisse de briser ce qu'il reste de ta dignité.

Elle a descendu sa main libre, saisissant brutalement ma touffe de poils pour me tirer vers elle. J'ai gémi, les jambes flageolantes, ma chatte se remettant instantanément à couler. Le liquide chaud glissait le long de mes cuisses, une preuve irréfutable de ma déchéance consentie.

— Oui, ai-je soufflé contre ses lèvres. Brise tout, Vanessa. Je ne veux plus rien garder de moi.

Elle m'a repoussée doucement, un éclat de triomphe dans les yeux.

— Pas encore. On ne se contente pas de détruire, Fabienne. On va reconstruire sur les cendres. Aujourd'hui, on ne se cache plus. On sort. Je veux que tu sentes le regard des hommes sur ta peau marquée. Je veux que tu sentes le poids du secret entre tes jambes pendant que tu marches.

Elle a attrapé le flacon de parfum sur la table, un élixir lourd et musqué. Elle en a vaporisé généreusement sur mon cou, là où les marques étaient les plus sombres, puis elle a glissé sa main entre mes fesses, étalant la sueur et les fluides de la nuit d'un geste circulaire et humiliant.

— Va te doucher. Mais ne te lave pas trop. Je veux que tu gardes mon empreinte. On a un rendez-vous au club de la plage à midi. Et tu ne porteras rien sous ta robe. Rien.

Elle s'est détournée, me laissant là, tremblante, le cœur battant à tout rompre dans ma poitrine oppressée. J'ai regardé mon reflet une dernière fois. Le gouffre était là, béant, et je m'y jetais avec une joie sauvage. La renaissance ne se faisait pas dans la lumière, mais dans l'obscurité de la chair et l'abandon total de la morale. J'étais prête.

La robe de soie vert émeraude glissait sur ma peau comme une insulte. Elle était si fine, si fluide, que le moindre souffle d'air me donnait l'impression d'être intégralement nue. Sous le tissu, mes seins aux mamelons encore douloureux, durcis par les morsures de la nuit, pointaient agressivement, frottant contre la soie à chaque mouvement. Je n'avais mis aucun sous-vêtement. Entre mes jambes, la sensation était indescriptible : le mélange de ma propre cyprine, de la sueur accumulée et des restes de ses caresses que je n'avais pas eu le droit de rincer totalement créait une humidité poisseuse, chaude, qui collait à l'intérieur de mes cuisses.

Le trajet en voiture fut un supplice délicieux. Assise sur le cuir brûlant, je sentais le poids du secret que je transportais. Elle conduisait sans dire un mot, une main sur le volant, l'autre posée avec une désinvolture cruelle sur ma cuisse, remontant lentement vers l'ourlet de ma robe.

— Tu sens comme tu es trempée, Fabienne ? murmura-t-elle sans quitter la route des yeux. Tu sens cette odeur de chatte qui commence à remplir l'habitacle ? C'est l'odeur de ta soumission. C'est l'odeur de la prédatrice qui a enfin accepté sa laisse.

Je ne répondis rien, j'ouvris simplement les jambes un peu plus, offrant mon intimité au cuir de la voiture et à son regard oblique. Ma respiration était courte, saccadée. J'avais envie qu'elle m'arrache cette robe, qu'elle me jette sur le bas-côté et qu'elle me prenne là, dans la poussière. Mais le jeu était ailleurs. Il était dans l'exposition.

Quand nous arrivâmes au club de la plage, le soleil de midi tapait fort, écrasant de sa lumière blanche le sable fin et les corps bronzés. Le contraste était violent. Ici, tout n'était que luxe, apparences et rires cristallins. Et moi, au milieu de ce décor de carte postale, je me sentais comme une bête en rut, marquée au fer rouge, portant sous ma robe les stigmates d'une débauche que personne ici ne pouvait imaginer.

Elle sortit de la voiture et vint m'ouvrir la portière. Elle posa sa main dans le bas de mon dos, là où la cambrure se faisait la plus raide, et me poussa doucement vers l'entrée.

— Marche, me commanda-t-elle à l'oreille. Sens-les te regarder. Imagine qu'ils voient à travers le tissu. Imagine qu'ils sentent l'odeur de mon foutre sur toi, même si c'est imaginaire. Imagine qu'ils savent que tu es ma chienne.

Je marchais, la tête haute, le regard provocateur. Chaque pas était une torture érotique. Le frottement de mes lèvres charnues et gorgées de sang contre la soie provoquait des décharges électriques dans tout mon bassin. Je sentais mes fesses bouger librement sous la robe, l'air marin s'engouffrant par moments sous l'ourlet pour venir lécher mon anus encore sensible et ma fente béante.

Nous nous installâmes à une table isolée, mais avec une vue imprenable sur la piscine et les transats. Un serveur s'approcha. Il était jeune, musclé, la peau dorée par le sel et le soleil. En nous tendant la carte, son regard s'attarda un instant de trop sur le décolleté plongeant de ma robe, là où une ecchymose violacée pointait timidement.

— Qu'est-ce que je vous sers ? demanda-t-il d'une voix qu'il essayait de garder

professionnelle.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle me fixa, un sourire carnassier aux lèvres, puis elle glissa sa main sous la table. Je sentis ses doigts remonter le long de mon genou, puis de ma cuisse, sans aucune hésitation. Elle atteignit la zone humide, brûlante. Elle ne se contenta pas d'effleurer. Elle enfonça deux doigts d'un coup sec dans ma chatte inondée, devant le serveur qui ne se doutait de rien.

Mon dos se cambra violemment. Un gémissement étouffé mourut dans ma gorge. Elle commença à me doigter avec une vigueur obscène, le bruit de succion des fluides étant à peine couvert par la musique lounge du club.

— Ma compagne prendra un cocktail très frais, dit-elle d'une voix calme, presque traînante, alors qu'elle triturait mon clitoris avec son pouce. Elle a très chaud. N'est-ce pas, Fabienne ?

Le serveur me regardait. Je vis ses yeux s'écarquiller légèrement. Avait-il entendu le bruit ? Voyait-il le tremblement de mes épaules ou la manière dont mes doigts se crispaient sur la nappe blanche au point d'en blanchir mes phalanges ?

— Oui... murmurai-je, la voix brisée. Très chaud.

Elle retira ses doigts d'un coup, mais ne les essuya pas. Elle porta sa main à son visage, devant le serveur pétrifié, et lécha lentement l'index et le majeur, récupérant mon jus avec une lenteur provocante. Elle ferma les yeux un instant, savourant mon goût.

— C'est parfait, dit-elle au jeune homme. Apportez-nous ça vite.

Dès qu'il se fut éloigné, elle se pencha vers moi. Sa main retourna sous ma robe, mais cette fois, elle ne fut pas tendre. Elle saisit mes lèvres génitales et les pinça avec

force, me faisant grimacer de douleur et de plaisir mêlés.

— Regarde-les, Fabienne. Tous ces hommes qui croient pouvoir t'avoir. Ils ne voient qu'une belle femme dans une robe chère. Ils ne voient pas que tu es un gouffre. Ils ne voient pas que tes entrailles crient pour être remplies, déchirées.

Elle se leva brusquement, me laissant pantelante, le cœur battant dans mon sexe.

— Suis-moi. On va aux sanitaires. Je veux voir si tu es capable de rester silencieuse pendant que je te marque à nouveau. Et si quelqu'un entre... tant mieux. Tu as dit que tu voulais être une prédatrice, non ? Alors montre-moi comment tu chasses en public.

Je me levai, les jambes flageolantes. Une goutte de mon propre plaisir glissa le long de ma cuisse, perlant sur ma cheville. Je m'en fichais. J'étais dévastée, ouverte, offerte. Je la suivis dans les couloirs frais et sombres menant aux toilettes, le souffle court, prête à tout pour que cette agonie ne s'arrête jamais. La morale n'était plus qu'un lointain souvenir, un vêtement inutile dont je m'étais débarrassée pour de bon. Dans l'ombre des couloirs, je savais que le prochain acte serait celui de ma déconstruction totale.

Le carrelage des sanitaires était d'un blanc chirurgical, contrastant violemment avec la noirceur de ce qui bouillonnait en moi. Elle n'alla pas vers les cabines. Elle s'arrêta devant la rangée de miroirs massifs, là où la lumière des néons crus révélait chaque pore de ma peau, chaque tremblement de mes lèvres. Le silence n'était troublé que par le ronronnement de la ventilation et le claquement de ses talons.

Elle se tourna vers moi. Ses yeux étaient deux abîmes de cruauté et de désir. Sans un mot, elle attrapa le col de ma robe de créateur et me fit pivoter brutalement pour me plaquer, le dos contre le marbre froid du lavabo. L'impact me fit lâcher un petit gémissement que sa main, s'abattant sur ma bouche, étouffa aussitôt.

— Pas un bruit, Fabienne. Tu es une prédatrice, tu te souviens ? Une prédatrice ne crie pas. Elle dévore. Ou elle se laisse dévorer.

De son autre main, elle releva l'ourlet de ma soie hors de prix. Le tissu glissa sur mes hanches, révélant ma nudité totale en dessous. J'avais abandonné mes sous-vêtements dans la voiture, un acte de soumission préventif. Elle fronça les sourcils en voyant l'éclat luisant entre mes cuisses, cette traînée de cyprine qui coulait déjà, marquant l'intérieur de mes jambes d'un sillon collant.

— Regarde-toi, murmura-t-elle à mon oreille, son souffle chaud brûlant mon lobe. Tu es déjà en train de te vider pour moi. Tu sens comme tu pues le besoin ?

Elle écarta mes jambes avec son genou, m'obligeant à m'ouvrir complètement face au miroir. Je voyais tout. Je voyais ma propre chatte, rouge, gonflée, offerte à la lumière violente du plafond. Les lèvres étaient entrouvertes, laissant perler un liquide épais et transparent. C'était obscène. C'était magnifique.

Elle plongea deux doigts d'un coup, sans prévenir.

La douleur et le plaisir s'entrechoquèrent dans mon bassin avec une force telle que mon dos se cambra violemment. Sa main sur ma bouche m'empêcha de hurler ma surprise. Elle commença un va-et-vient brutal, profond, ses doigts s'enfonçant jusqu'à la garde, heurtant mon col de l'utérus avec une régularité de métronome. Le bruit était atroce, un clapotis humide et sonore qui résonnait dans la pièce vide. *Slap. Slap. Slap.*

— Tu es un gouffre, Fabienne. Regarde comme je disparais en toi.

Elle retira ses doigts, couverts de mon foutre féminin, et les porta à mes yeux pour que je voie la brillance de mon propre désir. Puis, elle m'attrapa par les cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à fixer le plafond. Elle se baissa, s'agenouillant

entre mes jambes écartées sur le rebord du marbre.

Quand sa langue frappa mon clitoris, je crus que j'allais perdre connaissance. Elle ne faisait pas preuve de douceur. Elle le léchait avec une faim de bête, l'aspirant, le mordillant entre ses dents jusqu'à ce que chaque nerf de mon corps ne soit plus qu'un fil électrique sous haute tension. Je griffais le marbre, mes ongles crissant sur la pierre.

Soudain, la porte d'entrée des sanitaires grinça.

Mon sang se glaça. Des bruits de pas. Des rires de femmes. Elles entraient. Elles étaient là, à quelques mètres de nous, séparées seulement par l'angle du mur des lavabos. Ma partenaire ne s'arrêta pas. Au contraire. Elle accentua la pression, ses doigts revenant fouiller mes entrailles tandis que sa bouche s'acharnait sur mon bouton durci comme une pierre.

Je devais rester silencieuse. Ma gorge se serra, mes poumons brûlaient. Je mordis l'intérieur de ma joue jusqu'au sang pour ne pas exploser. L'adrénaline de la peur se mélangeait à l'orgasme qui montait, une vague monstrueuse, noire, inévitable. Je me voyais dans le miroir, les yeux révulsés, la bouche béante dans un cri muet, mes cuisses tremblantes d'un spasme incontrôlable.

Les femmes parlaient de maquillage, de maris, de futilités, tandis qu'à trois mètres d'elles, je me faisais dévaster. La honte n'existait plus. Seul comptait le vide à combler.

— Allez, murmura-t-elle entre deux succions, son regard planté dans le mien à travers le reflet du miroir. Jouis pour moi. Jouis en silence, ma petite prédatrice.

C'est là que tout bascula. L'orgasme me frappa avec la violence d'un accident de voiture. Mon corps se tendit comme un arc, mes muscles vaginaux se contractant

frénétiquement autour de ses doigts dans un spasme de déglutition sauvage. Le liquide jaillit, une fontaine chaude qui éclaboussa ses mains, le marbre, et coula en cascade sur le sol blanc. J'étouffai un sanglot convulsif dans mon propre poignet, mes larmes brouillant ma vision. Je sentais mon utérus se tordre, se vider, s'offrir totalement.

Les femmes sortirent enfin, leurs voix s'estompant dans le couloir, inconscientes du carnage charnel qu'elles venaient de frôler.

Elle se redressa lentement, essuyant sa bouche du revers de la main. Elle était marquée par mon odeur, par mon fluide. Elle me regarda, pantelante, les jambes écartées, la robe ruinée, mon sexe encore palpitant de contractions résiduelles.

— C'est fini, Fabienne. L'ancienne toi est morte dans ces chiottes.

Elle sortit un mouchoir en tissu de sa poche, essuya sommairement ses doigts, puis me le jeta au visage.

— Nettoie-toi. On retourne dans la salle. Tu vas t'asseoir à cette table, tu vas sourire, et personne ne saura que tu portes mon empreinte à l'intérieur de toi. Tu es libre.

Je ramassai le tissu, mes mains tremblant encore. Je regardai mon reflet. Mes yeux ne pleuraient plus sur mon passé. Ils brillaient d'une faim nouvelle, glaciale. J'étais le gouffre. J'étais la proie devenue chasseuse. Et le monde allait bientôt apprendre ce que cela signifiait de me nourrir.

Je rajustai ma robe, sentant l'humidité de mon plaisir refroidir entre mes cuisses, une preuve de ma renaissance. Je sortis à sa suite, le pas assuré, prête à dévorer la nuit.

FIN DU CHAPITRE.

FIN

Merci d'avoir lu "La Soif d'Après : L'Éveil Interdit"

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)